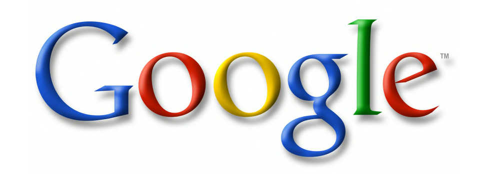
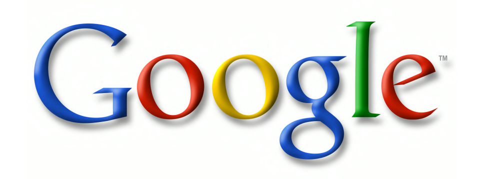
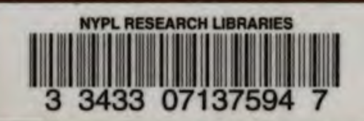
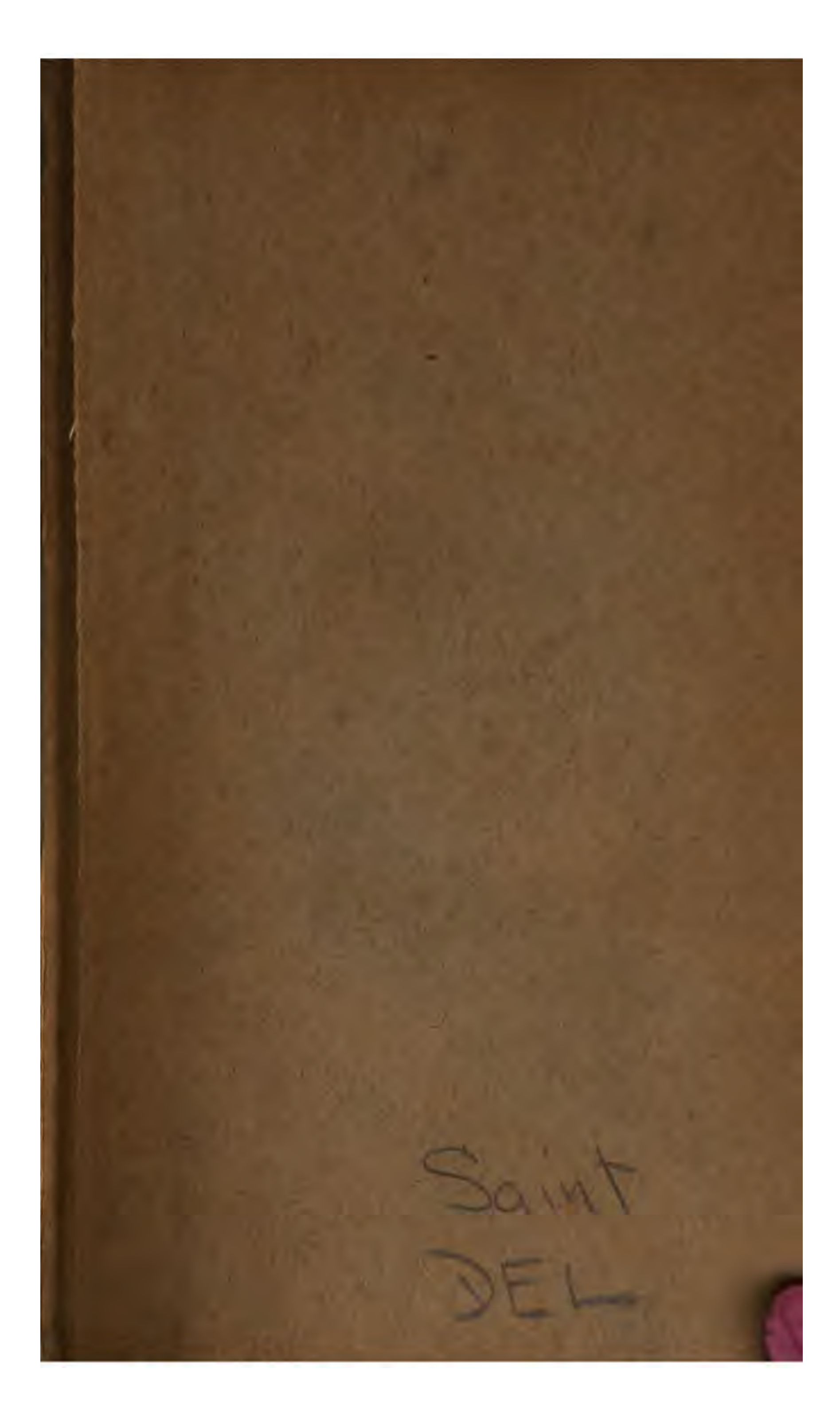




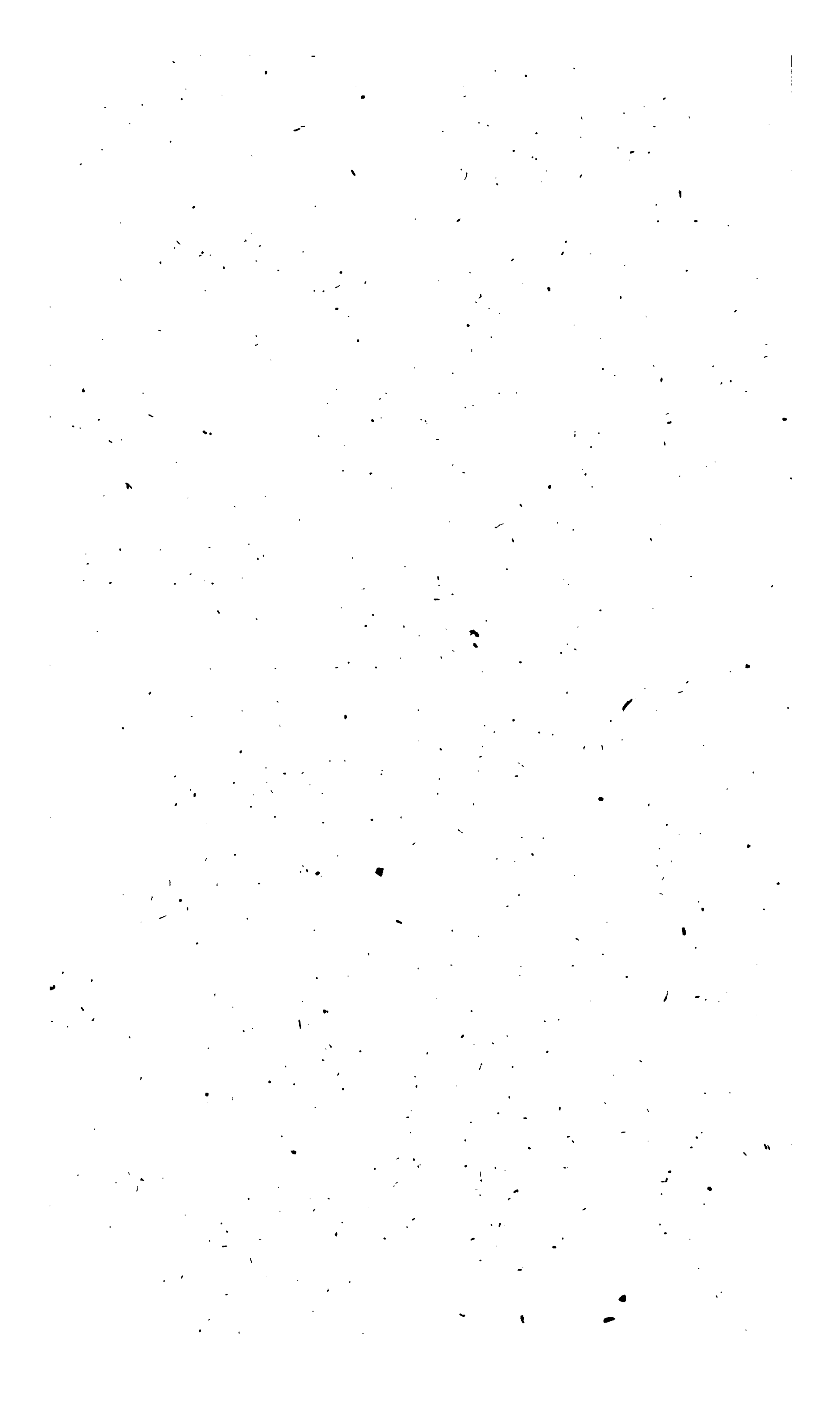


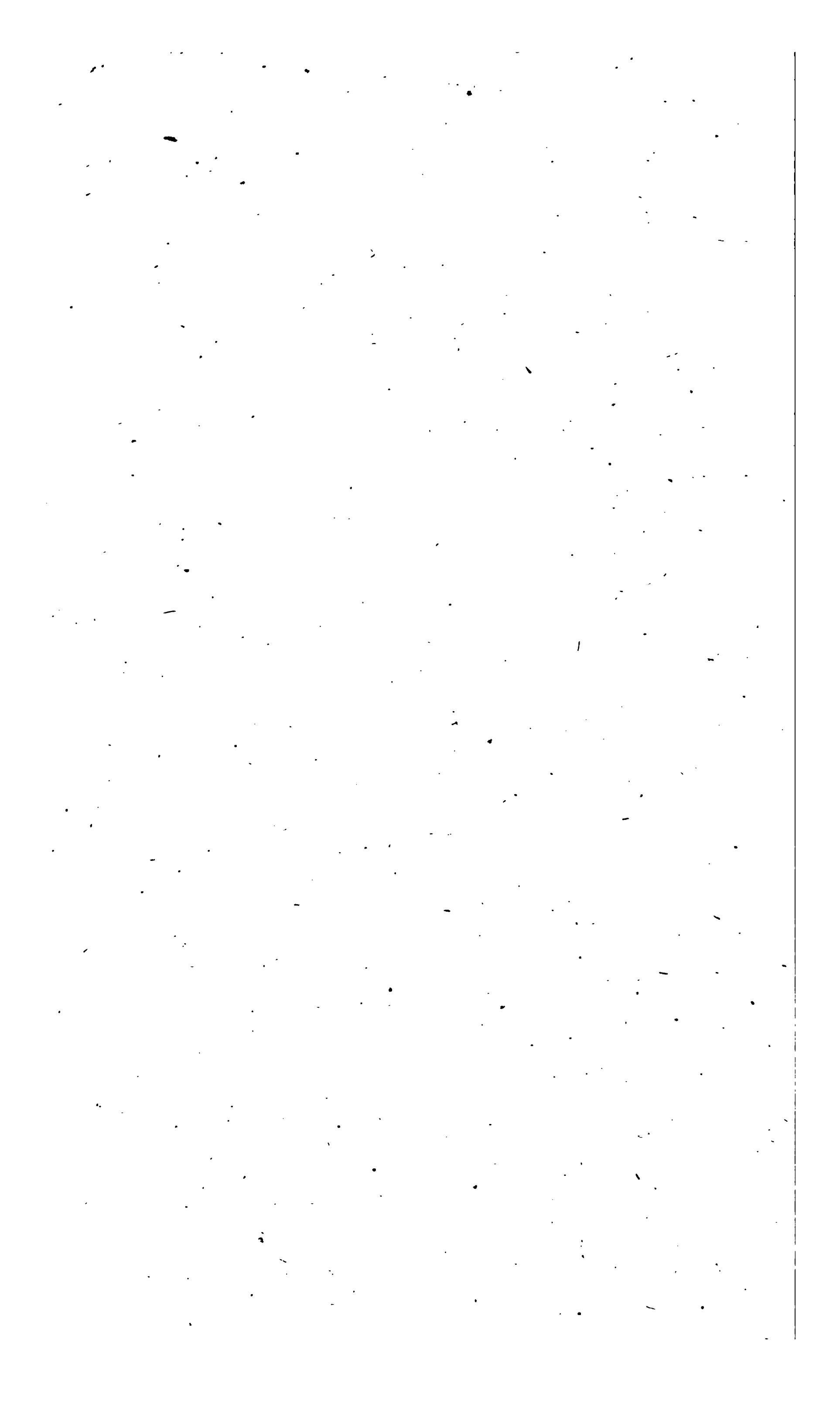
374

Miss Grimston.


Saint
DEL

DEL





OEUVRES
COMPLETTES
DE
LOUIS DE SAINT-SIMON.
TOME TROISIEME.

MÉMOIRES SECRETS
DU
REGNE DE LOUIS XIV.
Tome III.

Avertissement.

On a publié en France à différentes reprises des anecdotes sans liaison ni ordre tirées du dépôt des affaires étrangères et qu'on a intitulées *Mémoires du duc de St. Simon*, 3 voll. avec 4 voll. de supplément.

Dans le depôt des affaires étrangères se trouvent en effet onze volumes in-folio de mémoires manuscrits ou imprimés que le Duc de Saint-Simon avoit rassemblés et réunis pêle-mêle et sur lesquels il devoit composer les mémoires de son tems.

Les soi-disants Mémoires du Duc de Saint-Simon en 7 voll. in-8. sont l'extrait, même infidèle de 8 voll. in-4. qu'avoit extrait l'abbé de Voisenon: cet extrait de l'abbé de Voisenon étoit lui-même un Extrait des onze volumes in-fol. déposés au bureau des affaires étrangères et les onze voll. in-fol. sont, non les Mémoires originaux du Duc de Saint-Simon, mais simplement les matériaux de ces Mémoires que nous offrons aujourd'hui au public.

OEUVRES COMPLETTES DE LOUIS DE SAINT-SIMON,

Duc et Pair de France, Chevalier des Ordres du Roi et de la Toison d'or, etc. etc.

Pour servir à l'Histoire des cours de Louis XIV, de la Régence et de Louis XV.

Avec des Notes, des Explications et des Additions à la fin de chaque volume, extraites des Correspondances et des portefeuilles de l'auteur et de plusieurs Princes et Seigneurs ses contemporains.

TOME TROISIEME.

A STRASBOURG
chez J. G. Treuttel, Libraire
et se trouve A PARIS
chez Onfroy, Libraire, rue St. Victor n°. 11.
1791.

MEMOIRES

D'ETAT

ET

MILITAIRES

DU REGNE DE LOUIS XIV.



LIVRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

I. EXPÉDITIONS *militaires depuis* 1692, *jusqu'à* 1697. *II. Bataille de Nerwinde. III. Marche du Maréchal de Lorges devant le prince de Baden. IV. Guerre en Espagne, et bataille du Ter en Catalogne. V. Guerre en Flandre. VI. Mot du prince d'Orange après la prise de Namur. VII. Négociation armée avec la Savoie. VIII. Paix avec la Savoie, et mariage d'une princesse de Piémont avec M. le duc de Bourgogne. IX. Siége et prise de Barcelone.*

I.

Expéditions militaires depuis 1692, *jusqu'à* 1697.

LE Roi essuya pendant le cours du siége de Namur, le plus cruel revers. Il avoit en mer une armée navale commandée par le célebre Tourville, vice-amiral, et les Anglois une autre jointe aux Hollandois, presque du double supérieure : elles étoient dans la Manche, et le Roi d'Angleterre sur les côtes de Normandie prêt à passer en Angleterre suivant le succès. Il compta si parfaitement sur ses intelligences avec la plupart des chefs anglois, qu'il persuada au Roi de faire donner bataille, qu'il ne crut pouvoir être douteuse par la défection certaine de plus de la moitié des vaisseaux anglois pendant le combat. Tourville si renommé pour sa valeur et sa capacité, représenta par deux courriers, au Roi, l'extrême danger de se fier aux intelligences du Roi d'Angleterre, si souvent trompeuses,

la prodigieuse supériorité des ennemis, et le défaut de port et de tout lieu de retraite, si la victoire demeuroit aux Anglois, qui brûleroient sa flotte, et perdroient le reste de la marine du Roi. Ses représentations furent inutiles, il eut ordre de combattre, soit qu'il fût fort, soit qu'il fût foible, et quelque part que ce fût.

Il obéit; il fit des prodiges que les seconds et les subalternes imiterent; mais pas un vaisseau ennemi ne mollit et ne tourna. Tourville fut accablé du nombre; et quoiqu'il sauvât plus de navires qu'on ne pouvoit espérer, presque tous furent perdus et brûlés après le combat de la Hogue. Le Roi d'Angleterre, de dessus le bord de la mer, voyoit ce combat; il fut accusé d'avoir laissé échapper de la partialité en faveur de sa nation, quoiqu'aucun d'elle ne lui eût tenu les paroles sur lesquelles il avoit emporté de faire donner le combat.

I I.

Bataille de Nerwinde.

Le lundi 17 Juillet 1693, le maréchal de Joyeuse fut détaché du camp de Lecki, à trois lieues de Liege, avec Montchevreuil, lieutenant général, de Pracontal, maréchal de camp, deux brigades d'infanterie et quelques régiments de cavalerie, pour aller à nos lignes joindre quelques troupes qu'y commandoit La Vallette, et pour s'opposer aux ennemis qui avoient exigé des contributions du côté d'Arras et de Lille.

Le mardi 28 elle décampa, marcha sur Warem dont elle traversa la petite ville, et le détachement du maréchal de Joyeuse séparément d'elle, mais les deux maréchaux ensemble. La tête de l'armée arrivant à une demi-lieue au delà, il vint plusieurs avis que le prince d'Orange étoit campé avec son armée

au de çà de la Gette qui est une petite riviere navigable en fort peu d'endroits, et dont les bords sont fort hauts et escarpés, et que cette armée n'étoit qu'à demi-lieue de Loo, petite ville qui a une forteresse peu considérable dans des marais au delà de la Gette, et fort différente de Loo, maison de plaisance du prince d'Orange, qui en est bien loin en Hollande.

Sur ces nouvelles Mr de Luxembourg s'avança avec Mr le maréchal de Villeroy, Mr le duc de Chartres, Mr le prince de Conti et fort peu d'autres, et quelques troupes, pour tâcher de se bien assurer de la vérité de ces rapports. Une heure et demie après, il manda au maréchal de Joyeuse, qui étoit resté à la tête de l'armée avec Mr le Duc, et qui, pour voir de plus loin, étoient montés dans le moulin à vent de Warem, de marcher à lui avec l'armée, et d'y faire rentrer le détachement destiné à nos lignes. Mr le prince de Conti revint, qui confirma les nouvelles qu'on avoit reçues de la position des ennemis, et se chargea de l'infanterie dont quelques brigades

achevoient encore de passer le défilé de Warem.

L'armée marcha fort vîte faisant néanmoins de temps en temps quelques haltes pour attendre l'infanterie, et sur les huit heures du soir, arriva à trois lieues au delà de Warem, dans une plaine où les troupes furent mises en bataille. Peu de temps après elle se remit en colonnes, s'avança un quart de lieue plus près de l'ennemi, et passa ainsi le reste de la nuit en colonnes, tandis que l'infanterie et l'artillerie acheverent d'arriver.

C'étoit une chose admirable que la joie des troupes après plus de huit lieues de marche, et leur ardeur d'aller aux ennemis, dans le camp desquels on entendit beaucoup de bruit et de mouvement toute la nuit; ce qui fit croire qu'ils se retiroient. Sur les quatre heures du matin leur canon commença à se faire entendre. Nos batteries disposées un peu trop loin à loin, ne purent être prêtes qu'une heure après, qu'on commença à se canonner vigoureusement; et alors on reconnut que

l'affaire seroit difficile. Les ennemis occupoient toutes les hauteurs, un village à droite, et un autre village à gauche dans lesquels ils s'étoient bien retranchés.

Ils avoient fait aussi un long retranchement, avec de petites redoutes sur la hauteur, d'un village à l'autre jusqu'auprès d'un grand ravin à la droite, de maniere qu'il falloit aller à eux par entre les deux villages, d'où il les falloit chasser, et qui étoient trop proches pour laisser de quoi s'étendre; ce qui obligeoit nos troupes d'être sur plusieurs lignes, et leur causoit le désavantage d'être débordées, surtout sur notre gauche; et cependant les batteries qu'ils avoient disposées fort près à près sur le haut de leurs retranchements entre les deux villages, et beaucoup mieux disposées que les nôtres, fouettoient étrangement notre cavalerie repliée très-confusément vis-à-vis, par la raison que je viens de dire. Mr le prince de Conti, le maréchal de Villeroy et beaucoup d'infanterie, attaquerent le village de notre droite nommé *Bas-Landen*.

Feuquieres, lieutenant général, qui ne

manquoit ni de capacité, ni de courage, fut accusé de n'avoir voulu faire aucun mouvement. En même-temps Montchevreuil, sous le maréchal de Joyeuse, attaqua le village de notre gauche, appelé Nerwinde, qui donna le nom à la bataille. Montchevreuil y fut tué, et fut remplacé par Rubantel, autre lieutenant général, et par le duc de Berwick qui y fut pris. Ces deux attaques à la droite et à la gauche furent vivement repoussées; et sans le prince de Conti, le désordre auroit été fort grand à celle de la droite. Mr de Luxembourg voyant l'infanterie presque rebutée, fit avancer toute la cavalerie au petit trot, comme pour forcer les retranchements du front ou d'entre les deux villages. L'infanterie ennemie qui les bordoit, laissa approcher la cavalerie plus près que la portée du pistolet, et fit une décharge si à propos que les chevaux tournerent bride, et retournerent plus vîte qu'ils n'étoient venus; ralliée à peine par ses officiers et les officiers généraux, elle fut ramenée avec la même furie, mais avec le même malheureux succès, deux fois de suite. Ce n'étoit pas que Mr de Luxembourg comptât

faire entrer la cavalerie dans ces retranchements qu'on pouvoit à peine escalader à pied, mais il espéroit par un mouvement général et audacieux de cette cavalerie, faire abandonner ces retranchements. Voyant donc à ce coup sa cavalerie inutile, et son infanterie repoussée deux fois, celle-ci des deux villages, et la cavalerie par trois fois des retranchements du front, et qui, pendant plus de quatre heures, avoit essuyé un feu de canon terrible, sans branler que pour resserrer les rangs à mesure que des files étoient emportées: il la porta un peu plus loin dans un petit fond où le canon ne pouvoit l'incommoder de volée, mais seulement de bonds, où elle demeura plus d'une grosse demi-heure.

Alors les trois maréchaux, les trois princes, Albergotti et le duc de Montmorency, fils aîné de Mr le duc de Luxembourg qu'on appeloit auparavant le *prince de Tingry*, se mirent ensemble dans ce même petit fond, peu éloigné de la cavalerie presqu'à la tête du régiment de Roussillon. Le colloque fut vif à les voir et assez long, puis ils se séparerent.

Alors on fit marcher le régiment des Gardes Françoises et les Suisses par derriere la cavalerie, Mr le prince de Conti à leur tête droit au village de Nerwinde à notre gauche qu'ils attaquerent d'abordée avec furie.

Dès qu'on vit qu'ils commençoient à emporter des jardinages et quelques maisons retranchées, on fit avancer la maison du Roi, les carabiniers, et toute la cavalerie : chaque escadron défila par où il put à travers les fossés relevés, les haies, les jardins, les houblonnieres, les granges, les maisons dont on abattit ce que l'on put de murailles pour se faire des passages, tandis que plus avant dans le village, l'infanterie, de part et d'autre, attaquoit et défendoit avec une vigueur extraordinaire. Cependant Harcourt qui avoit un petit corps séparé que Guiscard avoit joint, étoit parti de six lieues de là, soit au bruit du canon, soit sur un ordre que Mr de Luxembourg lui avoit envoyé, et commençoit à paroître dans la plaine tout à la gauche à notre égard de Nerwinde, mais encore fort dans l'éloignement. En même-temps notre cavalerie com-

mença à déboucher de ce village dans la plaine, et à se remettre à mesure du désordre d'un si étrange défilé. Tout cela ensemble ébranla les ennemis qui commencerent à se retirer dans le retranchement du front, et abandonner le village.

Le curé vit tout ce long et grand spectacle du haut de son clocher où il s'étoit grimpé. Leur cavalerie qui n'avoit point encore paru, sortit de derriere le retranchement du front du village, s'avança en bon ordre dans la plaine où la nôtre avoit débouché, et ils y firent d'abord plier des troupes d'élite jusqu'alors invincibles, mais qui n'avoient pas eu le loisir de se bien former et de se bien mettre en bataille en sortant de ces fâcheux passages du village par où il avoit fallu défiler dans la plaine. Les gardes du prince d'Orange, ceux de Mr de Vaudemont et deux régiments anglois en eurent l'honneur; mais ils ne purent entamer ni faire perdre un pouce de terrain aux chevaux légers de la garde, peut-être plus heureusement débouchés dans la plaine, et mieux placés et formés que les

autres troupes. Leur ralliement fait en moins de rien, elles firent bientôt merveilles, tandis que le reste de la cavalerie débouchoit et se formoit à mesure qu'elle sortoit du village. Mr le duc de Chartres chargea plusieurs fois à la tête de ses braves escadrons de la maison du Roi, avec une présence d'esprit et une valeur digne de sa naissance, et il y fut une fois mêlé, et y pensa demeurer prisonnier. Le maréchal d'Arci qui avoit été son gouverneur, fut toujours auprès de lui dans cette action, avec le sang froid d'un vieux capitaine, et tout le courage de la jeunesse, comme il avoit fait à Steinkerke. Mr le Duc à qui principalement fut imputé le parti de cette derniere tentative des régiments des Gardes Françoises et Suisses, pour emporter le village de Nerwinde, fut toujours entre deux feux.

Cependant toute notre cavalerie passée et formée dans la plaine, alla jusqu'à cinq différentes fois à la charge; et à la fin, après une vigoureuse résistance de la cavalerie ennemie, la poussa jusqu'à la Gette dans laquelle elle se

précipita, et où un nombre infini fut noyé. Mr le prince de Conti, maître enfin de tout le village de Nerwinde, où il avoit reçu une contusion et un coup de sabre sur la tête, que le fer de son chapeau para, se mit à la tête de quelque cavalerie la plus proche, à l'entrée de ce village, avec laquelle il prit à revers en flanc, le retranchement du front, aidé par l'infanterie qui avoit enfin emporté ce village de Nerwinde, et acheva de faire prendre la fuite à ce qui étoit derriere ce long retranchement; mais cette infanterie n'ayant pu les charger aussi vîte, ni la cavalerie de notre gauche qui en étoit la plus éloignée, cette retraite des ennemis, quoique précipitée, ne laissa pas d'être belle.

Vers les cinq heures après midi, tout fut achevé, après douze heures d'action, par un des plus ardents soleils de tout l'été. Il est incroyable qu'en si peu d'heures que les ennemis eurent à faire leurs retranchements dont la nuit couvrit la plupart, ils aient pu leur donner l'étendue qu'ils avoient entre les deux villages, et que nous appelions *ceux du*

front, la hauteur de quatre pieds, des fossés larges et profonds, la régularité par-tout par les flancs qu'ils y pratiquerent, et les petites redoutes qu'ils y semerent, avec des portes et des ouvertures couvertes de demi-lunes de même.

Les deux villages naturellement environnés de fortes haies et de fossés, suivant l'usage du pays, étoient encore mieux fortifiés que tout le reste. La quantité prodigieuse des corps dont les rues, surtout celles de Nerwinde, étoient plutôt comblées que jonchées, montroit bien quelle résistance on y avoit rencontrée. Aussi la victoire si disputée, coûta cher aux ennemis dont la perte fut estimée à plus de vingt mille hommes. On ne se trompera guere si on estime notre perte à près de la moitié.

Les ennemis perdirent tout leur canon, huit mortiers, beaucoup de charrettes d'artillerie et de caissons, quantité d'étendarts, de drapeaux et quelques paires de timballes. La victoire fut complete. Le prince d'Orange étonné

étonné que le feu continuel, et si bien servi de son canon, n'ébranlât point notre cavalerie, qui l'essuya sans s'émouvoir, et toute entiere sur plusieurs lignes, vint aux batteries en colere, accusant le peu de justesse de ses pointeurs: quand il eut vu l'effet, il tourna bride, et s'écria : „ *Oh, l'insolente nation !* „ Il combattit jusqu'à la fin, ainsi que l'électeur de Baviere, qui se retirerent par des ponts qu'ils avoient sur la Gette, quand ils virent qu'ils n'avoient plus rien à espérer. Les ennemis s'étoient retirés sous Bruxelles. Mr de Luxembourg fut quelque temps à ne songer qu'au repos et à la subsistance de ses troupes. Ce beau laurier qu'il venoit de cueillir, ne le mit pas à couvert du blâme. Il en essuya plus d'un, celui de la bataille même, et celui de n'en avoir pas profité. Pour la bataille, on lui reprochoit de l'avoir hasardée contre une armée si bien postée et si fortement retranchée, et avec la sienne quoique un peu supérieure, mais fatiguée, et, pour ainsi dire, encore essoufflée de la longueur de la marche de la veille; on l'accusoit, et non sans raison, d'avoir été plus d'une fois au moment

de la perdre, et de ne l'avoir gagnée qu'à force d'opiniâtreté, de sang et de valeur françoise.

Sur le bruit de la victoire, on ne se contraignit pas de dire qu'il n'avoit pas voulu l'achever, de peur de terminer trop tôt une guerre qui le rendoit grand et nécessaire. La premiere se détruisit aisément; il avoit des ordres réitérés de donner bataille, et il ne pouvoit imaginer que les ennemis eussent pu en une nuit si courte, fortifier leur poste déjà trop bon, par une telle étendue de retranchements si forts et si réguliers, qu'il n'aperçut qu'après la bataille. Sur l'autre accusation, je n'en sais pas assez pour en parler. Il est vrai qu'entre quatre et cinq tout fut fini, et les ennemis, partie en retraite, partie en fuite. La Gette par là étoit en notre disposition; nous avions des pontons tout prêts; au delà, le pays est ouvert, et il y avoit assez de jour en juillet pour les suivre de près; mais il est vrai que les troupes n'en pouvoient plus de la marche de la veille, et de douze heures de combat, que les chevaux étoient à bout, surtout ceux de trait pour le canon

et pour les vivres, et qu'on prétendit qu'on manquoit absolument de ce dernier côté pour aller en avant, et que les charrettes composées étoient épuisées de munitions.

Cossé, prisonnier, fut envoyé incontinent sur sa parole, et les ducs de Berwick et d'Ormond presqu'aussitôt échangés. On eut un grand soin des blessés, et le même des prisonniers qui ne l'étoient pas, et surtout de faire enlever du champ de bataille tout ce qui n'étoit pas mort, et qu'on put emporter.

III.

Marche du maréchal de Lorges devant le prince de Baden.

Il y avoit huit jours que le maréchal de Lorges avoit établi son quartier général à Roth, lorsque les magasins de farine de Philisbourg, et les fourrages de ce petit pays, se trouvant épuisés, il ramena son armée en deçà du Rhin. Il fit la plus belle marche du monde,

Il décampa de Roth à onze heures du matin, au grand bruit de guerre, sur neuf colonnes qui *firent caracole* en partant, en présence du prince Louis de Baden qui commandoit l'armée impériale de l'autre côté du ruisseau.

Toutes ces colonnes passerent un bois avec tant de justesse, que dans la plaine de Schwetzinghen où elles se mirent en bataille aussitôt, chaque brigade s'y trouva dans son ordre et dans sa place. On défila ensuite avec grand ordre et promptitude, sur un pont et par un gué d'un gros ruisseau, les troupes en bataille jusqu'à ce que ce fût à chacune à passer. Le maréchal de Joyeuse se tint au bout pour maintenir l'ordre, et diligenter tout, et le maréchal de Lorges à son arriere-garde. Tout fut passé en deux heures, parce que les vivres, l'artillerie et les bagages avoient pris le devant. On crut que cette marche seroit inquiétée, mais on sut que le prince Louis de Baden ne l'avoit osé, et qu'il avoit dit tout haut qu'elle étoit trop bien ordonnée pour qu'il la pût attaquer avec succès.

I V.

Guerre en Espagne, et bataille du Ter en Catalogne.

En Espagne Noailles fit passer le Ter à son armée, le 28 mai 1694, à la vue du marquis de Villena, vice-Roi de Catalogne, et le défit. Les ennemis y perdirent cinq cents hommes, leur canon et leur bagage, ainsi que quantité de drapeaux. On leur fit quinze cents prisonniers. Nous y perdîmes trois cents hommes. Le vieux Chaseron, chevalier de l'ordre et premier lieutenant général de cette armée, eut tout l'honneur du passage et du combat. Mr de Noailles ne passa le Ter que pendant la déroute des ennemis.

Palamos fut emporté le 7 juin, l'épée à la main. Les ennemis y perdirent trois cents hommes, et six cents furent faits prisonniers. La Citadelle se rendit le 10; et la garnison

composée de quinze cents hommes, fut faite prisonniere de guerre. La place est considérable par son port et par elle-même.

Mr de Noailles suivit la pointe et prit Gironne en six jours de tranchée ouverte. La place capitula le 29 juin; et dans la capitulation, il fut spécifié que la garnison composée de trois mille hommes, ne serviroit pas jusqu'au premier novembre.

Une si riante campagne valut à Mr de Noailles les patentes de la vice-royauté de Catalogne.

Il prit encore, par la témérité d'un seul homme, le château de Castel-follit sur un pain de sucre fort haut, qui commande toute la plaine. Il prit envie à un soldat déterminé, d'aller voir si le premier retranchement étoit gardé par beaucoup de monde. Il le trouva abandonné, et y entra l'épée à la main, faisant de grands cris pour être suivi. Il le fut de cinq ou six autres qui entrerent avec lui dans le second. Il étoit plein de monde, mais

qui s'épouvanta tellement de se voir attaqué dans un poste cru inaccessible, qu'il crut aux cris avoir un assaut à soutenir, et en s'enfuyant, donna une si chaude alarme au château, et fut si vivement poursuivi par ce petit nombre, qui cependant s'étoit fort accru, qu'ils entrerent tous pêle-mêle, et que la place fut emportée avec beaucoup de carnage.

Ostalric tomba aussi entre les mains de Mr de Noailles, et termina cette heureuse campagne.

Les ennemis bombarderent tout l'été nos côtes, et brûlerent presque toute la ville de Dieppe.

Il ne se passa rien en Italie où tout s'y termina au blocus de Casal.

V.

Guerre en Flandre.

En Flandre on ne fit que s'observer et subsister. Il s'en passa une grande partie au camp de Vignamont, où, à la fin, les fourrages devinrent éloignés et difficiles. Le prince d'Orange fut obligé d'en aller chercher le premier, et prit son temps de camper le 17. Presque toute l'armée de Monseigneur étoit au fourrage; néanmoins le soir même sa gauche marcha avec les maréchaux de Villeroy et de Bouflers, et le lendemain 18, Monseigneur et le maréchal de Luxembourg marcherent avec le reste de l'armée.

Les ennemis avoient deux marches d'avance, et Monseigneur beaucoup de ruisseaux et de défilés à passer, et avoit à gagner le camp d'Espiers avant que les ennemis s'en fussent saisis. La marche se fit avec un grand ordre

et une telle diligence, le maréchal de Villeroy toujours en avant, que Monseigneur prit le camp d'Espiers le 25, en même-temps que la tête des ennemis paroissoit de l'autre côté. On se canonna le reste du jour, et les ennemis sur le soir se retirerent.

Cette importante marche fut très-belle et très-admirée. Le reste de cette campagne ne fut plus que subsistance.

V I.

Mot du prince d'Orange après la prise de Namur.

APRÈS le bel exemple de valeur de Mr le duc du Maine qui voulut reconnoître l'ennemi, puis se confesser, ensuite ranger son aile en bataille, qui y étoit il y avoit long-temps, et qui laissa à Vaudémont et à son armée le temps d'échapper au plus grand danger, le fruit amer de cet excès de prudence fut la prise de la ville de Namur par

le prince d'Orange, qui capitula le 4 août. Le Roi donna le cordon de l'ordre à Guiscard; Mesgrigny eut six mille livres d'appointements, et fut fait lieutenant général; le maréchal de Bouflers fut fait duc vérifié; enfin il avança tout ce qui étoit avec lui dans Namur. Le prince d'Orange instruit de toutes ces récompenses, dit à ce sujet que sa condition étoit bien malheureuse d'avoir toujours à envier le sort du Roi qui récompensoit plus libéralement la perte d'une place, qu'il ne pouvoit faire tant d'amis et de dignes personnages qui lui en avoient fait la conquête.

VII.

Négociation armée avec la Savoie.

Le Roi résolu l'année suivante 1696, de ne rien oublier pour donner la paix à son royaume, qui en avoit un grand besoin, jugea bien qu'il n'y parviendroit qu'en détachant quelqu'un des alliés contre lui, dont l'exemple

affoibliroit les autres, et lui donneroit plus de moyens de leur résister et de les amener à son but, et il pensa au duc de Savoie comme à celui dont les difficiles accès lui causoient plus de peines et de dépenses, et qui d'ailleurs se trouvoit fort molesté par l'Empereur, et très-mal content de l'Espagne, qui lui tenoient tous très-peu de tout ce qu'ils avoient promis, et de ce qu'ils lui promettoient sans cesse. Le Roi donc pour parvenir à réussir dans son dessein, donna au maréchal de Catinat une armée formidable, et en même-temps des instructions secretes fort amples, avec des pleins pouvoirs pour négocier, et s'il se pouvoit, pour conclure avec Mr de Savoie.

Catinat passa les monts de bonne heure, et gardant une exacte discipline, menaçoit de dévaster tout et de couper sans miséricorde tous les meuriers de la plaine, qui faisoient le plus riche commerce du pays, par l'abondance des soies, et dont la perte l'eût ruiné pour un siecle. Mr de Savoie avoit vu brûler, les campagnes précédentes, ses plus belles

maisons de campagne. Mr de Catinat ne pouvant quitter un moment l'armée, et lui fallant dans cette occasion un homme intelligent et de poids, s'étoit fait associer le comte de Tessé.

Pendant la négociation, Catinat se préparoit à faire le siége de Turin. Mr de Savoie qui voyoit ses Etats en danger, et qui d'ailleurs s'y sentoit moins le maître que ses propres alliés, convint enfin de la plus avantageuse paix pour lui. Le Roi la trouva telle aussi pour lui-même, à cause du démembrement qu'elle mit parmi les alliés.

VIII.

Paix avec la Savoie, et mariage d'une princesse de Piémont avec M. le duc de Bourgogne.

LES principaux articles furent le mariage de Monseigneur le duc de Bourgogne avec sa fille aînée dès qu'elle auroit douze ans, laquelle, en attendant, devoit être envoyée à la Cour de France; que le comté de Nice

seroit sa dot, qui lui demeureroit, et lui seroit livré jusqu'à la célébration du mariage; la restitution de Pignerol rasé, et de tout ce qui lui avoit été pris; une grande somme d'argent; le traitement entier pour ses ambassadeurs, de ceux des Rois dont ils n'avoient eu jusqu'alors qu'une partie, et les bons offices du Roi à Rome pour faire obtenir à ses ambassadeurs la salle royale qui est la même chose. Il obtint encore d'autres articles de moindre importance; deux ducs et pairs à sa Cour jusqu'à leur accomplissement, servant d'ôtages.

Tout cela fut signé avec le plus grand secret. Il songea à se délivrer de ses alliés. Il proposa une revue des troupes étrangeres à distance éloignée de Turin, où il mit ses troupes dans les postes que celles-là occupoient. Il avoit eu sous d'autres prétextes, la même précaution pour Coni et pour ses autres places; et quand il fallut aller à la revue, il demeura à Turin, et s'en excusa. Après ces précautions, il se déclara.

I X.

Siége et prise de Barcelone.

MONSIEUR de Vendôme partit l'année suivante 1697, pour la Catalogne, avec l'ordre exprès de faire le siége de Barcelone. Le comte d'Estrées, vice-amiral en survivance de son pere, y amena la flotte au commencement de juin avec les galeres que commandoit sous lui le bailli de Noailles, leur lieutenant général; et avec ses forces navales ferma le port. Pimentel qui avoit défendu Charleroi, et qui l'avoit rendu en 1693, au maréchal de Villeroy, commandoit dans Barcelone. Le marquis de la Corzana, mestre de camp général de Catalogne, s'y étoit jeté; et le prince d'Hesse-Darmstadt commandoit au Mont-Joui qui en est comme la Citadelle, quoiqu'un peu séparée de la ville. Ils avoient huit mille hommes d'infanterie de troupes réglées ,. quelque cavalerie, et le reste Somettants qui sont des milices fort aguerries,

et le tout ensemble formoit vingt-cinq mille hommes. Nous avions soixante pieces de batterie et vingt-huit mortiers. Dehors étoit Don Fr. de Velasco, vice-Roi de Catalogne, et le marquis de Grigny, général de la cavalerie, avec une petite armée, et force miquelets. La place étoit plus qu'abondamment fournie de tout, et conserva une libre communication par un côté avec le vice-Roi, pour pouvoir être rafraîchie.

M[r] de Vendôme n'avoit point assez de troupes pour l'investir entierement, ni pour avoir assez de postes de proche en proche dans ses derrieres, pour contenir les miquelets, tellement qu'il ne put tirer ses subsistances que par le secours de la mer. Les troupes de l'armée navale mirent pied à terre, et servirent au siège, les chefs d'escadre comme maréchaux de camp, et le bailli de Noailles comme lieutenant général; le comte d'Estrées demeura sur la flotte.

Outre ces difficultés, les chaleurs étoient excessives. Il y eut beaucoup d'actions très-

vives et très-belles. La contrescarpe fut emportée. Mr de Vendôme eut avis que la nuit du 15 au 16 juillet, les assiégés devoient faire une grande sortie, et en même-temps le vice-Roi avec toutes ses troupes, attaquer le camp. Là-dessus Mr de Vendôme marcha au vice-Roi la nuit du 14 au 15, dont il trouva l'armée partagée en deux camps. Il en attaqua un et fit attaquer l'autre par Mr d'Usson. Chacun des deux ne résista presque point. Ils furent surpris, et tout prit la fuite, et le vice-Roi même qui étoit en chemise. Les deux camps furent pillés. Pendant ce pillage, quelque cavalerie ennemie prit le temps de se former, et de venir tomber sur les pillards; mais on avoit prévu cet inconvénient, et cette cavalerie fut défaite. On leur tua ou prit huit cents hommes et beaucoup d'officiers. Le secrétaire et la cassette du vice-Roi furent pris avec ses papiers, et cinq mille pieces de quatre pistoles. Par cette action l'armée ennemie fut entierement dissipée et hors d'état de rafraîchir la place, ni de montrer de troupes nulle part. On ne songea plus qu'à presser le siége. Il y eut encore beaucoup d'actions fort vives.

Enfin

Enfin les mines ayant fait tout l'effet qu'on en pouvoit espérer, et l'assaut prêt à donner, Mr de Vendôme envoya Barbesieres leur parler. Pimentel s'approcha de lui. Il y eut des propositions sur l'état où la place se trouvoit réduite, qui produisirent quelques allées et venues; enfin ils entrerent le 5 août en capitulation qui ne fut conclue que le 8. Elle fut telle que le méritoient de si braves gens qui, par leur belle défense, s'étoient montrés vrais espagnols et dignes de l'être. On leur accorda trente pieces de canon, quatre mortiers, des chariots couverts tant qu'ils voulurent, et la plus honorable composition; et à la ville, tous ses privilèges, excepté l'inquisition que Mr de Vendôme ne voulut pas souffrir. Ils s'étoient fait un point d'honneur de ne point battre la chamade. Il périt beaucoup de monde de part et d'autre à ce siége, mais personne de marque. Le Mont-Joui se rendit par la même capitulation de la ville, sans avoir été attaqué.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

Suite du portrait de la Cour à la fin du XVIIe siécle.

I. ANECDOTES *de la mort de Madame, premiere femme de Monsieur, frere de Louis XIV. II. Portrait de Madame, seconde femme de Monsieur. III. Portrait de Monsieur et sa mort. IV. Portrait de M. le Duc. V. Portrait de Mde. la duchesse. VI. Anecdotes sur Mde. la princesse de Conti. VII. Portrait du duc, de la duchesse du Maine et du comte de Toulouse, légitimés par Louis XIV. VIII. Histoire du duc du Maine; son mariage. IX. Anecdotes sur les campagnes de M. du Maine. X. Élévation de la famille de M. du Maine. XI. Quelle idée*

on conçut en Europe de la fortune des enfants légitimés de Louis XIV: Anecdote à ce sujet sur le prince d'Orange. XII. Anecdotes sur M. le duc de Bourgogne. XIII. Anecdotes sur Mde. la duchesse de Bourgogne. XIV. Brouillerie entre les princesses à la Cour. XV. Considérations intérieures sur les princes légitimés. XVI. Mariage du duc de Chartres, depuis Régent du Royaume. XVII. Commencement de l'abbé Du Bois. XVIII. Il engage le duc de Chartres à épouser une fille légitimée de Louis XIV.

I.

Anecdotes de la mort de Madame, premiere femme de Monsieur, frere de Louis XIV.

Les galanteries de Madame donnoient de la jalousie à Monsieur, frere du Roi; et le goût opposé de Monsieur indignoit Madame. Les favoris qu'elle haïssoit, semoient tant qu'ils pouvoient, la discorde entre eux, pour disposer de Monsieur, tout à leur aise.

Le chevalier de Lorraine, dans le fort de sa jeunesse et de ses agréments, étant né en 1643, possédoit Monsieur avec empire, et le faisoit sentir à Madame comme à toute la maison. Madame qui n'avoit qu'un an moins que lui, *et qui étoit charmante*, ne pouvoit, à plus d'un titre, souffrir cette domination. Elle étoit au comble de faveur et de considération auprès du Roi dont elle obtint enfin l'exil du chevalier de Lorraine.

A cette nouvelle Monsieur s'évanouit, puis il fondit en larmes, et alla se jeter aux pieds du Roi pour faire révoquer un ordre qui le mettoit au dernier désespoir. Il ne put réussir; il entra alors en fureur, et s'en alla à Villers-Cotterets.

Après avoir bien jeté feu et flamme contre le Roi et Madame qui protestoit toujours qu'elle n'y avoit point de part, Monsieur ne put soutenir long-temps le personnage de mécontent pour une chose si publiquement honteuse, et le Roi se prêta à le contenter d'ailleurs. Il eut de l'argent, des compliments, des amitiés, et il revint le cœur fort gros, et peu à peu il vécut à l'ordinaire avec le Roi et avec Madame.

D'Effiat, homme d'un esprit hardi, premier écuyer de Monsieur, et le comte de Beuvron, homme liant et doux, mais qui vouloit figurer chez Monsieur dont il étoit capitaine des gardes, et tiroit surtout de l'argent pour s'enrichir en cadet de Normandie fort pauvre, étoient étroitement liés avec le chevalier de

Lorraine. L'absence nuisoit fort à leurs affaires, et leur faisoit appréhender que quelqu'autre ne prît la place du chevalier de Lorraine, duquel ils ne s'aideroient pas si bien. Pas un des trois n'espéroit la fin de cet exil. La faveur où ils voyoient Madame qui commençoit même à entrer dans les affaires, et à qui le Roi venoit de faire faire un voyage mystérieux en Angleterre où elle avoit parfaitement réussi, et en venoit de revenir plus triomphante que jamais, les faisoit trembler. Elle étoit née en juin 1644. Elle étoit d'une très-bonne santé, aimée du Roi; ce qni achevoit de leur faire perdre de vue le retour du chevalier de Lorraine.

Celui-ci étoit allé promener son dépit en Italie et à Rome, et je ne sais lequel des trois y pensa le premier; mais le chevalier de Lorraine envoya à ses deux amis, un poison sûr et prompt, par un exprès qui ne savoit peut-être pas lui-même ce qu'il portoit.

Madame étoit à Saint-Cloud, qui, pour se rafraîchir, prenoit depuis quelque temps, sur

les 7 heures du soir, un verre d'eau de chicorée : un garçon de sa chambre avoit soin de la faire, et la mettoit dans une armoire d'une des antichambres de Madame avec son verre ; et cette eau de chicorée étoit dans un pot de fayence ou de porcelaine, avec de l'autre eau commune à côté, en cas que Madame trouvât l'eau de chicorée trop amère, pour la mêler. Cette antichambre étoit le passage public pour aller chez Madame, où il ne se tenoit jamais personne, parce qu'il y en avoit plusieurs. Le marquis d'Effiat avoit épié tout cela.

Le 29 juin 1690, passant par cette antichambre, il trouva le moment qu'il cherchoit ; personne n'étoit dedans, et il avoit remarqué encore qu'il n'étoit suivi de personne qui allât chez Madame. Il se détourne ; il va à l'armoire, l'ouvre, jette son boucon ; puis entendant quelqu'un, il s'arme de l'autre pot d'eau commune ; et comme il le remettoit, le garçon de la chambre qui avoit le soin de cette eau de chicorée, s'écrie, court à lui, et lui demande brusquement ce qu'il va faire à cette armoire. D'Effiat, sans s'embarrasser le

moins du monde, lui demande pardon, et lui dit qu'il crevoit de soif, et que sachant qu'il y avoit de l'eau là-dedans, lui montrant le pot d'eau commune, il n'a pû résister à en aller boire.

Le garçon grômeloit toujours, et l'autre se rabaissant et s'excusant, entre chez Madame, et va causer comme les autres courtisans sans la plus légere émotion.

Ce qui suivit une heure après, n'est pas de mon sujet; il n'a que trop fait de bruit par toute l'Europe, Madame étant morte le lendemain 30 juin, à trois heures du matin. Le Roi fut pénétré de la plus grande douleur; apparemment que dans la journée il eut des indices, et que ce garçon de la chambre ne se tut pas, ou bien il y eut notion que Surnon, premier maître d'hôtel de Madame, étoit dans sa confidence, par celle où il étoit dans son bas âge avec d'Effiat.

Le Roi couché, se releve, envoie chercher Brissac qui dès-lors étoit dans les gardes et

fort sous sa main, lui commanda de choisir six gardes du corps bien sûrs et secrets, d'aller enlever le compagnon, et de le lui amener dans ses cabinets par les derrieres. Cela fut exécuté avant le matin.

Dès que le Roi l'aperçut, il fit retirer Brissac et son premier valet de chambre, et prenant un visage et un ton à faire la plus grande terreur : « Mon ami, lui dit-il, en le » regardant depuis les pieds jusqu'à la tête, » écoutez moi bien; si vous m'avouez tout, » que vous me répondiez la vérité sur ce que » je veux savoir de vous, quoique vous ayez » fait, je vous pardonne, et il n'en sera ja- » mais mention. Mais prenez garde à ne me » pas déguiser la moindre chose; car si vous » le faites, vous êtes mort avant de sortir » d'ici. Madame n'a-t-elle pas été empoison- » née? Oui, Sire, lui répondit-il; et qui l'a » empoisonnée, dit le Roi? et comment l'a-t- » on fait? Il répondit que c'étoit le chevalier » de Lorraine qui avoit envoyé le poison à Beuvron et à d'Effiat; et il raconta au Roi tout » de suite ce que je viens de dire. »

Alors le Roi redoublant d'assurance de grâce, et de menace de mort; et mon frere, dit le Roi, le savoit-il? Non Sire; aucun de nous trois n'étoit assez sot pour le dire : il n'a point de secret; il nous auroit perdus. A cette réponse le Roi fit un grand AH! comme un homme oppressé, qui tout d'un coup respire. „ Voilà, „ dit-il, tout ce que je voulois savoir; mais m'en „ assurez-vous bien „ ? Il rappela Brissac, et lui commanda de remener cet homme quelque part, où tout de suite il le laissa en liberté.

C'est cet homme lui-même qui l'a conté, longues années depuis, à Mr Joli de Fleury, procureur général du parlement, duquel je tiens cette anecdote.

Ce même magistrat à qui j'en ai parlé depuis, m'a appris ce qu'il ne m'avoit pas dit la premiere fois; et le voici. Peu de jours après le second mariage de Monsieur, le Roi prit Madame en particulier, lui conta ce fait, et ajouta qu'il la vouloit rassurer sur Monsieur et sur lui-même, trop honnête

homme pour lui faire épouser son frere, s'il étoit capable d'un tel crime.

Madame en fit son profit. Surnon étoit demeuré son premier maître-d'hôtel. Peu à peu elle fit semblant de vouloir entrer dans la dépense de la maison, le fit trouver bon à Monsieur, et tracassa si bien Surnon qu'elle le força de vendre sa charge sur la fin de 1674, au sieur Moret de Vaulonne.

II.

Portrait de Madame, seconde femme de Monsieur.

MADAME, seconde femme de Monsieur, étoit une princesse toute de l'ancien temps, attachée à l'honneur et à la vertu, au rang, à la grandeur, inexorable sur les bienséances.

Elle ne manquoit point d'esprit, et ce qu'elle voyoit, elle le voyoit très-bien; bonne et fidelle amie, sûre, vraie, droite, aisée à pré-

venir et à choquer, fort difficile à ramener; grossiere, dangereuse à faire des sorties publiques, fort allemande dans toutes ses mœurs, et franche; ignorant toute commodité et toute délicatesse pour soi et pour les autres; sobre, sauvage, et ayant ses fantaisies.

Elle aimoit les chiens et les chevaux passionnément, la chasse et les spectacles, et n'étoit jamais qu'en grand habit, et en perruque d'homme, et en habit de cheval, et avoit plus de soixante ans que saine ou malade, et elle ne l'étoit guere, elle n'avoit jamais connu une robe de chambre.

Elle aimoit passionnément M^r son fils; on peut dire follement le duc de Lorraine et ses enfants, parce que cela avoit trait à l'Allemagne, étant attachée singulierement à sa nation et à tous ses parents qu'elle n'avoit jamais vus.

Elle passoit sa vie à leur écrire, et elle s'étoit à la fin apprivoisée, non avec la naissance de sa belle-fille, mais avec sa personne

qu'elle traitoit fort bien avant le renvoi de Md^{e} d'Argenton.

Elle plaignoit, elle aimoit presque Md^{e} la duchesse d'Orléans. Elle blâmoit fort la vie désordonnée que M^{r} son fils avoit menée. Elle étoit suprêmement indignée de celle de Md^{e} la duchesse de Berry, et s'en ouvroit quelquefois avec la derniere amertume et en toute confiance à Md^{e} de Saint-Simon, qui, dès les premiers temps qu'elle fut à la Cour, avoit trouvé grâce dans son estime et dans son amitié, qui demeurerent constantes. Elle n'avoit donc de sympathie avec Md^{e} la duchesse de Berry que sa haine parfaite de Mr du Maine, des bâtards et de leur grandeur, et elle étoit blessée de ce que M^{r} son fils n'avoit point de vivacité là dessus.

Avec ces qualités, elle avoit des foiblesses, des petitesses, et elle étoit toujours en garde qu'on ne lui manquât.

III.

Portrait de Monsieur et sa mort.

MONSIEUR mourut à Saint-Cloud d'une attaque d'apoplexie. Le Roi étoit à Marly, et personne ne doutoit que les trois jours qui restoient du voyage, ne fussent extrêmement tristes, lorsque le lendemain de la mort de Monsieur, des dames du palais, en entrant chez Md[e] de Maintenon, où le Roi étoit avec Md[e] la duchesse de Bourgogne sur le midi, elles l'entendirent de la piece où elles se trouvoient, joignant la sienne, qui chantoit des prologues d'opéra.

Un peu après voyant Md[e] la duchesse de Bourgogne fort triste dans un coin de la chambre, il demanda avec surprise à Md[e] de Maintenon ce qu'elle avoit pour être si mélancolique, et se mit à la réveiller, puis à jouer avec elle, et quelques dames du palais qu'il fit entrer pour les amuser tous deux.

Ce ne fut pas tout : au sortir du dîner, et vingt-six heures après la mort de Monsieur, Mr le duc de Bourgogne demanda au duc de Montfort s'il vouloit jouer au brelan. *Au brelan?* s'écria Montfort dans un étonnement extrême, vous n'y songez donc pas; *Monsieur est encore tout chaud........ Pardonnez-moi*, répondit le prince, *j'y songe fort bien*, *mais le Roi ne veut pas qu'on s'ennuie à Marly; il m'a ordonné de faire jouer tout le monde; et de peur que personne ne l'osât le premier, d'en donner l'exemple moi-même*, de sorte qu'ils se mirent à faire un brelan.

Madame de Maintenon qui n'aimoit pas Monsieur, regarda sa mort comme une délivrance, et eut bien de la peine à paroître affligée. Pour des bienséances, elle n'en garda aucune, au scandale même d'un chacun. Monseigneur qui paroissoit aimer Monsieur, ne se contraignit pas d'avantage, et fut dès le lendemain courre le loup.

Monsieur le duc de Bourgogne et Mr le duc de Berry ne voyant Monsieur qu'en re-

présentation, ne purent être fort sensibles à sa perte.

Madame qui n'avoit jamais eu ni grande estime ni grande affection pour Monsieur, sentit toute l'étendue de sa chute et de sa perte. Md^{e} la duchesse de Bourgogne y fut fort sensible.

La douleur de M^{r} le duc de Chartres (depuis Régent de France) fut extrême. Le pere et le fils s'aimoient tendrement : pour Md^{e} la duchesse de Chartres, elle fut ravie d'être délivrée d'une barriere entre le Roi et elle ; elle se trouvoit affranchie des devoirs qu'elle ne pouvoit éviter de rendre à Monsieur et à Madame, et elle compta que Monsieur le duc de Chartres et Madame seroient obligés d'avoir à l'avenir pour elle des manieres et des égards qu'elle n'avoit pas encore éprouvés. Dès ce moment le duc de Chartres se nomma le duc d'Orléans.

Le gros de la Cour perdit en Monsieur; c'étoit lui qui y jetoit les amusements, l'ame

et

et les plaisirs; et quand il la quittoit, tout y sembloit sans vie et sans action. Il étoit jaloux de l'ordre des rangs et des préférences; il aimoit le grand monde, et avoit une affabilité et une honnêteté qui lui en attiroit beaucoup, et la différence qu'il savoit et ne manquoit jamais de faire des gens, y contribuoit beaucoup, et cela avec une dignité et une facilité qui lui étoit naturelle; sa familiarité obligeoit et se conservoit sa grandeur naturelle sans repousser, mais aussi sans tenter les étourdis d'en abuser. Il donnoit chez lui la plus entiere liberté, sans que le respect et le plus grand air de Cour en souffrissent aucune diminution. Il avoit appris et bien retenu de la Reine sa mere, l'art de la tenir; la foule étoit toujours au palais royal, à Saint-Cloud, où toute sa nombreuse maison se rassembloit; il avoit beaucoup de dames de haut parage, mais qui, à la vérité, n'auroient guere été reçues ailleurs, et force joueurs.

Les plaisirs étoient de toutes les sortes; les jeux, la beauté singuliere du lieu, les musiques, la bonne chere, en faisoient une

maison de délices avec beaucoup de grandeur et de magnificence, sans le secours de Madame qui passoit toutes ses journées dans son cabinet à considérer les portraits et autres tableaux des princes allemands dont elle l'avoit fait tapisser, et à leur écrire des volumes.

Du reste Monsieur qui avoit beaucoup de valeur, avoit gagné la bataille de Cassel, et en avoit toujours montré une fort naturelle dans les différentes occasions, où il s'étoit trouvé : il n'avoit d'ailleurs que les mauvaises qualités des femmes, avec plus de monde que d'esprit, et il n'étoit capable de rien. Personne ne fut si mou de corps et d'esprit, ni plus foible, plus timide, plus trompé, plus gouverné, ni plus méprisé par ses favoris; et très-souvent personne ne fut plus mal mené par eux: il étoit tracassier et incapable de garder aucun secret, soupçonneux, défiant, semant des noises dans sa Cour pour brouiller, pour savoir, souvent aussi pour s'amuser; et avec tant de défauts, destitué de toute vertu, et avec un goût que ses dons, et les fortunes qu'il fit à ceux qu'il avoit pris en fantaisie, avoient

rendu public avec le plus grand éclat. Ceux-là obtenoient tout de lui, le traitoient souvent avec beaucoup d'insolence, et lui donnoient aussi de fâcheuses occupations pour arrêter les brouilleries de jalousies terribles. Tous ces gens-là ayant leurs partisans, rendoient cette petite Cour très-orageuse, sans compter les querelles de cette troupe de femmes décidées et plus que très-méchantes dont Monsieur se divertissoit.

IV.

Portrait de M. le Duc.

QUANT à Mr le Duc, c'étoit un homme considérablement plus petit que les plus petits hommes; et, sans être gras, il étoit gros de par-tout, ayant la tête grosse à surprendre, et un visage qui faisoit peur.

On disoit qu'un nain de Mde la Princesse en étoit cause.

Il étoit d'un jaune livide, avec un air presque toujours furieux; mais en tout temps si fier et si audacieux, qu'on avoit peine à s'accoutumer à lui.

Il avoit de l'esprit, de la lecture, des restes d'une excellente éducation, de la politesse et des grâces même quand il vouloit; mais il le vouloit très-rarement. Il n'avoit ni l'avarice, ni l'injustice, ni la bassesse de ses peres; mais il en avoit toute la valeur, et il avoit montré de l'application et de l'intelligence à la guerre. Il en avoit aussi toute la malignité et toutes les adresses pour accroître son rang par des usurpations fines, et plus d'audace et d'emportement qu'eux. Ses mœurs perverses lui parurent une vertu, et ses étranges vengeances, (vengeances qu'il exerça plus d'une fois, et dont un particulier se seroit bien mal trouvé), un apanage de sa grandeur.

Sa férocité étoit extrême, et se montroit en tout. C'étoit une meule toujours en l'air, qui faisoit fuir devant elle, et dont ses amis n'étoient même jamais en sureté, tantôt par

des insultes extrêmes, tantôt par des plaisanteries cruelles, en face, et des chansons qu'il savoit faire sur le champ, qui emportoient la piece en même monnoie plus cruellement encore. Pour d'amis il n'en eut point, mais des connoissances plus familieres, la plupart étrangement choisies, et la plupart obscures, comme il l'étoit lui-même, autant que le pouvoit être un homme de ce rang. Ses prétendus amis le fuyoient; il couroit aprés eux pour éviter la solitude; et quand il en découvroit quelque repas, il y tomboit comme par la cheminée, et leur faisoit une sortie de s'être cachés de lui. J'en ai vu quelquefois M[r] de Metz, M[r] de Castries, et d'autres désolés.

Ce naturel farouche le précipita dans un abus continuel de tout, et dans l'applaudissement de cet abus qui le rendoit intraitable, et si ce terme pouvoit convenir à un prince du sang, dans cette sorte d'insolence qui a plus fait détester les tyrans que la tyrannie même. Les embarras domestiques, les élans continuels de la plus furieuse jalousie, les

vifs piquants d'en sortir sans cesse, l'inutilité, un contraste sans relâche d'amour et de rage conjugale, le déchaînement de l'impuissance dans un homme si fougueux et si démesuré, le désespoir de la crainte du Roi, et de la préférence du prince de Conti sur lui dans le cœur, dans l'esprit, dans les manieres de son propre pere, la fureur de l'amour et de l'applaudissement universel pour ce même prince, tandis qu'il n'éprouvoit que le plus grand éloignement du public, et qu'il se sentoit le fléau de son plus intime domestique, la rage du rang de M^r le duc d'Orléans et de celui des bâtards, quelque profit qu'il en sût usurper, toutes ces furies le tourmenterent sans relâche et le rendirent terrible, comme ces animaux qui ne semblent nés que pour dévorer et pour faire la guerre au genre humain.

Ainsi les insultes et les sorties étoient ses délassements dont son orgueil s'étoit fait une habitude, et dans laquelle il se complaisoit. Mais s'il étoit redoutable, il étoit encore plus déchiré. Il se fit un effort aux derniers Etats

de Bourgogne qu'il tint après la mort de M^r le Prince, d'y paroître plus accessible. Il y rendit justice avec une apparence de bonté; il s'intéressa avec succès pour la province, et il donna de bons ordres de police, mais il y traita le parlement avec indignité sur des prérogatives que M^r son pere n'avoit jamais eues, et qu'il lui arracha après quantité d'affronts.

Quiconque aura connu ce Prince, n'en trouvera pas ici le portrait chargé, et il n'y eut personne qui n'ait regardé sa mort comme le soulagement personnel de tout le monde. Son épouse dont voici le portrait, étoit d'un caractere bien différent.

V.

Portrait de Mde. la Duchesse.

AVEC une taille contrefaite, ce qui s'apercevoit peu, Md^e^ la Duchesse, épouse de M^r^ le Duc, avoit une figure formée par les plus tendres amours, et son esprit étoit fait pour se jouer d'eux à son gré, sans en être dominée. Tout amusement sembloit le sien; aisée avec tout le monde, elle avoit l'art de mettre chacun à son aise; on ne voyoit rien en elle qui n'allât naturellement à plaire, avec une grâce nompareille jusques dans ses moindres actions, avec un esprit tout aussi naturel, qui avoit mille charmes, n'aimant personne.

On ne se pouvoit défendre de la rechercher, ni de se persuader, (jusqu'aux personnes qui lui étoient les plus étrangeres), d'avoir réussi auprès d'elle. Les gens même qui avoient

plus lieu de la craindre, elle les enchaînoit; et ceux qui avoient le plus de raison de la haïr, avoient besoin de se le rappeler souvent pour résister à ses charmes. Jamais elle n'eut la moindre humeur en aucun temps, enjouée, gaie, plaisante, avec le sel le plus fin, invulnérable aux surprises et aux contre-temps, libre dans les moments les plus inquiets et les plus contraints; elle avoit passé sa jeunesse dans le frivole et dans les plaisirs, qui, en tout genre, et toutes les fois qu'elle le put, allerent à la débauche.

Avec ces qualités, elle eut beaucoup d'esprit, de sens pour la cabale et les affaires avec une souplesse qui ne lui coûtoit rien, mais peu de conduite pour les choses de long cours; méprisante, moqueuse, piquante, incapable d'amitié, et fort capable de haine, et alors méchante, fiere, implacable, féconde en artifices noirs et en chansons les plus cruelles dont elle affubloit gaiement les personnes qu'elle sembloit aimer, et qui passoient leur vie avec elle. C'étoit la sirene des poëtes, qui en avoit tous les charmes et les périls.

Avec l'âge, l'ambition étoit venue, mais sans quitter le goût des plaisirs, et ce frivole lui servit long-temps à masquer le solide.

V I.

Anecdotes sur Mde. la princesse de Conti.

MADAME la princesse de Conti eut une aventure qui fit grand bruit, et qui eut de grandes suites. La comtesse de Burry avoit été mise auprès d'elle, pour être sa dame d'honneur à son mariage. C'étoit une femme d'une grande douceur, d'une grande vertu et d'une grande politesse, avec de l'esprit et de la conduite; elle étoit encore d'Aigue-Bonne, veuve sans enfants en 1666, d'un cadet de Rostaing, frere de la vieille Lavardin, mere du chevalier de l'ordre, ambassadeur à Rome.

Md[e] de Burry avoit fait venir du Dauphiné Mll[e] Choin sa niece, qu'elle avoit mise fille d'honneur de Md[e] la princesse de Conti.

C'étoit une grosse fille, écrasée, bonne, laide, camarde, avec de l'esprit, et un esprit d'intrigue et de manege. Elle voyoit sans cesse Monseigneur qui ne bougeoit de chez Md[e] la princesse de Conti; elle l'amusa, et sans qu'on s'en aperçût, se mit entierement dans sa confiance. Md[e] de Lillebonne et ses deux filles qui ne sortoient pas non plus de chez la princesse de Conti, et qui étoient parvenues à l'intimité de Monseigneur, s'aperçurent les premieres de la confiance entiere que la Choin avoit acquise, et devinrent ses meilleures amies. M[r] de Luxembourg, qui avoit le nez bon, l'écuma. Le Roi ne l'aimoit point, et ne se servoit de lui que par nécessité. Il le sentoit, et s'étoit entierement tourné vers Monseigneur. M[r] le prince de Conti l'y avoit mis fort bien, et le duc de Montmorency son fils. Outre l'amitié, le Prince ménageoit fort ce maréchal pour en être instruit et vanté, dans l'espérance d'avoir un commandement d'armée; et la débauche avoit achevé de les unir étroitement. La jalousie de M[r] de Vendôme, en tout genre, contre le prince de Conti, n'osant s'en prendre ouvertement à lui, l'avoit

brouillé avec Mr de Luxembourg, et fait choisir l'armée de Catinat où il n'avoit rien au dessus de lui; et Mr du Maine par la jalousie des préférences, n'étoit pas mieux avec le général. Tout cela l'attachoit de plus en plus au prince de Conti, et le tournoit vers Monseigneur avec plus d'application; et c'est ce qui fit que Monseigneur avoit préféré la Flandre à l'Allemagne où le Roi vouloit l'envoyer, qui commençoit à sentir quelque chose des intrigues de Mr de Luxembourg auprès de Monseigneur. Le Prince avoit pris du goût pour Clermont, de la branche de Chattes, enseigne des gendarmes de la garde. C'étoit un grand homme parfaitement bien fait, qui n'avoit rien que beaucoup d'honneur, de valeur, avec un esprit assez propre à l'intrigue, et qui s'attacha à Mr de Luxembourg à titre de parenté. Celui-ci se fit honneur de le ramasser, et bientôt il le trouva propre à ses desseins. Il s'étoit introduit chez Mde la princesse de Conti, et en avoit fait l'amoureux; elle le devint bientôt de lui. Avec cet appui, il devint bientôt un favori de Monseigneur; et déjà initié avec Mr de

Luxembourg, il entra dans toutes les vues que Mr le Prince de Conti et lui s'étoient proposées, de se rendre les maîtres de l'esprit de Monseigneur, et de le gouverner pour disposer de l'Etat, quand il en seroit devenu le maître. Dans cet esprit, ils aviserent Clermont de s'attacher à la Choin, d'en devenir l'amant, et de paroître vouloir l'épouser. Ils lui confierent ce qu'ils avoient découvert de Monseigneur à son égard, et que ce chemin étoit surement pour lui celui de la fortune. Clermont qui n'avoit rien, les crut bien aisément; il fit son personnage, et ne trouva point la Choin cruelle. L'amour qu'il feignit, mais qu'il lui avoit donné, y mit la confiance. Elle ne se cacha plus à lui de celle de Monseigneur, ni bientôt Monseigneur ne lui fit plus mystere de son amour pour la Choin, et bientôt après la princesse de Conti fut leur dupe. Là dessus on partit pour l'armée où Clermont eut toutes distinctions que Mr de Luxembourg lui put donner. Le Roi, de ce qu'il entrevoyoit de cabale auprès de son fils, les laissa tous partir, et n'oublia pas d'user du secret de la poste. Les courriers lui en déroboient souvent le

fruit; mais à la fin, l'indiscrétion de ne pas tout réserver aux courriers, trahit l'intrigue. Le Roi lut leurs lettres; il vit le dessein de Clermont et de la Choin de s'épouser, leur amour, leur projet de gouverner Monseigneur, pendant et après lui, combien M[r] de Luxembourg étoit l'ame de toute cette affaire, et les merveilles pour soi qu'il s'en proposoit, l'excès du mépris de la Choin et de Clermont pour la princesse de Conti, de qui Clermont lui sacrifia les lettres que le Roi eut, par ce même paquet intercepté à la poste, après beaucoup d'autres, dont il faisoit rendre les lettres après en avoir pris les extraits; et avec ce paquet, une lettre de Clermont accompagnant le sacrifice où la princesse de Conti étoit traitée sans ménagement; et Monseigneur n'étoit marqué que sous le nom de *leur gros ami*, et où tout le cœur sembloit se répandre.

Alors le Roi crut en savoir assez; et un après-dîner de mauvais temps qu'il ne sortit point, il manda à la princesse de Conti de lui venir parler dans son cabinet; il avoit des lettres d'elle à Clermont, et des lettres

de Clermont à elle, où leur amour étoit fort exprimé, et dont la Choin et lui se moquoient ensemble. La princesse de Conti qui, comme ses sœurs, n'alloit jamais chez le Roi qu'entre son souper et son coucher, se trouva bien étonnée du message. Elle s'en alla chez le Roi, fort en peine de ce qu'il lui vouloit; car il étoit redouté de son intime famille, plus que (s'il se peut encore) de ses autres sujets. Sa dame d'honneur resta dans un premier cabinet, et le Roi l'emmena plus loin. Là, d'un ton sévere, il lui dit qu'il savoit tout, et qu'il n'étoit pas question de lui rien dissimuler sur sa foiblesse pour Clermont, et tout de suite le Roi ajouta qu'il avoit leurs lettres, et les lui tira de sa poche, en lui disant, *connoissez-vous cette écriture?* qui étoit la sienne, puis celle de Clermont. A ce début la pauvre princesse de Conti se trouva mal. La pitié en prit au Roi qui la remit comme il put, et qui lui donna les lettres sur lesquelles il la chapitra, mais assez humainement; après il lui dit que ce n'étoit pas tout, et qu'il en avoit d'autres à lui montrer, par lesquelles elle verroit combien elle avoit mal placé ses

affections, et à quelle rivale elle étoit sacrifiée. Ce nouveau coup de foudre, peut-être plus accablant que le premier, renversa de nouveau la princesse; le Roi la remit encore, mais ce fut pour en tirer un cruel châtiment; il voulut qu'elle lût en sa présence ses lettres sacrifiées et celles de Clermont et de la Choin: voilà où elle pensa mourir. Elle se jeta aux pieds du Roi, baignée de ses larmes, et ne pouvant presque articuler; ce ne fut que sanglots, pardons, désespoir, rage, et à implorer justice et vengeance.

Elle fut bientôt faite. La Choin fut chassée dès le lendemain; M[r] de Luxembourg eut ordre en même-temps d'envoyer Clermont dans la place la plus voisine, qui étoit Tournay, avec celui de se défaire de sa charge, et de se retirer après en Dauphiné, pour ne pas sortir de la province. En même-temps le Roi manda à Monseigneur ce qui s'étoit passé entre lui et sa fille, et par là le mit hors de mesure d'oser protéger les deux infortunés.

On peut juger de la part que le prince de

Conti,

Conti, mais surtout Mr de Luxembourg et son fils prirent à cette découverte, combien la frayeur saisit ces deux derniers. Cependant, comme l'amitié de Monseigneur pour la Choin avoit été découverte par ces mêmes lettres, la princesse de Conti n'osa ne pas garder quelques mesures. Elle envoya Mlle Choin dans un de ses carrosses, à l'abbaye de Port-Royal à Paris, et lui donna une pension et des voitures pour emporter ses meubles. La comtesse de Burry, qui ne s'étoit doutée de rien sur sa niece, fut inconsolable, et voulut bientôt après se retirer. Mde de Lillebonne et ses filles se hâterent d'aller voir la Choin, mais avec un extrême secret. C'étoit le moyen sûr de tenir immédiatement à Monseigneur; mais elles ne vouloient pas se hasarder du côté du Roi, ni de la princesse de Conti, qu'elles avoient toutes sortes de raisons de ménager avec la plus grande délicatesse. Elles étoient princesses, mais le plus souvent sans habit et sans pain, à la lettre, par le désordre de Mr de Lillebonne; Mr de Louvois leur en avoit donné souvent; Mde la princesse de Conti les avoit attirées à la Cour, les y nour-

rissoit, leur faisoit des présents continuels; leur y procuroit toutes sortes d'agréments; et c'étoit à elle qu'elles avoient l'obligation d'avoir été connues de Monseigneur, puis admises dans sa familiarité, enfin dans son amitié la plus déclarée, la plus distinguée. Les chansons acheverent de célébrer cette étrange aventure de la princesse et des confidentes.

VII.

Portrait du Duc, de la duchesse du Maine et du comte de Toulouse, légitimés par Louis XIV.

QUANT aux enfants légitimés de Louis XIV, le duc du Maine avoit de l'esprit; je ne dirai pas comme un ange, mais comme un démon, auquel il ressembloit si fort en malignité, en noirceur, en perversité d'ame, en desservices à tous, en services à personne, en marches profondes, en orgueil le plus superbe, en fausseté exquise, en artifices sans nombre, en

simulations sans mesure, et encore en agréments, en art d'amuser, de divertir, de charmer quand il vouloit plaire.

C'étoit un poltron accompli de cœur et d'esprit; et à force de l'être, le poltron le plus dangereux et le plus propre, pourvu que ce fût par dessous-terre, à se porter aux plus terribles extrémités pour parer ce qu'il jugeoit avoir à craindre, et se portoit aussi à toutes les souplesses et les bassesses les plus rampantes, auxquelles le diable ne perdoit rien; il étoit de plus poussé par une femme de même trempe, dont l'esprit, (et elle en avoit infiniment), avoit achevé de se gâter et de se corrompre par la lecture des romans et des pieces de théâtre, dans la passion desquels elle s'abandonnoit tellement qu'elle a passé des années à les apprendre par cœur, et à les jouer publiquement elle-même. Elle avoit du courage à l'excès, entreprenante, audacieuse, furieuse, ne connoissant que la passion présente, et y postposant tout, indignée contre la prudence et les mesures de son mari, qu'elle appeloit *misere*, *foiblesse*, à qui

elle reprochoit l'honneur qu'elle lui avoit fait de l'épouser, qu'elle rendit petit et souple devant elle en le traitant comme un negre, le ruinant de fond en comble sans qu'il osât proférer une parole, souffrant tout d'elle, dans la frayeur qu'il en avoit, et dans la terreur encore qu'il avoit que sa tête achevât de lui tourner tout à-fait. Quoiqu'il lui cachât assez de choses, l'ascendant qu'elle avoit sur lui étoit incroyable, et c'étoit tout à coups de bâton qu'elle le poussoit en avant. Nul concert avec le comte de Toulouse.

Le comte de Toulouse étoit l'honneur, la vertu, la droiture, la vérité, l'équité même, avec un acceuil aussi gracieux qu'un froid naturel, mais glacial, le pouvoit permettre; de la valeur et de l'envie de faire, mais par les bonnes voies, et en qui le sens droit et juste suppléoit pour le très-ordinaire à l'esprit : tout appliqué d'ailleurs à savoir sa marine de guerre et de commerce, et l'entendant très-bien. Un homme de ce caractere n'étoit pas pour vivre intimement avec son frere et sa belle-sœur. M[r] du Maine le voyoit aimé et

estimé, parce qu'il méritoit de l'être, et lui en portoit envie. Le comte de Toulouse sage, silencieux, mesuré, le sentoit, mais n'en faisoit aucun semblant ; il ne pouvoit souffrir les folies de sa belle-sœur ; elle le voyoit en plein ; elle enrageoit, ne le pouvoit souffrir à son tour ; elle éloignoit encore les deux freres l'un de l'autre.

Celui-ci étoit fort bien avec Monseigneur, M^r et Md^e la duchesse de Bourgogne, qu'il avoit toujours fort ménagés et respectés. Il étoit timide avec le Roi qui s'amusoit beaucoup plus de Mr du Maine, le benjamin de Md^e de Maintenon, son ancienne gouvernante, à laquelle il sacrifia Md^e de Montespan, qui toutes deux ne l'oublierent jamais. Il avoit eu l'art de persuader au Roi, qu'avec beaucoup d'esprit, qu'on ne pouvoit lui méconnoître, il étoit sans aucunes vues, sans nulle ambition, et un idiot de paresse, de solitude, d'application, et la plus grande dupe du monde en tout genre. Aussi passoit-il sa vie dans le fond de son cabinet, mangeoit seul, fuyoit le monde, alloit seul à la chasse ; et de cette vie

sauvage, s'en faisoit un vrai mérite auprès du Roi qu'il voyoit tous les jours en toutes ses heures particulieres ; enfin suprêmement hypocrite à la messe, à vêpres, au salut, toutes les Fêtes et Dimanches avec apparat; il étoit le cœur, l'ame, l'oracle de Md^{e} de Maintenon, de laquelle il faisoit tout ce qu'il vouloit, et qui ne songeoit qu'à tout ce qui lui pouvoit être le plus agréable et le plus avantageux aux dépens de qui que ce pût être.

VIII.

Histoire du duc du Maine ; son mariage.

MONSIEUR du Maine voulut se marier, et le Roi qui l'en détournoit, disoit franchement que ce n'étoit point à des especes comme lui à faire lignée ; mais pressé par la Maintenon qui l'avoit élevé, et qui eut pour lui le foible de nourrice, il voulut s'appuyer du moins de la maison de Condé, et se marier à une fille de M^{r} le Prince qui en eut une joie ex-

trême, voyant croître de jour en jour le rang, le crédit et l'alliance des bâtards.

Celle-ci ne lui étoit pas nouvelle depuis le mariage de son fils; mais elle le rapprochoit doublement du Roi, et venoit incontinent après le mariage de M[r] le duc de Chartres. Madame en fut encore plus aise. Elle avoit horriblement appréhendé que le Roi lui ayant enlevé son fils, ne portât encore ses yeux sur sa fille; et le mariage de celle de M[r] le Prince lui parut une délivrance. Il en avoit trois à choisir; un pouce de taille de plus qu'avoit la seconde, lui valut la préférence: toutes trois étoient fort petites. La premiere, belle, pleine d'esprit et de raison. L'incroyable contrainte où l'humeur de M[r] le Prince tenoit tout ce qui étoit réduit sous son joug, donna du creve-cœur à cette aînée. Elle sut le supporter avec constance, sagesse, hauteur, et fit admirer sa conduite; mais elle la paya chèrement: cet effort lui ôta la santé; elle devint languissante.

Le mariage de M[r] le duc du Maine causa

une rupture entre Md^e^ la princesse et la duchesse d'Hanover sa sœur, qui avoit bien désiré Mr du Maine pour une de ses filles, et qui prétendoit que M^r^ le Prince lui avoit coupé l'herbe sous le pied. Elle vivoit depuis long-temps en France avec ses deux filles déjà fort grandes. Elles n'avoient aucun rang, n'alloient point à la Cour, et voyoient peu de monde, et jamais Md^e^ la princesse qu'en particulier. Elles ne laissoient pas d'avoir usurpé peu à peu de marcher avec deux carrosses, force livrée, et un faste qui ne leur convenoit pas à Paris.

Avec ce cortege, elle rencontra Md^e^ de Bouillon dans les rues, à qui les gens de l'allemande firent quitter son chemin, et la firent ranger avec une grande hauteur. Ce fut quelque temps après le mariage de Md^e^ du Maine. Md^e^ de Bouillon fut offensée, n'entendit point parler de Md^e^ d'Hanover. Sa famille étoit nombreuse, et alors en grande splendeur; elle-même tenoit un grand état chez elle.

Les Bouillon piqués à l'excès, résolurent

de se venger, et l'exécuterent un jour qu'ils surent que Md[e] d'Hanover alloit à la comédie. Ils y allerent tous avec Md[e] de Bouillon et une nombreuse livrée. Elle avoit ordre de prendre querelle avec celle de Md[e] d'Hanover; et l'exécution fut complete. Les gens de la derniere furent battus à outrance; les harnois de ses chevaux furent coupés, et son carrosse fut maltraité. L'allemande fit les hauts cris, se plaignit au Roi, qui aimoit mieux les trois freres Bouillon qu'elle qui avoit le premier tort, et s'étoit attiré cette insulte, et ne voulut point s'en mêler; en sorte qu'elle en fut pour ses plaintes, et qu'elle apprit à se conduire plus modestement. Elle en demeura si outrée que dès-lors elle résolut de se retirer avec ses filles en Allemagne; et quelques mois après elle l'exécuta. Ce fut leur fortune; elle maria son aînée au duc de Modene; et quelque temps après le prince de Salm, veuf de sa sœur, gouverneur, puis grand maître de la maison du fils aîné de l'empereur Léopold, Roi de Boheme, puis des Romains, fit le mariage de ce prince avec Amélie son autre fille.

Il est bon de consigner ici une anecdote relative au duc du Maine : elle montre comment les étrangers pensoient de ce fils de Louis XIV.

I X.

Anecdote sur les campagnes de M. du Maine.

PENDANT la campagne du maréchal de Villeroy contre Mr de Vaudemont, le Roi avoit soin de se faire lire toutes les gazettes d'Hollande. Dans la premiere qui parut, il sut une grosse action, à la gauche, des louanges excessives de Mr du Maine, que ses blessures avoient arrêté le succès, et sauvé Mr de Vaudemont, et que Mr du Maine avoit été remporté sur un brancard. Cette raillerie fabuleuse piqua le Roi; mais il le fut bien davantage de la gazette suivante qui se rétracta du combat qu'elle avoit raconté, et ajouta que Mr du Maine n'avoit pas même été blessé. Tout cela joint au silence qui avoit régné

depuis cette journée, et au compte si succinct que Mr le maréchal de Villeroy lui en avoit rendu, et sans chercher aucune excuse, donna des soupçons au Roi qui l'agiterent.

La Vienne, baigneur à Paris fort à la mode, étoit devenu le sien du temps de ses amours. Il lui avoit plu par des drogues qui l'avoient mis en état plus d'une fois de se satisfaire davantage. Ce chemin l'avoit conduit à devenir un de ses quatre premiers valets de chambre. C'étoit un fort honnête homme, mais rustre, brutal, et franc; et cette franchise dans un homme d'ailleurs vrai, avoit accoutumé le Roi à lui demander ce qu'il n'espéroit pas pouvoir tirer d'ailleurs, quand c'étoient des choses qui ne passoient pas sa portée.

Tout cela conduisit jusqu'à un voyage de Marly, et ce fut là où il questionna la Vienne. Celui-ci montra son embarras, parce que, dans la surprise, il n'eut pas la présence d'esprit de le cacher. Cet embarras redoubla la curiosité du Roi, et enfin ses commandements. La Vienne n'osa pousser plus loin la résistance.

Il apprit au Roi ce qu'il eût voulut ignorer toute sa vie, et le mit au désespoir. Il n'avoit eu tant d'embarras, tant d'envie, tant de joie de mettre Mr de Vendôme à la tête d'une armée, que pour y poser Mr du Maine; et toute son application étoit d'en abréger les moyens en se débarrassant des princes du sang par leur concurrence entre eux. Le comte de Toulouse étant amiral, avoit sa destination faite; c'étoit donc pour Mr du Maine qu'étoient tous ses soins: en ce moment il les vit échouer, et la douleur lui en fut insupportable. Il sentit pour ce cher fils tout le poids du spectacle de son armée, et les railleries que les gazettes lui apprenoient qu'en faisoient les étrangers; et son dépit en fut inconcevable.

Ce prince, si égal à l'extérieur, et si maître de ses mouvements dans les événements les plus sensibles, succomba sous cette unique occasion. Sortant de table à Marly avec toutes les dames et en présence de tous les courtisans, il aperçut un valet qui, en desservant le fruit, mit un biscuit dans sa poche. Dans

l'instant il oublia toute sa dignité royale; et, sa canne à la main, qu'on venoit de lui rendre avec son chapeau, il court sur ce valet qui ne s'attendoit à rien moins, ni pas un de ceux qu'il sépara sur son passage, le frappa, l'injuria, et lui cassa sa canne sur le corps. A la vérité elle étoit de roseau, et ne résista guere.

De là, le tronçon à la main, et avec l'air d'un homme qui ne se possédoit plus, continuant à injurier ce valet qui étoit déjà bien loin, il traversa ce petit cabinet et une antichambre, et entra chez Md[e] de Maintenon, où il fut près d'une heure, comme il faisoit souvent à Marly après dîner.

Sortant de là pour repasser chez lui, le Roi trouva le P. de la Chaise. Dès qu'il l'aperçut parmi les courtisans; *mon pere*, lui dit-il fort haut, *j'ai bien battu un coquin, et lui ai cassé ma canne snr le dos; mais je ne crois pas avoir offensé Dieu*, et tout de suite il lui raconta le prétendu crime.

Tout ce qui étoit là trembloit encore de

ce qu'il avoit vu ou entendu des spectateurs; la frayeur redoubla à cette reprise; les plus familiers bourdonnerent contre ce valet, et le pauvre pere fit semblant d'approuver entre ses dents, pour ne pas irriter davantage, et devant tout le monde.

On peut juger si ce fut la nouvelle, et la terreur qu'elle imprima, parce que personne n'en put deviner alors la cause; et chacun comprenoit aisément que celle qui avoit paru, ne pouvoit être la véritable. Enfin tout vint à se découvrir, et peu à peu, et d'un ami à l'autre, on apprit enfin que la Vienne forcé par le Roi, avoit été cause d'une aventure si singuliere et si indécente. Pour n'en pas faire à deux fois, ajoutons ici le mot de Mr d'Elbeuf.

Tout courtisan qu'il étoit, le vol que les bâtards avoient pris, lui tenoit fort au cœur, et le repentir peut-être de l'adoration de la Croix après Mr de Vendôme. Comme la campagne étoit à son déclin, et les princes sur leur départ, il pria Mr du Maine, et devant

tout le monde, de lui dire où il comptoit de servir la campagne suivante, parce que quelque part que ce fût, il y vouloit servir aussi; et après s'être fait presser pour savoir pourquoi, il répondit que c'étoit qu'avec lui on étoit assuré de la vie. Ce trait accablant et sans détour, fit un grand bruit; Mr du Maine baissa les yeux, et n'osa répondre une parole; sans doute il la lui garda bonne. Mais d'Elbeuf fort bien avec le Roi par lui et par les siens, étoit d'ailleurs en situation de ne s'en soucier guere. Plus le Roi fut outré de cette aventure qui influa toute sur ses affaires, mais que le personnel lui rendit infiniment plus sensible, plus il sut de gré au maréchal de Villeroy, et plus encore Md[e] de Maintenon augmenta d'amitié pour lui. Sa faveur devint plus éclatante, la jalousie de tout ce qui étoit le mieux traité du Roi, et la crainte même des ministres.

X.

Elèvation de la famille de M. du Maine.

Le duc du Maine légitimé en 1673, désiroit d'obtenir pour ses enfants les mêmes honneurs dont il jouissoit. Quand cette grâce fut résolue entre le Roi, Md^e^ de Maintenon et lui, il fut question de la déclarer; et cette déclaration produisit la scene la plus nouvelle et la plus singuliere de tout ce long regne pour qui a connu le Roi, et quelle étoit l'ivresse de sa toute-puissance.

En entrant le samedi au soir, 15 Mars, dans son cabinet, après souper, à Versailles, et après l'ordre donné à l'ordinaire, il s'avança gravement dans le second cabinet, se rangea vers son fauteuil sans s'asseoir, passa lentement les yeux sur toute la compagnie à qui il dit, sans adresser la parole à personne, qu'il donnoit aux enfants de Mr du Maine, le même

rang

rang et les mêmes honneurs dont Mr du Maine jouissoit; et sans un moment d'intervalle, il marcha vers le bout du cabinet le plus éloigné, et appela Monseigneur et Mr le duc de Bourgogne.

Là, pour la premiere fois de sa vie, ce monarque si fier, ce pere si sévere et si maître, s'humilia devant son fils. Il leur dit que devant tous deux régner successivement après lui, il les prioit d'agréer le rang qu'il donnoit aux enfants du duc du Maine, de donner cela à la tendresse qu'il se flattoit qu'ils avoient pour lui et à celle qu'il se sentoit pour ces enfants et pour leur pere; que vieux comme il étoit, et considérant que sa mort ne pouvoit être éloignée, il les leur recommandoit étroitement, et avec l'instance dont il étoit capable; qu'il espéroit qu'après lui ils les voudroient bien protéger par amitié pour sa mémoire.

Il prolongea ce discours touchant assez long-temps, pendant lequel ces deux princes un peu attendris, les yeux fixés à terre, se serrant l'un contre l'autre, immobiles d'éton-

nement et de la chose et des discours, ne proférerent pas une unique parole.

Le Roi, qui apparemment s'attendoit à mieux, et qui vouloit les y forcer, appela Mr du Maine qui, arrivant de l'autre bout du cabinet où tout étoit cependant dans le plus grand silence, le Roi le prit par les épaules, en s'appuyant dessus pour le faire courber un peu plus bas devant les deux princes, le leur présenta, leur répéta en sa présence, que c'étoit d'eux qu'il attendoit après sa mort, toute protection pour lui, qu'il la leur demandoit avec toute instance, qu'il espéroit cette grâce de leur bon naturel et de leur amitié pour lui et pour sa mémoire; et il finit par leur dire qu'il leur en demandoit leur parole.

En cet instant les deux princes se regarderent l'un et l'autre, sans presque savoir si ce qui se passoit, étoit un songe ou une réalité, sans toutefois répondre un mot, jusqu'à ce que plus pressés encore par le Roi, ils balbutierent, je ne sais quoi, qui ne dit rien de précis.

Mr du Maine embarrassé de leur embarras, et fort peiné de ce quil ne sortoit rien de net de leur bouche, se mit en posture de leur embrasser les genoux.

En ce moment le Roi, les yeux baignés de larmes, les pria de le vouloir bien embrasser en sa présence, et de l'assurer par cette marque, de leur amitié. Il continua de là à les presser de lui donner leur parole, de n'ôter point ce rang qu'il venoit de déclarer; et les deux princes de plus en plus étourdis d'une scene si extraordinaire, bredouillerent encore ce qu'ils purent, mais sans rien promettre.

Je n'entreprendrai pas ici de commenter une si grande faute, ni le peu de force d'une parole qu'ils auroient donnée de la sorte; je me contente d'écrire ce que je sus mot à mot du duc de Beauvilliers à qui Mr le duc de Bourgogne conta le lendemain tout ce qui s'étoit passé, et que ce duc me rendit le jour même.

On le sut aussi de Monseigneur qui le dit

à ses intimes, et ne se cachant pas d'eux, combien il étoit choqué de ce rang. Il n'avoit jamais aimé le duc du Maine; il avoit toujours été blessé de la différence du cœur du Roi et de sa familiarité, et il y avoit eu des temps de jeunesse, où le duc du Maine, sans de vrais manquements de respect, avoit peu ménagé Monseigneur, au contraire du comte de Toulouse qui s'en étoit acquis l'amitié. Pour le pauvre Mr le duc de Bourgogne, je ne fus pas long-temps sans savoir bien ce qu'il pensoit de cette nouvelle énormité; et l'un et l'autre ne furent point fâchés qu'on les devinât là-dessus.

Autre bien étrange faute: après celle de ce dernier bredouillement informe de ces deux princes, le Roi à bout d'en espérer davantage, sans toutefois montrer aucun mécontentement, retourna vers son fauteuil et le cabinet, reprit aussitôt sa forme accoutumée; et dès que le Roi fut assis, il remarqua promptement le sombre qui y régnoit, et se hâta de dire encore un mot sur ce rang, et d'ajouter qu'il étoit bien aise que chacun lui en marquât sa satis-

faction, en la témoignant au duc du Maine, lequel incontinent accueilli de chacun, fut assez sérieusement félicité jusque par le comte de Toulouse son frere, que le même honneur regardoit à son tour, mais à qui tout cela fut aussi nouveau qu'aux autres.

La différence d'âge et d'esprit qui donnoit au duc du Maine une grande supériorité sur le comte de Toulouse, n'avoit pas contribué à une union intérieure bien grande. Ils se voyoient rarement chez eux; les bienséances étoient gardées, mais l'amitié étoit froide, la confiance nulle, et Mr du Maine avoit toujours fait sa grandeur, et conséquemment la sienne sans le consulter, et même sans lui en parler. Le bon sens, l'honneur et la droiture de cœur de celui-ci, lui rendoient la conduite de Mde du Maine insupportable. Elle s'en étoit bien aperçue; aussi ne l'aima-t-elle pas, et ne contribua pas à rapprocher le comte de Toulouse qu'elle craignoit auprès du duc du Maine dont il n'approuvoit pas les complaisances qui, pour elle, étoient sans bornes, et dont avec cela il n'évitoit pas les hauteurs. Le reste du cabinet fut court et mal à l'aise.

La nouvelle éclata le lendemain, et on sut que tout ce qu'il y en auroit d'écrit, étoit une simple note sur le registre du maître de cérémonie, en l'absence du grand maître qui servoit cet hiver sur la frontiere, en ces mots :

„ Le Roi étant à Versailles a réglé que „ dorénavant les enfants de monseigneur le „ duc du Maine, auront, comme petits-fils „ de Sa Majesté, le même rang, les mêmes „ honneurs et les mêmes traitements dont a „ a joui jusqu'à présent mondit sieur le duc „ du Maine, et Sa Majesté m'a ordonné d'en „ faire mention sur mon registre. „

Cela dit tout, et ne dit rien, et n'exprime quoique ce soit, sinon que cela renvoie à l'usage, dans lequel on voyoit le duc du Maine, et sans expliquer ni quel, ni à quel titre; mais insinue beaucoup en causant *comme un petit-fils de Sa Majesté*, et par ce terme de *petit-fils* sans y rien ajouter.

Jamais chose ne fut reçue du public d'une

maniere si morne. Personne à la Cour n'osa en dire un mot tout haut; mais chacun s'en parloit à l'oreille, et chacun la détesta. On n'étoit pas même encore accoutumé au rang de Mr du Maine, qu'on le vit passer à ses enfants. Pour de représentations là-dessus, ont vit bien qu'elles seroient non-seulement inutiles, mais criminelles; et dès que ce qui s'étoit passé à la déclaration du cabinet, eut percé, et qu'on sut que le Roi avoit invité à féliciter monseigneur le duc du Maine, il n'y eut personne qui osât s'en dispenser. On avoit éclaté contre les premiers rangs donnés à Mr du Maine; mais à ce comble-ci, qui que ce soit n'osa dire un seul mot, et la foule courut chez lui avec le visage triste et une simple révérence qui sentoit plus l'amende honorable que le compliment.

J'étois tout nouvellement raccommodé avec le Roi; et dans l'audience que j'avois eue, il m'avoit fort exhorté à me mesurer fort sur ce qui regardoit mon rang qui étoit cruellement blessé, par ce que le Roi venoit de faire. Jamais je n'avois été chez ses bâtards pour les

féliciter d'aucun des honneurs dont le Roi les avoit accrus; et je vis des ducs, princes étrangers, et tous indistinctement y aller: je compris que me distinguer en n'y allant pas, ne diminueroit ni leur rang, ni leur joie, et me perdroit de nouveau, bien plus que je ne l'avois été. Je me résolus donc à ce calice d'amertume, et j'allai comme les autres, et le plus que je pus comme beaucoup d'autres, faire à Mr et à Mde du Maine une seule révérence, et tournai court aussitôt. Tant de gens y étoient à la fois, qu'ils ne savoient à qui entendre; et tandis qu'ils en complimentoient et conduisoient les premiers sous leurs mains, les autres se couloient, parmi lesquels je m'échappai. La bassesse et la terreur firent aviser d'aller aussi chez le comte de Toulouse; et les mêmes réflexions qui m'avoient mené chez Mr et Mde du Maine, me conduisirent chez lui. Je ne le trouvai point; et comme je traversois, en revenant, la petite cour de marbre, je rencontrai d'O, que je priai de dire à Mr le comte de Toulouse que je venois de chez lui pour les compliments. *Sur quoi, Monsieur, des compliments?* me répondit d'O, avec son sang

froid et son importance. Je repliquai que ce qui venoit d'être fait pour Mr du Maine, le regardoit d'assez près pour y prendre part. *Comment?* repartit d'O, avec un air froncé, *de ce qu'il passera désormais après les enfants de M. du Maine?* Dans ma surprise, je lui dis qu'il me sembloit qu'il y gagneroit assez pour les siens pour passer volontiers après ses neveux. Alors d'O s'avançant à moi, et me regardant fixément comme un homme pressé de faire une déclaration : *Monsieur*, me dit-il, *soyez persuadé que M. le comte de Toulouse n'a point de part à ce que M. du Maine a obtenu ; que M. le comte de Toulouse n'a point d'enfants, et qu'il ne prétend rien pour ceux qu'il aura, qu'il est content de son rang, et qu'il n'en veut pas davantage.* Je quittai d'O avec une extrême surprise. C'étoit un homme avec qui je n'avois pas la moindre habitude, et que je ne voyois jamais nulle part; je n'en avois pas davantage avec sa femme, ni Md^e de Saint-Simon non plus. C'étoit un pharisien dédaigneux, tout au plus à monosyllabes, et qui m'avoit paru saisir avec empressement l'occasion de s'expliquer à moi de ce que je ne lui demandois point,

et de me dire une chose si étonnante. Je la fus rendre à l'instant au duc et à la duchesse de Villeroy, amis du mari et de la femme. Ce qui combloit ma surprise, c'est que quelque attachement personnel et d'emploi qu'eût d'O pour Mr le comte de Toulouse, il étoit encore plus l'homme de Mde de Maintenon et même de Mr du Maine. Le duc et la duchesse de Villeroy m'expliquerent l'énigme, mais je ne crois pas qu'ils en eussent la véritable leçon; je dirai après ma conjecture. Ils me conterent que le Duc ayant parlé de son dessein à son frere, il n'avoit pu le persuader, que le comte de Toulouse avoit même fait tout ce qu'il avoit pu pour le lui faire quitter, soit par son éloignement présent du mariage, et la petitesse de son rang personnel avec ses neveux, soit qu'il sentît que la chose étoit si forte qu'elle pourroit un jour entraîner leur rang à eux-mêmes. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette affaire mit un froid marqué entre eux. Ce que j'en sus après, car en ce moment je ne le savois pas encore, c'est que la chose étoit revenue entre les deux freres par ce qui va être raconté; ce qui,

joint à une déclaration si hors d'œuvre et si empressée d'un homme si peu empressé de parler, et à un autre qu'il ne connoissoit que de nom et de visage, et qui ne lui faisoit ni question, ni raisonnement, me fit croire que c'étoit politique, et que le comte de Toulouse vouloit laisser son frere seul dans la passe, sans la partager avec lui. Voici donc ce qui arriva.

De l'un à l'autre on ne tarda pas à savoir les sentiments de Monseigneur et de M^r le duc de Bourgogne. Eux-mêmes comblerent une si terrible faute, en ratifiant ce qu'on en disoit, jusque-là qu'il échappa à la pauvre Md^e la duchesse de Bourgogne, que ce rang ne tiendroit pas sous Monseigneur, et moins encore, s'il se pouvoit, sous eux, quand ils seroient les maîtres. La Cour suffoquée du silence qu'elle avoit gardé d'abord, sentant un tel appui, se lâcha en murmures; et dans un moment le murmure devint général, public et fort peu mesuré.

Tout fut coupable d'après les deux héritiers

de la couronne; aussi personne ne craignant le châtiment par l'universalité des complices, la licence alla plus loin. Le Roi étoit trop appliqué à être informé des moindres choses, pour ignorer ce déluge de discours, beaucoup moins le chagrin de Monseigneur et de Mr le duc de Bourgogne, malgré tout ce qu'il avoit employé de si nouveau auprès d'eux. Le sombre et le repentir le saisirent; Mr du Maine en trembla, et Mde de Maintenon avec lui, qui le virent au moment de rétracter ce qu'il venoit de faire. Ils se mirent donc hardiment à faire contre, à vanter au Roi l'observance même intérieure qu'il s'étoit acquise, jamais mieux marquée que par l'empressement de la foule à lui faire des compliments, par la joie que tout le monde marquoit de la grâce qu'il venoit de faire, et les applaudissements publics qu'elle recevoit. Avec cet artifice, le duc du Maine profita des hommages arrachés à une Cour esclave, en flattant le Roi sur ce qui lui étoit le plus sensible, et le mit à ne savoir plus que croire.

X I.

Quelle idée on conçut en Europe de la fortune des enfants légitimés de Louis XIV; Anecdote à ce sujet sur le prince d'Orange.

TOUTE l'Europe cependant n'admiroit pas les alliances des enfants illégitimes de Louis XIV avec les princes du sang; et le Roi lui-même fut bien éloigné, quand il eut d'abord des enfants naturels, des pensées, qui par degrés crurent toujours en lui pour leur élévation. La princesse de Conti dont la naissance étoit la moins odieuse, étoit aussi la premiere. Le Roi crut qu'elle seroit magnifiquement mariée au prince d'Orange, et le lui fit proposer dans un temps où ses prospérités et son nom dans l'Europe, lui persuadoient que cela seroit reçu comme le plus grand honneur, et le plus grand avantage; il se trompa.

Le prince d'Orange étoit fils d'une fille du

Roi d'Angleterre, Charles I, et sa grand'mere étoit fille de l'électeur de Brandebourg; et il s'en souvint avec tant de hauteur, qu'il répondit nettement *que les princes d'Orange étoient accoutumés à épouser des filles légitimes des plus grands Rois, et non pas leurs bâtardes.*

Ce mot entra si profondément dans le cœur du Roi, qu'il ne l'oublia jamais, et prit à tâche et souvent contre son plus palpable intérêt, de montrer combien l'indignation qu'il en avoit conçue, étoit entrée profondément dans son ame.

Il n'y eut rien d'omis de la part du prince d'Orange pour l'effacer: respects, soumissions, office, patiences dans les injures et les traverses personnelles, redoublements d'efforts, tout fut rejeté avec mépris. Les ministres du Roi en Hollande eurent toujours un ordre exprès de traverser ce prince, non-seulement dans les affaires d'Etat, mais dans toutes les particulières et personnelles; de soulever tout ce qu'ils pourroient de gens des villes contre lui, de répandre de l'argent pour faire élire

aux magistratures les personnes qui lui étoient les plus opposées, de protéger ouvertement ceux qui étoient déclarés contre lui, de ne le point voir; en un mot de lui faire tout le mal et toutes les malhonnêtetés dont ils pourroient s'aviser. Jamais le prince, jusqu'à l'entrée de cette guerre, ne cessa, et publiquement, et par des voies plus sourdes, d'appaiser cette colere; et jamais le Roi ne s'en relâcha. Enfin désespérant d'obtenir de rentrer dans les bonnes grâces du Roi, et dans l'espérance de sa prochaine invasion de de l'Angleterre, et de l'effet de la formidable ligue qu'il avoit formée contre la France, il dit tout haut qu'il avoit inutilement travaillé toute sa vie à obtenir les bontés du Roi; mais qu'il espéroit du moins d'être plus heureux à mériter son estime.

On peut juger ensuite quel triomphe ce fut pour lui, que de forcer le Roi à le reconnoître Roi d'Angleterre, et tout ce que cette reconnoissance coûta au Roi.

Monsieur du Maine profita bien du foible

du Roi pour enrichir sa famille : il acheta des héritiers de Monsieur de Seignelay, la belle et délicieuse maison de Sceaux, où Mr Colbert et beaucoup plus Mr de Seignelay, avoient employé des sommes immenses. Le prix fut de neuf cent mille livres, qui allerent bien à un million avec les droits.

Les héritiers en conserverent cependant beaucoup de meubles, et pour plus de cent mille francs de statues dans les jardins. Aux dépenses prodigieuses de Mde du Maine, Mr du Maine n'eût pas été en état de faire une telle acquisition sans les bontés ordinaires du Roi pour lui.

XII.

Anecdotes sur M. le duc de Bourgogne.

L'ORDRE des temps veut que je place ici quelques anecdotes des princes du sang. Le duc de Bourgogne avoit été accompagné dans la guerre de Flandres par Gamaches. Il

étoit

étoit peu capable de le conseiller, mais il n'avoit pu se contraindre à reprendre en face et en public les enfantillages qui échappoient à M[r] le duc de Bourgogne, et sur son exemple à M[r] le duc de Berry. Il leur disoit quelquefois qu'en ce genre ils auroient bientôt un plus grand maître qu'eux, qui seroit M[r] le duc de Bretagne.

Revenant une fois de la messe, à la suite de M[r] le duc de Bourgogne, dans des moments vifs où il l'auroit mieux aimé à cheval: *Vous aurez*, lui dit-il tout haut, *le royaume du ciel; mais pour celui de la terre, le prince Eugene et Marleborough s'y prennent mieux que vous.* Mais ce qu'il dit et tout publiquement encore aux deux princes sur le Roi d'Angleterre, fut admirable. Le pauvre prince vivoit sous son *incognito* dans le même respect avec les deux princes, que s'il n'eût été qu'un simple particulier: eux aussi en abusoient avec la derniere indécence, sans la moindre attention, que ce qu'il étoit exigeoit d'eux plus d'égards à travers tous les voiles, jusqu'à le laisser très-ordinairement attendre

parmi la foule dans les antichambres, en ne lui parlant presque point. Le scandale en fut d'autant plus grand qu'il dura toute la campagne, et que le chevalier de Saint-George s'y étoit concilié l'estime et l'affection de toute l'armée par ses manieres, et par toute sa conduite.

Vers les derniers temps de la campagne, Gamaches poussé à bout d'un procédé si constant, s'adressant aux deux princes devant tout le monde, *est-ce une gageure ?* leur demanda-t-il; *parlez franchement. Si c'en est une, vous l'avez gagnée; il n'y a rien à dire. Mais au moins après cela, parlez un peu à M. le chevalier de Saint-George, et le traitez un peu plus honnêtement.*

Toutes ces saillies eussent été bonnes tête à tête et fort à propos, mais en public ces vérités n'en pouvoient couvrir l'indiscrétion. On étoit accoutumé aux siennes; elles ne furent pas mal prises, mais elles ne servirent de rien.

XIII.

Anecdotes sur Mde. la duchesse de Bourgogne.

Il se présente encore une anecdote, très-sage à taire, très-curieuse à écrire, à qui a vu les choses d'aussi près que j'ai fait. Ce qui me détermine au second parti, c'est que le fait en gros n'a pu être ignoré, et que les trônes de tous les siecles et de toutes les nations fourmillent d'aventures pareilles. Nous avions une princesse charmante qui, par ses soins, ses grâces, et des façons uniques, s'étoit emparée du cœur et des volontés du Roi, de Md^e^ de Maintenon et de M^r^ le duc de Bourgogne.

Le mécontentement extrême trop justement conçu contre le duc de Savoie son pere, qui venoit de se livrer aux ennemis, n'avoit pu apporter la plus petite altération à leur tendresse pour elle. Elle étoit l'ame de la Cour;

elle en étoit adorée; tous, grands et petits s'empressoient à lui plaire; tout manquoit à chacun en son absence; tout étoit rempli par sa présence; son extrême faveur la faisoit infiniment compter, et ses manieres lui attachoient tous les cœurs.

Dans cette situation brillante, le sien ne fut pas insensible. Nangis que nous voyons aujourd'hui un fort plat maréchal de France, étoit alors la fleur des pois: un visage gracieux sans rien de rare, bien fait sans rien de merveilleux, élevé dans l'intrigue et dans la galanterie par la maréchale de Rochefort sa grand'mere, et par Md[e] de Blanzac sa mere, qui y étoient des maîtresses passées, produit tout jeune par elles dans le grand monde dont elles étoient une espece de centre, il n'avoit d'esprit que celui de plaire aux dames, de parler leur langage, et de s'assurer les plus désirables par une discrétion qui n'étoit pas de son âge, et qui n'étoit plus de son siecle. Personne alors n'étoit plus à la mode que lui. Il avoit eu un régiment tout enfant; il avoit montré de la volonté, de l'application, et une

brillante valeur à la guerre, que les dames avoient fort élevée, et qui suffisoit à son âge. Il étoit fort de la Cour de Mr le duc de Bourgogne, et en étoit fort bien traité.

Ce prince passionément amoureux de son épouse, n'étoit pas fait comme Nangis; mais la princesse répondoit si parfaitement à ses empressements, qu'il est mort sans soupçonner jamais qu'elle eût des regards pour un autre que pour lui. Il en tomba cependant sur Nangis, et ils redoublerent. Nangis ne fut pas ingrat, mais il craignit la foudre, et son cœur étoit pris. Mde de la Vrilliere qui, sans beauté, étoit jolie comme les amours, et en avoit toutes les grâces, en avoit fait la conquête. La jalousie l'éclaira bientôt. Bien loin de céder à la princesse, elle se piqua d'honneur de conserver sa conquête, de la lui disputer, de l'emporter.

Cette lutte mit Nangis dans d'étranges embarras. Il craignoit les furies de sa maîtresse, qui se montroient à lui plus capables d'éclater qu'elles ne l'étoient en effet. Outre

son amour pour elle, il craignoit tout d'un emportement, et croyoit déjà sa fortune perdue; d'un autre côté sa réserve ne le perdoit pas moins auprès d'une princesse qui pouvoit tant, qui pourroit tout un jour, et qui n'étoit pas pour céder, non pas même pour souffrir une rivale. Cette perplexité à qui étoit au fait, donnoit des scenes continuelles: enfin toute la Cour assidue et éclairée, s'aperçut de ce qui avoit été caché d'abord avec tant de soin; mais soit crainte, soit amour de cette princesse qu'on adoroit, cette même Cour se tut, vit tout, se parla entre elle, et garda le secret qui ne lui étoit pas même confié.

Ce manege qui ne fut pas sans aigreur de la part de Md^e de la Vrilliere pour la princesse, et quelquefois insolemment placée, ni sans une souffrance et un éloignement doucement marqué de la princesse pour elle, fit longtemps un spectacle fort singulier. Soit que Nangis trop fidelle à son premier amour, eût besoin de quelque grain de jalousie, soit que la chose se fit naturellement, il arriva qu'il trouva un concurrent. Maulevrier, fils d'un

frere de Colbert, mort de douleur de n'être pas maréchal de France à la promotion où l'avoit été le maréchal de Villeroy, avoit épousé une fille du maréchal de Tessé.

Maulevrier n'avoit point un visage agréable, sa figure étoit d'ailleurs très-commune. Il n'étoit point sur le pied de la galanterie; il avoit de l'esprit et un esprit fertile en intrigues sourdes, une ambition démesurée que rien ne pouvoit retenir, et qui alloit jusqu'à la folie. Sa femme étoit jolie avec fort peu d'esprit, tracassiere, et sous un extérieur de vierge, méchante au dernier point. Maulevrier écuma des premiers ce qui se passoit à l'égard de Nangis. Il se fit donner des privances chez Md^e^ la duchesse de Bourgogne par son beau-pere. Il s'y rendit assidu; enfin excité par l'exemple, il osa soupirer. Lassé de n'être point entendu, il hasarda d'écrire. On prétendit que Md^e^ Cantin, amie intime de Tessé, trompée par le gendre, crut recevoir de sa main des billets du beau-pere, et que les regardant comme sans conséquence, elle les rendoit. Maulevrier sous le nom de son beau-

pere, recevoit, crut-on, les réponses aux billets par la même main qui les avoit remis. Je n'ajouterai pas ce qu'on crut au delà : quoiqu'il en soit, on s'aperçut de celui-ci comme de l'autre, et on s'en aperçut avec le même silence. Sous prétexte d'amitié pour Md[e] de Maulevrier, la princesse alla plus d'une fois pleurer avec elle, et chez elle dans des voyages à Marly, le prochain départ de son mari, et les premiers jours de son absence, et quelquefois Md[e] de Maintenon avec elle. La Cour rioit. Si les larmes étoient pour lui ou pour Nangis, cela est douteux.

Mais Nangis toutefois réveillé par cette concurrence, jeta Md[e] de Vrilliere dans d'étranges douleurs, et dans une humeur dont elle ne fut pas maîtresse. Ce tocsin se fit entendre à Maulevrier. De quoi ne s'avise pas un homme que l'amour ou l'ambition possede à l'excès. Il fit le malade de la poitrine, se mit au lit, fit semblant d'avoir perdu la voix, et sut assez être maître de soi, pour qu'il ne lui échappât pas un mot à voix intelligible pendant plus d'un an. Le fait étoit

qu'en se mettant ainsi dans la nécessité de ne parler jamais à personne qu'à l'oreille, il se donnoit la liberté de parler de même à Mde la duchesse de Bourgogne devant toute la Cour sans indécence, et sans soupçon que ce fût en secret. De cette sorte il lui disoit tout ce qu'il vouloit tous les jours, et il prenoit son temps de maniere qu'il n'étoit point entendu, et que parmi des choses communes dont les réponses se faisoient tout haut, il en mêloit d'autres dont les réponses courtes se ménageoient de façon qu'elles ne pouvoient être entendues que de lui. Il avoit tellement accoutumé le monde à ce manege, qu'on n'y faisoit plus aucune attention, sinon que de le plaindre d'un si fâcheux état; mais les reproches réussissent rarement en amour. La mauvaise humeur de Mde de la Vrilliere le tourmentoit. Il croyoit Nangis heureux, et il vouloit qu'il ne le fût pas.

Enfin la jalousie et la rage le transporterent au point de hasarder une extrême folie. Il alla à la tribune sur la fin de la messe de Mde la duchesse de Bourgogne. En sortant il lui donna

la main, et prit un jour qu'il savoit que Dangeau, chevalier d'honneur, étoit absent. Les écuyers soumis au premier écuyer son beau-pere, s'étoient accoutumés à lui céder cet honneur à cause de sa voix éteinte pour se laisser parler en chemin, et se retiroient par respect pour ne pas entendre. Les dames suivoient toujours de loin, tellement qu'en pleins appartements et au milieu de tout le monde, il avoit, depuis la chapelle jusqu'à l'appartement de Md^e^ la duchesse de Bourgogne, la commodité du tête à tête qu'il s'étoit donné plusieurs fois. Ce jour-là il chanta pouille sur Nangis à la princesse, l'appela par toutes sortes de noms, la menaça de tout faire savoir au Roi, à Md^e^ de Maintenon, au Prince son mari, lui serra les doigts à les lui écraser, en furieux, et la conduisit de la sorte jusque chez elle éperdue et prête à s'évanouir. Elle entra tout de suite dans sa garde-robe, et y appela Md^e^ de Nogaret à qui elle alloit volontiers au conseil quand elle ne savoit plus où elle en étoit. Là elle lui raconta ce qui venoit de lui arriver. Elle conseilla à la princesse de filer doux avec un fou si dangereux,

et elle vécut ainsi pendant plus de six semaines dans des transes mortelles.

Je n'ai point su qui avertit Tessé, mais il le sut et fit un trait d'habile homme; il persuada son gendre de le suivre en Espagne où il étoit nommé pour succéder à Barvick, et lui fit voir les cieux ouverts pour lui. Il parla à Fagon qui, du fond de sa chambre et du cabinet du Roi, voyoit tout et savoit tout. C'étoit un homme d'infiniment d'esprit, et avec cela bon et honnête homme. Il entendit a demi-mot, et fut d'avis qu'il n'y avoit que l'air des pays chauds qui pût être favorable à l'extinction de voix de Maulevrier, qui avoit résisté jusqu'alors à tous les remedes de la faculté. Cela fut donné ainsi à toute la Cour et au Roi, à qui Fagon persuada ce qu'il voulut par des raisonnements de médecine où il ne craignoit point de contradicteurs entre le Roi et lui, et à Md[e] de Maintenon tout de même, qui l'un et l'autre le prirent pour bon, et ne se douterent de rien. Aussitôt que la parole en fut lâchée, Tessé n'eut rien de plus pressé que de tirer son gendre de la Cour et du Royaume, et pour mettre fin à ses folies

et aux frayeurs qu'elles causoient, et pour couper tout court à la surprise et aux réflexions. Tessé prit donc congé les premiers jours d'octóbre, et partit avec son gendre de Fontainebleau pour l'Espagne, où en arrivant, c'est-à-dire, le lendemain qu'il eut fait la premiere révérence au Roi et à la Reine, il fut fait grand d'Espagne de la premiere classe.

X I V.

Brouillerie entre les princesses à la Cour.

UN jour que nous fumes d'un voyage de Marly, arriva cette scene singuliere.

Le Roi et Monseigneur y tenoient une table à même heure en même piece; soir et matin les dames s'y partageoient sans affectation, sinon que Md[e] la princesse de Conti étoit toujours à celle de Monseigneur, et ses deux autres sœurs toujours à celle du Roi.

Il y avoit dans un coin de la même piece une table de cinq ou six couverts, où, sans affectation, se mettoient tantôt les uns, tantôt les autres, qui n'étoit cependant tenue par personne. Celle du Roi étoit plus proche du grand salon, l'autre plus voisine des fenêtres et de la porte, par où sortant de dîner, le Roi alloit chez Madame de Maintenon, qui alors dînoit souvent à la table du Roi, et se mettoit vis-à-vis de lui (les tables alors étoient rondes) ne mangeoit jamais qu'à celle-là, et soupoit toujours chez elle.

Pour expliquer le fait, il falloit mettre ce tableau au net. Les princesses n'étoient que légérement raccommodées, et Md[e] la princesse de Conti intérieurement de fort mauvaise humeur, du goût de Monseigneur pour la Choin, qu'elle ne pouvoit ignorer, et dont elle n'osoit donner aucun signe. A un dîner pendant lequel Monseigneur étoit à la chasse, et où sa table étoit tenue par Md[e] la princesse de Conti, le Roi s'amusa à badiner avec Md[e] la duchesse, et sortit de cette gravité qu'il ne quittoit jamais, pour jouer avec elle aux olives.

Cela fit boire quelques coups à Md^{e} la duchesse; le Roi fit semblant d'en boire un ou deux, et cet amusement dura jusqu'au fruit; et à la sortie de table le Roi passant devant la princesse de Conti pour aller chez Md^{e} de Maintenon, choqué peut-être du sérieux qu'elle lui marqua, lui dit assez sechement que sa gravité ne s'accommodoit pas de leur ivrognerie. La princesse piquée laissa passer le Roi, puis se tournant à Md^{e} de Châtillon dans ce moment de cahos où chacun se lavoit la bouche, lui dit qu'elle aimoit mieux être grave que sac à vin, entendant quelques repas alongés que ses sœurs avoient fait depuis peu ensemble. Ce mot fut entendu de Madame la duchesse de Chartres, qui répondit affez haut de sa voix lente et tremblante, qu'elle aimoit mieux être sac à vin que sac à guenilles, par où elle entendoit Clermont et des officiers des gardes du corps qui avoient été les uns chassés, les autres éloignésà causet d'elle.

Ce mot fut si cru qu'il ne reçut point de repartie, et qu'il courut sur le champ par

Marly et de là par Paris et par-tout. Md[e] la duchesse qui, avec bien de la grâce et de l'esprit, avoit l'art des chansons salées, en fit d'étranges sur le même ton. Le Roi fatigué des tracasseries, entra dans celles qu'il trouva de part et d'autre trop fortes; Monseigneur s'en mêla aussi; il leur donna un dîner à Meudon, où Md[e] la princesse de Conti alla seule et arriva la premiere; les deux autres y furent menées par Monsieur; elles se parlerent peu; tout fut aride, et elles revinrent de tous points comme elles étoient allées. La fin de cette année fut orageuse à Marly. Md[e] la duchesse de Chartres et Md[e] la Duchesse, plus ralliées par l'aversion de Md[e] la princesse de Conti, se mirent, au voyage suivant, à un repas rompu après le coucher du Roi, dans la chambre de Md[e] de Chartres au château. Monseigneur joua tard dans le salon; en se retirant chez lui, il monta chez les princesses, et les trouva qui fumoient avec des pipes qu'elles avoient envoyé chercher au corps de garde suisse. Monseigneur qui en vit les suites, si cette odeur gagnoit, leur fit quitter cet exercice; mais la fumée les avoit trahies. Le Roi

leur fit le lendemain une rude correction dont la princesse de Conti triompha. Cependant ces brouilleries se multiplierent; et le Roi qui avoit espéré qu'elles finiroient d'elles-mêmes, s'en ennuya; et, un soir à Versailles, après souper, dans son cabinet, il leur parla très-fortement, et conclut par les assurer que s'il en entendoit parler davantage, elles auroient chacune des maisons de campagne où il les enverroit pour long-temps, et où il les trouveroit fort bien logées. La menace eut son effet; le calme et la bienséance les réunirent et suppléerent à l'amitié.

X V.

Considérations intérieures sur les princes légitimés.

On a vû comment les enfants légitimés ont été tirés du néant du double adultere, et portés plus qu'au juste et parfait niveau des princes du sang, et jusqu'au sommet et à l'habileté de succéder à la couronne, ou en simple usage,

usage, par adresse, ou à force ouverte, ou en loi par des brevets, des déclarations, des édits enregistrés. Le récit de ce nombreux amas de faits formeroit seul un volume; et le recueil de ces monstrueuses pieces en composeroit un autre fort gros. Ce qui est etrange, c'est que le Roi dans tous les temps à chaque fois ne les voulut point accorder, au point qu'à chaque fois il le fit, et qu'il ne les voulut point marier, je dis ses fils, dans l'intime conviction où il fut toujours de leur néant, et de leur bassesse innée qui n'étoit relevée que par l'effort de son pouvoir sans bornes, et qui après lui ne pouvoit que retomber. C'est ce qu'il leur dit plusieurs fois quand l'un et l'autre lui demanderent la permission de se marier; c'est ce qu'il leur répeta au comble de leur grandeur, et à six semaines près de la fin de sa vie, lorsque, malgré lui, il eut tout violé en leur faveur jusqu'à sa propre volonté qui fléchit sous sa foiblesse.

On a vu ce qu'il leur en dit; on ne peut trop le répéter, et on verra dans la suite ce qui lui en échappa aux gens du parle-

ment et à la Reine d'Angleterre. On peut se souvenir de l'ordre très-précis qu'il donna au maréchal de Tessé qui me l'a conté, et à d'autres sur Mr de Vendôme de ne point éviter de le commander en Italie où on l'envoyoit, et où Vendôme étoit à la tête de l'armée, et ce qu'il ajouta avec un air de chagrin, qu'il ne falloit pas accoutumer ces Messieurs-là à ces ménagements; lequel duc de Vendôme bientôt après parvint, et sans patente à commander les maréchaux de France, et ceux-là qui long-temps encore avoient commandé des armées.

C'est un malheur dans la vie du Roi, et une plaie à la France, qui a toujours été en augmentant, que la grandeur de ses bâtards qu'il a portée enfin à un comble inoui à la fin de sa vie, dont les derniers temps n'ont été principalement occupés qu'à la consolider en les rendant puissants et redoutables.

L'amirauté, l'artillerie, les carabiniers, les troupes, les régiments particuliers, les suisses et les grisons; la Guienne, le Languedoc, la

Bretagne en leurs mains, les rendoient déjà assez considérables, et jusqu'à la charge de grand veneur pour leur donner de quoi plaire et amuser un jeune Roi.

Leur rang égalé à celui des princes du sang, avoit coûté au Roi le renversement de toutes les regles et de tous les droits, et celui des loix du royaume les plus anciennes, les plus saintes, les plus fondamentales, les plus intactes.

Il lui en coûta encore des démêlés avec les puissances étrangeres, avec Rome surtout, à qui il fallut complaire en choses solides, et après avoir lutté long-temps, pour que les ambassadeurs et les nonces rendissent aux bâtards les mêmes honneurs et les mêmes devoirs qu'aux princes du sang, et avec les mêmes traitements réciproques.

Ce même intérêt éleva les Lorrains sur les ducs en la promotion du St. Esprit de 1688, contre le goût du Roi, et la justice par lui-même reconnue et avouée au duc de Che-

et il se peut dire hardiment, de tout l'univers, avec la boue infecte du double adultere, a donc été le constant ouvrage du Roi et de toute sa vie. Il a eu l'horrible satisfaction de l'épuiser ensemble, et de porter au comble un mélange inoui dans tous les siecles, après avoir été le premier de tous les hommes de toutes les nations qui ait tiré du néant les fruits du double adultere, et qui leur ait donné l'être; dont le monde entier et policé et barbare frémit d'abord, et qu'il a su y accoutumer.

Le chemin de la fortune fut toujours dans l'attachement et la protection des bâtards, et la protection des princes du sang, à commencer par Monsieur, y fut toujours un obstacle invincible.

Tel fut le fruit d'un orgueil sans bornes qui fit toujours regarder au Roi avec des yeux si différents, ses bâtards et les princes de son sang.

Quant aux rapports des enfants issus du trône par des générations légitimes qui les y

rappeloient à leur tour, avec les enfants sortis de ses amours, il considéra les premiers comme les enfants de l'état et de la couronne, grands par-là et par eux-même sans lui, tandis qu'il chérit les autres comme les enfants de sa personne, qui ne pouvoient devenir, faute d'être par eux-mêmes, par toutes les loix, que les ouvrages de sa puissance et de ses mains. L'orgueil et la tendresse se réunirent en leur faveur; le plaisir superbe de la création l'augmenta sans cesse, et fut sans cesse aiguillonné d'un regard de jalousie sur la naturelle indépendance de la grandeur des autres sans son concours.

Piqué de n'oser égaler la nature, il approcha du moins ses enfants naturels des princes du sang par tout ce qu'il leur donna d'abord d'établissements et de rangs. Il tâcha ensuite de les confondre ensemble par des mariages inouis, monstrueux, multipliés pour n'en faire qu'une seule et même famille. Le fils unique de son unique frere, le duc d'Orléans, y fut immolé avec la plus ouverte violence; après, devenu plus hardi à force

d'efforts redoublés, il mit une égalité parfaite entre ses bâtards et les princes de son sang. Enfin prêt à mourir, il s'abandonna à leur en donner le nom avec le droit de succéder à la couronne, comme s'il eût pu en disposer et faire les hommes, ce qu'ils ne sont pas de naissance.

XVI.

Mariage du duc de Chartres, depuis Régent du royaume.

Or ce pouvoir que le Roi eut le courage de se supposer, est si étrange que je m'étendrai un peu plus pour le mieux considérer dans la partie de mes ouvrages qui concernent le droit public de la France. On y verra un mémoire sur les princes légitimés; car il ne s'agit ici que de l'historique élévation à la Cour.

Déjà il avoit marié deux de ses filles à deux

princes du sang, Md[e] la princesse de Conti, seule fille du Roi et de Md[e] de la Valliere, qui étoit sans enfants, et l'autre fille aînée du Roi et de Md[e] de Montespan qui avoit épousé M[r] le Duc. Il y avoit long-temps que Md[e] de Maintenon, encore plus que le Roi, songeoit à les élever de plus en plus, et que tous deux vouloient marier Mll[e] de Blois, seconde fille du Roi et de Md[e] de Montespan, à M[r] le duc de Chartres. C'étoit le propre et l'unique neveu du Roi, et fort au dessus des princes du sang par son rang de petit-fils de France, et par la Cour que tenoit Monsieur.

Le mariage des deux princes du sang dont je viens de parler, avoit scandalisé tout le monde; le Roi ne l'ignoroit pas, et il jugeoit par là l'effet d'un mariage sans proportion plus éclatant. Il y avoit déjà quatre ans qu'il le vouloit dans son esprit, et qu'il en avoit pris les premieres mesures. Elles étoient d'autant plus difficiles que Monsieur étoit attaché à tout ce qui étoit de sa grandeur, et que Madame étoit d'une nation qui abhorroit la bâtardise et les mésalliances, et d'un

caractere à n'oser se promettre de lui faire jamais goûter ce mariage.

Pour vaincre les obstacles, le Roi s'adressa à Mr le Grand qui étoit de tout temps dans sa familiarité pour gagner le chevalier de Lorraine son frere qui, de tout temps aussi, gouvernoit Monsieur. Sa figure avoit été charmante; le goût de Monsieur, n'étoit pas celui des femmes, et il ne s'en cachoit même pas. Ce même goût lui avoit donné le chevalier de Lorraine pour maître, et il le demeura toute sa vie. Les deux freres ne demanderent pas mieux que de faire leur cour au Roi par un endroit aussi sensible, et d'en profiter pour eux, mais en habiles gens.

L'ouverture de la promotion se faisoit dans l'été de 1688. Il ne restoit pas au plus une douzaine de chevaliers de l'ordre. Chacun voyoit que la promotion ne se pouvoit plus guere reculer. Les deux freres demanderent d'y précéder les Ducs.

Le Roi qui, pour cette prétention, n'avoit

donné l'ordre à aucun Lorrain, eut peine à s'y résoudre ; mais les freres surent tenir ferme, ils l'emporterent; et le chevalier de Lorraine, ainsi payé d'avance, répondit du consentement de Monsieur au mariage, et des moyens d'y faire venir Madame et M[r] le duc de Chartres.

Ce jeune prince avoit été mis entre les mains de St. Laurent au sortir de celles des femmes. St. Laurent étoit un homme de peu de naissance, sous-introducteur des ambassadeurs chez Monsieur, et de basse mine, mais, pour tout dire en un mot, l'homme de son siecle le plus propre à élever un prince, et à former un grand Roi.

Sa bassesse l'empêcha d'avoir un titre pour cette éducation ; son extrême mérite l'en fit laisser seul maître; quand la bienséance exigea que le prince eût un gouverneur, ce gouverneur ne le fut qu'en apparence ; St. Laurent fut toujours dans la même confiance et dans la même autorité. Il étoit ami du curé de St. Eustache qui étoit lui-même grand homme de bien.

Ce curé avoit un valet qu'on appeloit *Dubois*, et qui l'ayant été déjà d'un docteur de l'université de Rheims, qui lui avoit trouvé de l'esprit, l'avoit fait étudier; mais ce valet qui savoit infiniment de belles lettres et même d'histoire, n'avoit rien; et après la mort de ce premier maître, il étoit entré chez le curé de St. Eustache.

XVII.

Commencements de l'abbé Dubois.

Le curé content de ce valet, pour qui il ne pouvoit rien faire, le donna à St. Laurent, dans l'espérance qu'il pourroit mieux pour lui. St. Laurent s'en accommoda, et peu à peu s'en servit pour l'écritoire d'études de Mr le duc de Chartres; de là voulant s'en servir à mieux, il lui fit prendre le petit collet pour le décrasser, et de cette sorte il l'introduisit à l'étude du prince pour lui aider

à préparer ses leçons, à chercher les mots dans le dictionnaire, et à le soulager lui-même, et à écrire ses thêmes.

Je l'ai vu mille fois dans ces commencements lorsque j'allois jouer avec Mr de Chartres; mais dans les suites St. Laurent devenant infirme, Dubois faisoit la leçon et la faisoit fort bien, plaisant beaucoup au jeune prince. St. Laurent mourut et très-brusquement, et Dubois continua par *interim* à faire la leçon.

Depuis qu'il fut ainsi devenu presque abbé, il avoit trouvé le moyen de faire sa cour au chevalier de Lorraine et au marquis d'Effiat, premier écuyer de Monsieur, amis intimes; et ce dernier ayant aussi beaucoup de crédit sur son maître, on ne pouvoit pas cependant faire Dubois précepteur pour toute sorte de raison de convenance; mais les protecteurs éloignerent le choix d'un précepteur, se servirent des progrès de ce jeune prince pour ne le point changer de main, et laisserent faire Dubois; enfin ils le déclarerent précepteur.

Je ne vis jamais homme si aise ni avec plus de raison. Cette extrême obligation, et plus encore le besoin de se soutenir, l'attacha de plus en plus à ses protecteurs, et ce fut de lui que le chevalier de Lorraine se servit pour obtenir le consentement de Mr de Chartres à son mariage.

XVIII.

Il engage le duc de Chartres à épouser une fille légitimée de Louis XIV.

DUBOIS ayant gagné la confiance de ce jeune prince, il lui fut aisé en cet âge, avec peu de connoissance et d'expérience, de lui faire peur du Roi et de Monsieur, et d'un autre côté de lui faire voir les cieux ouverts. Tout ce qu'il put mettre en œuvre, n'alloit pourtant qu'à prévenir un refus, mais cela suffisoit au succès de l'entreprise. L'abbé Dubois ne parla à Mr de Chartres que vers le temps de l'exécution. Monsieur étoit déjà

gagné; et dès que le Roi eut réponse de l'abbé Dubois, il se hâta de brusquer l'affaire. Un jour ou deux auparavant, Madame en eut vent; elle parla à M^{r} son fils de l'indignité de ce mariage avec toute la force dont elle ne manquoit pas, et elle en tira parole qu'il n'y consentiroit point. Ainsi foiblesse envers son précepteur, foiblesse envers sa mere, aversion d'une part, crainte de l'autre, et grand embarras de tous côtés, le mariage se fit.

*

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

Sur les affaires de la succession d'Espagne.

I. Le Roi d'Angleterre dispose de cette succession. II. Intrigues des seigneurs de la Cour d'Espagne pour l'adjuger à un prince françois. III. Perplexité du Roi d'Espagne : il consulte le Pape. IV. Il fait son testament en faveur du duc d'Anjou. V. Sa mort, et les grands reconnoissent le duc d'Anjou : anecdotes. VI. Conseils à Versailles pour l'acception du testament tenus chez Mde. de Maintenon. VII. Le Roi consulte la favorite. VIII. Irrésolution du Roi. IX. Il accepte le testament. X. L'ambassadeur salue son nouveau Roi à genoux à la Cour de France. XI. Départ du Roi d'Espagne. XII. Il épouse une princesse de Savoie, et la princesse des Ursins est reçue sa camarera-major : *histoire de cette célebre favorite. XIII. Son caractere. XIV.*

XIV. Révolte à Naples contre le Roi d'Espagne : il part pour Naples ; conspiration contre lui. XV. Mde. de Maintenon veut gouverner l'Espagne par le canal de Mde. des Ursins qui se soutient par elle. XVI. Le Roi d'Espagne rappelé d'Italie par les aiguillons de l'amour pour sa femme. XVII. Orri et d'Aubigni en faveur en Espagne. XVIII. La des Ursins fait nommer le duc de Berwick général d'armée, et Puységur. XIX. Friponnerie d'Orri. XX. La des Ursins dicte les dépêches de l'ambassadeur de France, et fait ouvrir et arrêter celles de l'abbé d'Estrées. XXI. Elle est disgraciée, et désolation de la Reine d'Espagne. XXII. Intrigues pour son retour. XXIII. Son triomphe et son retour en Espagne accordé. XXIV. Elle vient en France, et Mde. de Maintenon en est jalouse. XXV. Les cortès ou assemblées nationales d'Espagne reconnoissént le prince des Asturies successeur de Philippe V.

I.

Le Roi d'Angleterre dispose de cette succession.

Le traité de partage fait en 1700, avoit fait grand bruit en Europe. Le Roi Guillaume qui, depuis le succès de son usurpation, avoit augmenté son crédit par la confiance des alliés de l'Angleterre contre la France, dont il étoit l'ame et le chef, entreprit de disposer de loin de cette succession, afin que lorsqu'elle auroit lieu, elle l'eût sans guerre. Il haïssoit la France; il craignoit son agrandissement; il venoit d'éprouver par l'union de toute l'Europe contre elle dans une guerre de dix ans, quelle puissance c'étoit. Malgré les renonciations de la Reine, il prévit que le Roi voudroit avoir une portion de la succession. Il avoit vu par les conquêtes de la Franche-Comté et d'une partie de la Flandre, le peu de frein des renonciations. Il songea à un partage, que l'appât de le recueillir en

paix et sous la garantie des puissances principales pût faire accepter au Roi, et qui fût tel néanmoins qu'il ne dût pas augmenter sa puissance, mais former un arrondissement léger vers ses frontieres bien assurées, et que ce qu'il auroit de plus fût si éloigné, que la difficulté de le conserver le mît toujours en état de dépendance lui et ses successeurs. L'on dit que du côté de la mer il vouloit mettre ses chers Hollandois à l'abri de la France à laquelle il ne destinoit que des rognures.

Son plan arrêté fut de donner à l'Archiduc, second fils de l'Empereur, l'Espagne et les Indes, les Pays-Bas et le titre de Roi d'Espagne; le Guiposcoa à la France, parce que l'aridité de cette frontiere est telle qu'elle étoit demeurée en paix au milieu de toutes les guerres d'Espagne, et Naples, et la Sicile dont l'éloignement et le peu de valeur seroit plutôt un embarras, et un *sauve l'honneur* qu'un accroissement de pouvoir, et dont la conservation tiendroit la France en bride avec les puissances maritimes. La Lorraine qui étoit encore un

arrondissement, qui, en temps de guerre, ne soulageoit la France que d'une occupation qui ne lui coûtoit rien à faire; et pour dédommagement, le Milanez au duc de Lorraine qui y gagnoit les trois quarts de revenu et d'étendue, et s'ôtoit de l'esclavage de la France qui l'environne.

Le Roi d'Angleterre fit cette proposition au Roi qui, las de la guerre, l'accepta, ainsi que le duc de Lorraine : mais l'adresse de l'Anglois échoua avec l'Empereur qui vouloit la succession entiere, se tenant ferme sur les renonciations du mariage du Roi. Il ne pouvoit souffrir de voir la maison d'Autriche chassée d'Italie; et elle l'étoit par le projet qui donnoit à la France les places maritimes de Toscane que l'Espagne tenoit, et connues sous le nom de *gli presidii.*

Pressé par Villars envoyé du Roi, par l'Angleterre, par la Hollande, qui avoient signé déjà, il répondit qu'il étoit inouî et contre tout droit de partager une succession avant qu'elle fût ouverte, et qu'il n'enten-

droit à rien pendant la vie du Roi d'Espagne, chef de sa maison.

Cette résistance et son but divulguerent le secret, et le Roi d'Espagne en fut averti par l'Empereur qui lui persuada de faire son testament en faveur de l'Archiduc. Le Roi d'Espagne jeta les hauts cris, et son ambassadeur à Londres le seconda jusqu'à traiter le Roi *de Roi Guillaume*; ce qui le fit sortir dans quatre jours.

II.

Intrigues des seigneurs de la Cour d'Espagne pour l'adjuger à un prince françois.

Les nouvelles d'Espagne devenoient tous les jours plus curieuses. Le conseil s'assembla souvent pour délibérer sur une affaire aussi importante. Il supplia d'abord le Roi de trouver bon que pour ménager sa santé, et n'entendre pas discuter des choses qui pouvoient

lui faire de la peine, il s'assemblât hors de sa présence, pour lui rendre compte des résolutions.

Villafranca fut un des premiers qui ouvrit les yeux sur le parti qu'ils avoient à prendre pour prévenir le démembrement projeté de la monarchie : il songea à faire tomber l'entiere succession au second fils du fils unique de la Reine, sœur du Roi d'Espagne; il s'en ouvrit en tâtonnant, à Medina-Sidonia, quoiqu'il ne fût pas du conseil. Celui-ci qui le savoit aussi autrichien que lui-même, mais gouverné par son intérêt, et craignant le démembrement, entra dans ce sentiment, et l'y affermit par ces raisons-ci.

„ La puissance de la France, dit-il, est „ grande et reconnue telle; elle est contigue „ par mer et par terre à l'Espagne; elle est „ en situation de l'attaquer ou de la soutenir „ avec succès; elle est frontiere des Pays-Bas, „ et en état de soutenir le Milanez, Naples, „ la Sicile contre l'Empereur, foible, contigu „ à aucun de ces Etats, éloigné de tous.

„ Il est donc de nos intérêts de nous attacher
„ simplement à la France. „ Ensuite ils communiquerent leurs pensées à Villagarcias et à Villena qui y entrerent, et jugerent qu'il falloit gagner St. Estevan, la meilleure tête du conseil.

On réussit. Voilà donc cinq hommes très-principaux, résolus à donner la couronne à un prince françois. Ils délibérerent entre eux; ils estimerent qu'ils ne pouvoient rien faire sans le cardinal Portocarrero qui, au conseil, en valoit deux, et qui étoit le premier et le chef de conscience par son état.

On s'assura de lui, et tout se pratiqua sans que le Roi ni personne en France y songeât, par des personnes qui n'avoient aucune liaison en France, et qui étoient des espagnols fort autrichiens, mais qui préféroient l'intégrité de leur monarchie, leur grandeur, leurs fortunes particulieres à la maison d'Autriche qui n'étoit pas capable de maintenir l'une, ni de conserver les autres.

Ils sentirent néanmoins de grandes difficul-

tés dans les renonciations solennelles et si répétées de notre Reine dans le traité de paix des Pyrénées, et dans son contrat de mariage avec le Roi, et l'opposition naturelle du Roi d'Espagne à priver sa propre maison, dans l'adoration de laquelle il avoit été élevé, et dans laquelle il s'étoit lui-même nourri toute sa vie, et la priver en faveur d'une maison ennemie et rivale de la sienne dans tous les temps. Ce dernier obstacle, ils ne crurent personne en état de le lever que Porto-carrero dans le for de la conscience. A l'égard de celui des renonciations, Villafranca ouvrit un avis qui en trancha toutes les difficultés. Il opina que les renonciations de Marie-Thérese étoient bonnes et valables tant qu'elles ne sortoient que l'effet qu'on avoit eu en vue, en les exigeant et les accordant; que cet effet étoit d'empêcher, pour le repos de l'Europe, que les couronnes de France et d'Espagne ne se trouvassent réunies sur une même tête, comme il arriveroit sans cette sage précaution, au cas où elle tomberoit dans la personne du Dauphin; mais que maintenant que ce prince avoit trois fils, le second desquels pou-

voit être appelé à la couronne d'Espagne, les renonciations de la Reine sa grand-mere devenoient caduques, comme ne sortissant plus l'effet pour lequel uniquement elles avoient été faites, mais un autre inutile au repos de l'Europe, et injuste en soi en privant un prince sans Etats, et pourtant héritier légitime, pour en revêtir ceux qui ne sont ni héritiers, ni en aucun titre à l'égard d'un fils de France; effet encore qui n'alloit à rien moins qu'à la dissipation et destruction totale d'une monarchie, pour la conservation de laquelle ces renonciations avoient été faites.

Cet avis célebre fut approuvé de tous, et Villafranca se chargea de l'ouvrir en plein conseil. Il n'y avoit donc encore que Portocarrero, Villafranca, Villena, St. Estevan, Medina-Sidonia, et Villagarcias dans ce secret. Ils estimerent qu'il devoit être inviolablement gardé jusqu'à ce que le cardinal eût gagné le le Roi.

Les difficultés en étoient extrêmes: outre cette passion démesurée et innée de la maison

d'Autriche dans le Roi, il avoit fait un testament en faveur de l'Archiduc, et lui avoit donné tout ce qu'il possédoit dans le monde. Il falloit lui faire détruire son propre ouvrage, le chef-d'œuvre de son cœur, pour élever la France, l'émule et l'ennemie éternelle de la maison d'Autriche ; il falloit lutter contre le crédit et la puissance de la Reine, si bien établie, et si ulcérée depuis peu contre la France qui n'avoit pas voulu qu'Harcourt écoutât rien de sa part par l'amirante ; enfin c'étoit une trame qu'il falloit ourdir sous les yeux du comte de Harrach, ambassadeur de l'Empereur, qui avoit sa brigue dès long-temps formée, et les yeux ouverts.

Quels que fussent les obstacles, la grandeur de l'objet les roidit contre. Ils commencerent par attaquer la Reine par l'autorité du conseil, qui se joignit si puissamment à la voix publique contre la faveur et les rapines de la Berlips sa favorite, que cette allemande n'osa soutenir le choc dans l'état de dépérissement où elle voyoit le Roi d'Espagne, et se trouva heureuse d'emporter en Allemagne les trésors

qu'elle avoit acquis, pour ne pas s'exposer aux événements d'une révolution en un pays où elle étoit si haïe, et d'emmener sa fille à qui le dernier effort du crédit de la Reine fut de faire donner une promesse par écrit du Roi, d'un collier de la toison d'or, à quiconque elle épouseroit. Avec cela la Berlips partit à la hâte, traversa la France, et se retira de façon qu'on n'en entendit plus parler.

C'étoit un coup de partie. La Reine bonne et peu capable, ne pouvoit rien tirer d'elle-même : il lui falloit toujours quelqu'un qui la gouvernât. La Berlips, pour régner, s'étoit bien gardée de la laisser approcher, et tellement que privée de cette favorite, elle se trouvoit sans conseil, sans secours, ni ressource en elle-même; et le temps, selon toute apparence, étoit trop court pour qu'un autre eût le loisir de l'assez empaumer pour la rendre embarrassante pendant le reste de la vie du Roi.

Ce fut pour achever de se mettre en liberté

que, de concert avec le public qui gémissoit sous le poids des Allemands, du prince de Darmstatt, qui maîtrisoient Madrid et les environs, le conseil fit un tour de force en faisant remercier le prince, et licentier son régiment. Ces deux coups, et si près, atterrerent la Reine, et la mirent hors de mesure pour tout le reste de la vie du Roi.

Portocarrero, Villafranca, St. Estevan, les trois conseillers d'Etat, seuls du secret, induisirent habilement les autres à chasser la Berlips et le prince de Darmstatt, qui s'y porterent de haine pour la Reine et ses deux bras droits, et le peu qui lui étoient attachés, comme l'amirante par cabale, et Veragua par politique, furent entraînés et apprirent à quitter tout doucement la Reine par l'état où ce changement la fit tomber.

Ces deux grands pas faits, St. Estevan qui ne quitta plus le cardinal d'un moment, tant que cette grande affaire ne fut pas consommée, le poussa à porter un autre coup, sans lequel ils ne crurent pas qu'il y eût

lieu d'attendre du succès. Ce fut de faire chasser le confesseur du Roi qui lui avoit été donné par la Reine, et qui étoit zélé autrichien.

Le cardinal prit si bien son temps et ses mesures qu'il fit un coup double; le confesseur fut renvoyé, et Portocarrero en donna un autre, duquel il fut sûr de faire dire tout ce qu'il voudroit.

Alors on tint le Roi par le for de la conscience qui eut sur lui d'autant plus de pouvoir qu'il commençoit à ne plus regarder les choses de ce monde qu'à la lueur du flambeau qu'on allume aux mourans. Portocarrero laissa ancrer un peu le confesseur; et quand il jugea que l'état du Roi d'Espagne le rendoit susceptible de pouvoir l'entendre, il l'engagea de mettre la maison de France en parallele à celle d'Autriche. Le cardinal toujours étayé et endoctriné par St. Estevan, attaqua de son côté le Roi d'Espagne avec toute l'autorité qu'il recevoit de son caractere et de son concert avec le confesseur.

III.

Perplexité du Roi d'Espagne : il consulte le Pape.

Le Roi exténué de maux, et dont la santé foible toute la vie, avoit rendu l'esprit peu vigoureux, pressé par de si grandes raisons temporelles, effrayé du poids des spirituelles, tomba dans une étrange perplexité.

L'amour extrême de sa maison, l'aversion pour sa rivale, tant d'Etats et de puissances à remettre à l'une ou à l'autre, ses affections les plus cheres, les plus fomentées jusqu'alors, son propre ouvrage en faveur de l'Archiduc à détruire, le salut éternel, la justice, l'intérêt pressant de sa monarchie, les vœux des seuls ministres et principaux seigneurs qui jusqu'alors pussent être surement consultés, nul autrichien pour le soutenir dans ce combat, le cardinal et le confesseur sans cesse à le presser ; parmi ces avis, aucun dont il pût

se défier, aucun qui eût des liaisons en France, ni avec nul françois, aucun qui ne l'eût bien servi, aucun en qui il eût jamais vu de l'éloignement pour la maison d'Autriche, un grand attachement au contraire pour elle : il n'en fallut pas moins pour le jeter dans une incertitude à ne savoir à quoi se résoudre.

Enfin, flottant, irrésolu, déchiré en soi-même, ne pouvant plus supporter cet état, ni toutefois se déterminer, il alla s'aviser de consulter le Pape, comme un oracle qui ne pouvoit faillir. Il résolut de déposer dans son sein paternel ses inquiétudes, et de suivre ce qu'il lui conseilleroit. Il le proposa au cardinal qui l'approuva, persuadé que le Pape aussi éclairé, désintéressé et pieux qu'il s'étoit montré, prononceroit en faveur du parti le plus juste.

Cette résolution soulagea le Roi, calma ses violentes agitations qui avoient encore altéré sa santé qui reprit quelque sorte de lueur. Il écrivit donc fort au long au Pape, et se re-

posa sur le cardinal du soin de faire rendre la lettre directement avec tout le secret qu'elle exigeoit alors: il fallut bien mettre Ubilla dans le secret.

Ce ministre n'eut pas de peine à entrer dans les vues favorables à la France; il les trouva déjà si bien concertées, si à l'abri de toute contradiction intérieure par le reculement de la Reine, et si avancées qu'il se joignit aux Messieurs du secret, qui acquirent ainsi une bonne tête et un ministre dont l'autorité s'étendoit sur toute la monarchie, et duquel il leur eût été comme impossible de se passer.

Le Pape reçut directement la consultation du Roi d'Espagne, et ne le fit pas attendre pour sa réponse et décision. Il lui écrivit qu'étant lui-même en un état aussi proche que l'étoit S. M. C. d'aller rendre compte au souverain pasteur du troupeau, il avoit un intérêt aussi grand et aussi pressant qu'elle de lui donner un conseil dont il ne pût recevoir des reproches; qu'il voyoit bien lui-même que les enfants du Dauphin étoient

les

les vrais, seuls et légitimes héritiers de sa monarchie, qu'ils excluoient tous les autres, et du vivant desquels et de leur postérité, l'Archiduc, la sienne et toute la maison d'Autriche, n'avoient aucun droit, et étoient étrangers; que plus la succession étoit immense, plus l'injustice seroit grande aux yeux de Dieu; que c'étoit donc à lui à n'oublier aucune des précautions que sa sagesse pouvoit lui inspirer pour faire justice à qui il la devoit, et pour assurer autant qu'il lui seroit possible, la totalité de sa succession à un des fils de France. Le secret de la consultation et de la réponse fut si profond qu'il n'a été su que depuis que Philippe V a été en Espagne.

I V.

Il fait son testament en faveur du duc d'Anjou.

CEPENDANT le Roi étoit veillé et suivi de près, dans l'espoir où étoit le cardinal de le disposer à une prompte et parfaite obéissance à la décision, de maniere qu'il n'y eût plus à vaincre que des restes de répugnance et à mettre tout de bon la main à l'œuvre.

Ubilla fit donc un autre testament en faveur du duc d'Anjou, et le dressa avec les motifs et les clauses qui ont paru à tous les esprits désintéressés, si pleins d'équité, de prudence, de force et de sagesse, ce qui est devenu si public que je n'en dirai pas davantage.

Quand il fut examiné par les conseillers du secret, Ubilla le porta au Roi d'Espagne avec le testament précédent en faveur de l'Archiduc qui fut brûlé en présence du Roi, du

cardinal et du confesseur, et l'autre signé par le Roi d'Espagne.

Un moment après, il fut authentiqué au dessus, lorsqu'il fut fermé, par les signatures du cardinal, d'Ubilla, &c. Cela fait, Ubilla tint prêts les ordres et expéditions nécessaires pour les divers pays de l'obéissance d'Espagne, et avec un égal secret.

L'extrémité du Roi se fit connoître plusieurs fois après la signature du testament. Le cardinal aidé des principaux du secret, qui avoient les deux grandes charges, et du comte de Benevente qui avoit l'autre, par laquelle il étoit maître de l'appartement et de la chambre du Roi, empêcha, sous divers prétextes, la Reine d'en approcher. Benevente n'étoit pas du secret; mais il étoit ami des principaux de ceux qui en étoient, et il étoit aisément gouverné, de sorte qu'ils firent tout ce qu'ils voulurent. Ils y comptoient si bien qu'ils l'avoient fait mettre dans le testament comme grand d'Espagne pour entrer dans la junte qu'il établit pour gouverner, en attendant le

successeur, et il savoit aussi que le testament étoit fait, sans toutefois être instruit de ce qu'il contenoit.

Il étoit temps de parler au conseil. Des huit qui en étoient, quatre seulement étoient du secret, Portocarrero, Villafranca, St Estevan et Ubilla. Les autres quatre étoient l'Amirante, Veragua, Mancera et Arrias. Des deux derniers ils n'en étoient point en peine; mais l'attachement de l'Amirante à la Reine, le peu de foi de Veragua, et la difficulté de leur faire garder un si important secret, avoit toujours retardé jusqu'aux derniers jours du Roi d'Espagne, d'en venir aux opinions au conseil sur la succession.

A la fin, le Roi prêt à manquer à chaque instant, toutes les précautions prises, et n'y ayant guere à craindre que les deux conseillers d'Etat seuls et sans appui, ni confiance de personne, et la Reine dans l'abandon, osassent révéler un secret si prêt à l'être, et si inutilement pour eux, le cardinal assembla le conseil et mit la grande affaire en délibé-

ration. Villafranca tint parole et opina, comme il se trouve ci-dessus; St. Estevan le suivit; l'Amirante et Veragua qui virent le parti pris, n'oserent contredire. Tous les deux tenoient à leur fortune qu'ils ne vouloient pas perdre, quoique attachés à l'Autriche. Mancera effrayé de prendre un parti sur le champ sur un objet de cette importance, demanda vingt-quatre heures, au bout desquelles il opina pour la France; Arrias s'y rendit d'abord, à qui on avoit dit le mot à l'oreille peu auparavant; et Ubilla après que le cardinal eut opiné et conclu, dressa sur la table même ce célebre résultat.

Ils le signerent tous, et jurerent d'en garder un secret inviolable; et l'Amirante fut impénétrable à la Reine et au comte de Harrach, qui ignorerent toujours si le conseil avoit pris une résolution. Le Roi d'Espagne mourut peu après, le jour de la Toussaint, âgé de quarante-deux ans, à trois heures après midi, dans le palais de Madrid.

Sur les nouvelles de l'état mourant de ce

prince, le Roi de France avoit donné ordre au marquis d'Harcourt d'assembler une armée à Bayonne, et qu'il partît le 23 Octobre avec le projet de prendre les places de cette frontiere, comme Fontarabie, &c. et d'entrer par là en Espagne.

V.

Sa mort, et les grands reconnoissent le duc d'Anjou : Anecdotes.

LE Roi mort, il fut question d'ouvrir son testament. Le conseil d'Etat s'assembla, et les grands d'Espagne y assisterent. La curiosité de la grandeur d'un événement si rare, attira tout Madrid au palais. On s'étouffoit dans les pieces voisines de celle où les grands et le conseil ouvroient le testament. Les ministres étrangers en assiégeoient les portes : c'étoit à qui sauroit le premier le choix du Roi pour en informer sa Cour. Blécourt étoit là comme un autre sans en savoir davantage; et le

comte d'Harrach qui espéroit tout, et comptoit sur le testament en faveur de l'Archiduc, étoit vis-à-vis de la porte et proche, avec un air triomphant.

Cela dura assez long-temps pour causer de l'impatience. Enfin la porte s'ouvrit et se referma.

Le duc d'Albrantes, homme plaisant et d'esprit, mais à craindre, voulut se donner le plaisir d'annoncer le choix du successeur, aussitôt qu'il eut vu les grands et le conseil y acquiescer et prendre leurs résolutions en conséquence. Il fut investi aussitôt qu'il parut. Il jeta les yeux de tous côtés en gardant gravement le silence. Blécourt s'avança ; il le regarda fixément, puis faisant semblant de chercher ce qu'il avoit presque devant lui, il tourna la tête. Cette action surprit Blécourt, et fut mal interprétée pour la France ; puis tout à coup faisant comme s'il n'avoit pas aperçu le comte de Harrach, et qu'il s'offrît premierement à sa vue, il prit un air de joie, lui sauta au col, et lui dit en Espagnol fort

haut: *Monsieur c'est avec beaucoup de plaisir;* et faisant une pause pour le mieux embrasser, ajouta : *Oui, Monsieur, c'est avec une joie extrême, que toute ma vie;* et redoublant d'embrassades pour s'arrêter encore, acheva, *et avec le plus grand contentement que je me sépare de vous, et prends congé de la très-auguste maison d'Autriche;* puis il perce la foule, chacun courant après, pour savoir quel étoit le successeur.

L'étonnement et l'indignation de Harrach lui fermerent la bouche : il demeura encore là quelque temps, puis se retira, laissa des gens à lui pour lui dire des nouvelles de la sortie du conseil, et alla s'enfermer chez lui dans une confusion d'autant plus grande qu'il avoit été la dupe des accolades et de la tromperie du compliment du duc d'Albrantes.

Blécourt n'en demanda pas davantage; il courut chez lui pour dépêcher son courrier. Ubilla lui envoya un extrait du testament qu'il n'eut qu'à insérer dans son paquet. Harcourt avoit ordre de se tenir à Bayonne pour ouvrir tous les paquets du Roi afin d'agir, sans

perdre le temps à attendre les ordres de la Cour, qu'il avoit d'avance pour tous les cas prévus.

V I.

Conseils à Versailles pour l'acceptation du testament tenus chez Mde. de Maintenon.

LE mardi matin 9 Octobre, le Roi étoit au conseil des finances lorsque Barbesieux lui apporta cette grande nouvelle. Le Roi qui devoit aller tirer, contremanda la chasse, dîna à l'ordinaire à son petit couvert sans rien montrer sur son visage, déclara la mort du Roi d'Espagne, déclara qu'on draperoit, qu'il n'y auroit de tout l'hiver ni appartement, ni comédie, ni aucun divertissement à la Cour; et quand il fut rentré, manda aux ministres de se trouver à trois heures chez Md[e] de Maintenon. Monseigneur étoit venu de courre le loup, et se trouva aussi chez Md[e] de Maintenon.

Le conseil y dura jusqu'à sept heures, et le Roi travailla ensuite jusqu'à dix avec Barbesieux et Torcy, Md^e de Maintenon toujours présente.

Le lendemain matin il y eût conseil d'Etat chez le Roi à l'ordinaire; et au retour de la chasse, il en tint un autre chez Md^e de Maintenon, depuis six heures du soir jusqu'après dix. Quelque accoutumé qu'on fût à la Cour à la faveur de la Maintenon, on ne l'étoit pas à la voir publiquement entrer dans les affaires; et la surprise fut extrême de voir assembler deux conseils en forme chez elle pour la plus importante des affaires.

Le Roi, Monseigneur, le chancelier, le duc de Beauvilliers, Torcy, et il n'y avoit pas alors d'autres ministres que les trois derniers, délibérerent, puis Md^e de Maintenon que le Roi força à parler, et qui se taisoit par modestie. Ils furent partagés, deux pour accepter le partage, et deux pour accepter le testament. Les premiers soutenoient que la foi y étoit engagée, qu'il n'y avoit point de comparaison

entre l'accroissement de la puissance et d'Etats unis à la couronne, d'Etats contigus, et aussi nécessaires que la Lorraine, aussi importants que le Guipuscoa pour être une clef de l'Espagne, aussi utiles au commerce que les places de Toscane, Naples et Sicile, et la grandeur particuliere d'un fils de France dont, tout au plus loin, la premiere postérité devenue espagnole, se montreroit aussi jalouse de la France, que les Rois d'Espagne autrichiens; qu'en acceptant le testament, il falloit compter sur une longue et sanglante guerre par l'injure de la rupture du traité de partage, et par l'intérêt de toute l'Europe à s'opposer au colosse tel qu'alloit devenir la France pour un temps, si on lui laissoit recueillir une succession aussi vaste; que la France épuisée par la guerre, n'avoit pu respirer depuis la paix de Ryswick; que l'Espagne l'étoit aussi; qu'en l'acceptant, tout le faix tomboit sur la France; que c'étoit un enchaînement dont on n'osoit prévoir les suites, qui en gros se montroient telles, que la prudence sembloit conseiller de ne pas s'y commettre; qu'en se tenant au traité de par-

tage, la France se concilioit toute l'Europe par cette foi maintenue, et cet exemple de modération, elle qui n'avoit eu toute l'Europe sur les bras que par la persuasion où sa conduite avoit donné crédit, par les calomnies semées avec tant de succès, qu'elle vouloit tout envahir et monter peu à peu à la monarchie universelle, tant reprochée autrefois à la maison d'Autriche, et dont l'acceptation du testament ne laisseroit plus douter, comme en étant un degré bien avancé : qu'en se tenant au traité de partage, elle s'attireroit la confiance de l'Europe, dont elle seroit la dictatrice, et que l'arrondissement du royaume formeroit un état si puissant, qu'il seroit à l'avenir la terreur ou le refuge de tous les autres. Torcy ouvrit cet avis pour balancer et sans conclure, et le duc de Beauvilliers le soutint puissamment.

Le chancelier occupé à démêler l'inclination du Roi, et qui crut l'avoir pénétrée par là; il établit d'abord qu'il étoit au choix du Roi de laisser trancher une seconde fois la maison d'Autriche à fort peu de puissance

près de ce qu'elle avoit été sous Philippe II, et dont on avoit éprouvé la force, ou de prendre le même avantage pour la sienne; que cet avantage étoit fort supérieur à celui dont la maison d'Autriche avoit tiré de si grands avantages, par la différence de la séparation des Etats des deux branches qui ne se pouvoient secourir que par des diversions de concert, et qui étoient coupés par des Etats étrangers ; que l'une des deux n'avoit ni mer, ni commerce, que sa puissance n'étoit qu'une usurpation qui avoit toujours trouvé de la contradiction dans son propre sein, et souvent des révoltes, et dans le vaste pays d'Allemagne où les dietes avoient palpité tant qu'elles avoient pu, et où on n'avoit pu, sans mésséance, fomenter les troubles par l'ancienne alliance de la France avec le corps germanique dont l'éloignement de l'Espagne ne recevoit de secours que difficilement, sans compter les inquiétudes de la part des Turcs dont les armes avoient souvent rendu celles des Empereurs inutiles à l'Espagne; que les pays héréditaires dont l'Empereur pouvoit disposer, ne pouvoient entrer en comparaison avec les

moindres provinces de France; que ce dernier royaume, le plus puissant de l'Europe, avoit l'avantage de ne dépendre de l'avis de qui que ce soit, et de se remuer tout entier à la seule volonté de son Roi; ce qui en rendoit tous les mouvements secrets et faciles, et celui d'être contigu d'une mer à l'autre de l'Espagne, et de plus d'avoir par les deux mers du commerce, de la marine, et d'être en état de protéger celle d'Espagne, et de profiter à l'avenir de son union avec elle pour le commerce des Indes, et d'en retirer par conséquent plus de fruits que la maison d'Autriche qui, loin de pouvoir compter sur des secours précis, étoit même embarrassée à faire passer de simples courriers d'une branche à l'autre, au lieu que la France et l'Espagne, par leur contiguité, ne faisoient, pour ces commodités, qu'une province, et pouvoient agir à l'insçu de leurs voisins; que ces avantages ne se trouvoient balancés que par ceux de la Lorraine, mais dont la possession n'augmenteroit pas le poids de la France dans les affaires générales de l'Europe, tandis qu'unie à l'Espagne, elle seroit toujours prépondérante et très-supé-

rieure à la plupart des puissances unies en alliance, dont les divers intérêts ne pouvoient rendre les unions durables comme celui des freres et de la même maison; que d'ailleurs en se mettant à titre de nécessité au-dessus du scrupule de l'occupation de la Lorraine désarmée, démantelée, enclavée, comme elle l'étoit, ne l'avoir pas étoit le plus petit inconvénient du monde, puisqu'on s'en saisiroit toujours au premier mouvement de guerre, comme on avoit fait depuis si long-temps; qu'en ces occasions, on n'apercevoit pas de différence entre elle et une des provinces du royaume; qu'à l'égard de Naples, Sicile et des places de la côte de la Toscane, il n'y avoit qu'à ouvrir les histoires pour voir combien souvent nos Rois en avoient été les maîtres, et avec ceux-là de celui de Gênes, Milan, et avec quelle désastreuse et rapide facilité ils les avoient toujours perdus; que le traité de partage avoit été accepté faute d'espérer mieux; mais qu'en l'acceptant, ç'auroit été se tromper que de méconnoître l'inimitié de tant d'années de l'habile main qui l'avoit dressé pour nous donner des noms sans nous

donner des choses, ou plutôt des choses impossibles à conserver par leur éloignement et leur épuisement, et qui ne seroient bonnes qu'à consommer notre argent, à partager nos forces, à nous tenir dans une contrainte perpétuelle; que pour Guipuscoa, c'étoit un leurre de le prendre pour une clef d'Espagne, et toujours en état de prendre les places et les ports de cette province, puisque le Roi avoit bien conquis celles de Flandre, de la Meuse et du Rhin; mais que la stérilité affreuse d'un vaste pays et la difficulté des Pyrénées, avoient toujours détourné la guerre de ce côté-là et permis même dans leur plus fort une sorte de commerce entre les deux frontieres sous prétexte de tolérance, sans qu'il s'y fût jamais commis aucune hostilité; et qu'enfin les places du côté de Toscane, seroient toujours en prise du souverain du Milanez, qui pourroit faire ses préparatifs à son aise et en secret, tomber dessus subitement, et s'en être emparé avant l'arrivée d'un secours par mer qui ne pouvoit partir que des ports de Provence; que pour ce qui étoit du danger d'avoir les Rois françois pour en-

nemis

nemis comme ceux de la maison d'Autriche, cette identité ne pouvoit avoir lieu, puisque au moins n'étant pas de cette maison, mais de celle de France, tout ce qui ne seroit pas l'intérêt même d'Espagne, ne seroit jamais le leur, comme au contraire dès qu'il y auroit identité de maison, il y auroit identité d'intérêts dont, pour ne parler maintenant que de l'extérieur, l'abaissement de l'Empereur, et la diminution du commerce et de l'accroissement des colonies des Anglois et des Hollandois aux Indes, feroit toujours un tel intérêt commun qu'il domineroit tous les autres; que pour l'intérieur, il n'y auroit qu'à prendre exemple sur la maison d'Autriche, que rien n'avoit pu diviser depuis Charles-Quint, quoique souvent pleine de rixes domestiques; que le désir de s'étendre en Flandre, étoit un point que le moindre grain de sagesse et de politique feroit toujours céder à tout ce que l'union de deux si puissantes monarchies et si contigues par-tout, pouvoit opérer, qui n'alloit à rien moins pour la nôtre qu'à s'enrichir par le commerce des Indes, et pour toutes les deux à

donner le branle, le poids, et, avec le temps, le ton à toutes les affaires de l'Europe; que cet intérêt étoit si grand, si palpable, et les occasions de division entre les deux Rois de même sang si médiocres et si anéanties en comparaison de ceux-là, qu'il n'y avoit point de division raisonnable à en craindre; qu'il y avoit à espérer que le Roi vivroit assez long-temps, non-seulement pour l'établir, et Monseigneur après lui entre ses deux fils; qu'il n'y avoit pas moins lieu d'en espérer la continuation dans les deux freres si unis, si affermis de longue main dans les principes, qu'ils feroient passer aux cousins germains; ce qui montroit déjà une longue suite d'années; et qu'enfin si la nécessité des circonstances faisoit naître des guerres, il falloit qu'il y eût un Roi d'Espagne, et qu'une guerre se pousseroit et termineroit toujours plus aisément et heureusement avec un Roi de même sang, qu'avec un étranger et de la maison d'Autriche.

Après cet exposé, le chancelier reprit le frauduleux, le captieux, le dangereux du partage : il prétendit que la face des choses

entierement changée du temps auquel il avoit été traité, mettoit le Roi en liberté sans pouvoir être accusé de manquer de foi : que par le traité il ne s'étoit engagé qu'à ce qu'il portoit : qu'on n'y trouveroit point de stipulation d'aucun refus de ce qui seroit donné par la volonté du Roi d'Espagne, sans sollicitation, et même à l'insçu du Roi, et de ce qui seroit offert par les seigneurs et les peuples : que le premier étoit arrivé, et le second alloit suivre selon toute apparence : que le refuser contre tout intérêt, attireroit moins la confiance que leur mépris, que la persuasion d'une impuissance qui les enhardiroit à essayer de dépouiller bientôt la France de ce qui ne lui avoit été donné en distance si éloignée et si fâcheuse garde, que pour le lui ôter à la premiere occasion, et que bien loin de devenir la dictatrice de l'Europe par une modération si étrange, et que nulle équité ne prétextoit, la France acquerroit une réputation de pusillanimité attribuée aux dangers de la derniere guerre et à son exténuation ; qu'elle deviendroit la risée de ses faux amis avec bien plus de raison que

Louis XII et François premier ne l'avoient été de Ferdinand le catholique, de Charles V, des Papes et des Vénitiens par leur rare attachement à leur foi et paroles positives, desquelles ici il n'y a rien qui puisse être pris en parité : et qu'enfin il convenoit qu'une si riche succession ne se recueilleroit pas sans guerres; mais qu'il falloit lui accorder aussi que l'Empereur ne souffriroit pas plus le traité de partage que l'exécution du testament; que jamais il n'avoit voulu consentir au premier; qu'il avoit tout tenté pour s'y opposer; qu'il n'étoit occupé que des alliances, et que guerre pour guerre, il valoit mieux la faire les mains garnies, et ne se pas montrer à la face de l'univers, indigne de la plus haute fortune et la moins imaginée.

Ces deux avis dont on ne voit ici que le précis, furent fort disputés : Monseigneur, tout noyé qu'il étoit dans la graisse et l'apathie, parut un autre homme dans ces deux conseils à la grande surprise du Roi et des assistans. Quand ce fut à lui à parler après les ripostes, il s'expliqua avec force pour

l'acceptation, et reprit une partie des meilleures raisons du chancelier.

Puis se tournant devers le Roi d'une maniere respectueuse mais ferme, il dit qu'après avoir exposé son avis comme un autre, il prenoit la liberté de le lui demander comme son héritage à lui, puisqu'il étoit en état de l'accepter; que la monarchie d'Espagne étoit le bien de la Reine sa mere, par conséquent le sien; que pour la tranquillité de l'Europe, c'étoit le second de ses fils à qui il le cédoit de tout son cœur; mais qu'il n'en céderoit pas un seul pouce de terre à nul autre; que sa demande étoit juste et conforme à l'honneur du Roi et à l'intérêt et grandeur de sa couronne, qu'il espéroit bien aussi qu'elle ne lui seroit pas refusée. Cela fut dit d'un visage enflammé et surprit à l'excès.

VII.

Le Roi consulte la favorite.

Le Roi écouta fort attentivement, puis il dit à Md[e] de Maintenon: *Et vous, Madame, que dites-vous de tout ceci?* Elle se prit à faire la modeste; mais enfin pressée et commandée, elle dit deux mots d'un bienséant embarras, puis en peu de paroles elle se mit sur les louanges de Monseigneur qu'elle craignoit et n'aimoit guere, ni lui elle; et elle fut d'avis aussi d'*accepter le testament.*

VIII.

Irrèsolution du Roi.

Le Roi conclut sans s'ouvrir; il dit qu'il avoit bien compris tout ce qui avoit été dit de part et d'autre, qu'il y avoit de grandes raisons des deux côtés, que l'affaire méritoit

de dormir dessus, et d'attendre vingt-quatre heures ce qui pouvoit venir d'Espagne, et si les Espagnols seroient de même avis que leur feu Roi. Il congédia le conseil, et ordonna de se retrouver le lendemain au même lieu.

I X.

Il accepte le testament.

Le mardi 10 Novembre, il arriva plusieurs courriers d'Espagne. On sut par eux tout ce qui pouvoit déterminer le Roi, c'est-à-dire, le vœu des seigneurs et du peuple, autant que la briéveté du temps pouvoit le permettre; de sorte que tout ayant été discuté le soir même en conseil en revenant de la chasse, chez Md[e] de Maintenon, le Roi se détermina à accepter.

Le lendemain, jeudi, le Roi donna audience à l'ambassadeur d'Espagne en présence de Monseigneur et de Torcy.

L'ambassadeur présenta de la part de la Reine et de la junte une copie authentique du testament au Roi. On n'a pas douté depuis qu'en cette audience le Roi, sans s'expliquer, n'eût donné à l'ambassadeur de grandes espérances d'acceptation, à la sortie de laquelle le Roi fit entrer Mr le duc de Bourgogne à qui il confia le secret du parti pris.

La junte nommée par le testament pour gouverner, en attendant le successeur, fut fort courte, et composée de la Reine, du cardinal Portocarrero, de Don Manuel Arias, gouverneur de Castille, du grand inquisiteur; et pour grands d'Espagne, du comte Bénévente et du comte d'Aguilar. Ceux qui firent faire le testament, n'oserent faire exclure la Reine, et ne voulurent pas s'y mettre pour éviter la jalousie. Ils n'étoient pas moins sûrs de leur fait, dès que le choix de leur successeur seroit passé à l'ouverture du testament, ni de la gestion par la présence du cardinal, du comte Bénévente, d'Arias, dont ils étoient sûrs, et dont la charge lui donnoit le plus grand pouvoir, appuyé surtout de l'autorité

du cardinal qui étoit comme le régent et le chef de la junte. Le crédit et la puissance de la Reine se trouverent anéantis au point qu'elle fut réduite à faire sa cour au cardinal et à ses amis, et que sous prétexte de sa douleur, elle n'assista à la junte que pour signer aux premieres et plus importantes délibérations, et qu'elle se retira lorsqu'il ne s'agit que d'affaires ordinaires, sentant bien qu'elle n'y servoit que de nombre.

Le dimanche 14, veille du départ de Fontainebleau, un courrier espagnol du comte de Harrach, passa à Fontainebleau, allant à Vienne. Il vit le Roi à son souper, et dit publiquement, qu'on attendoit à Madrid le duc d'Anjou avec beaucoup d'impatience, ajoutant qu'il y avoit quatre grands nommés pour venir au devant de lui. Ce prince à qui on parla de ce testament, ne répondit que par des témoignages de reconnoissance pour le Roi d'Espagne, et se conduisit si uniment qu'il ne parut jamais qu'il sût ou qu'il se doutât de rien jusqu'à la déclaration.

Le lundi, 15 Novembre, le Roi partit de

Fontainebleau, entre neuf et dix, n'ayant dans son carrosse que Mr et Mde la duchesse de Bourgogne, Mde la princesse de Conti et la duchesse du Lude, mangea un morceau sans en sortir, et arriva à Versailles sur les quatre heures. Monseigneur alla dîner à Meudon pour y passer quelques jours, et Monsieur et Madame à Paris. En chemin, l'ambassadeur d'Espagne reçut un nouveau courrier et de nouveaux ordres pour demander le duc d'Anjou.

X.

L'ambassadeur salue son nouveau Roi à genoux à la Cour de France.

Le lendemain, mardi 16, le Roi, au sortir du lever, fit entrer cet ambassadeur dans son cabinet où le duc d'Anjou s'étoit rendu par les derrieres. Le Roi le lui montrant, lui dit qu'*il pouvoit le saluer comme son Roi.* Aussitôt il se jeta à genoux, à la maniere espagnole,

lui fit un assez long compliment en cette langue. Le Roi lui dit qu'il ne l'entendoit pas encore, et que c'étoit à lui à répondre pour son petit-fils. Tout aussitôt le Roi fit ouvrir, contre toute coutume, les deux battans de son cabinet, et commanda à tout le monde qui étoit là presque en foule, d'entrer; puis passant majestueusement les yeux sur la nombreuse compagnie : *Messieurs*, dit-il, en montrant le duc d'Anjou: *Voilà le Roi d'Espagne. La naissance l'appeloit à cette couronne, et le feu Roi aussi par son testament. Toute la Nation l'a souhaité et me l'a demandé instamment; c'étoit l'ordre du ciel: je l'ai accordé avec plaisir;* et se tournant vers son petit-fils: *Soyez bon espagnol*, lui dit-il; *c'est à présent votre premier devoir; mais souvenez-vous que vous êtes né françois pour entretenir l'union entre les deux couronnes: c'est le moyen de les rendre heureuses, et de conserver la paix à l'Europe.* Aussitôt après la déclaration du duc d'Anjou, ce prince fut traité de *Majesté* par Monseigneur et toute la Cour, et le Roi le traita et vécut avec lui comme avec le Roi d'Angleterre.

XI.

Départ du Roi d'Espagne.

Le même jour on sut que le nouveau Roi partiroit les premiers jours de Décembre, qu'il seroit accompagné des deux princes ses freres, jusqu'à la frontiere, que le duc de Beauvilliers auroit l'autorité sur eux pendant le voyage, que le duc de Noailles le suppléeroit en cas de maladie ou d'absence, que cent vingt gardes sous Vendeuil, lieutenant, et Montesson, enseigne, avec des exempts étoient commandés pour les suivre, qu'enfin de St. Jean-de-Luz, lieu de la séparation, les princes iroient voir la Provence et le Languedoc, passeroient par un coin du Dauphiné, reviendroient par Lyon, et que ce voyage seroit de quatre mois.

Le Roi donna aux princes ses petits-fils, vingt-une bourses de mille louis chacune pour

leur menus plaisirs, pendant le voyage, et beaucoup d'argent pour les libéralités; et le duc de Beauvilliers et le maréchal de Noailles eurent cinquante mille livres chacun.

Enfin le Roi d'Espagne alla, le 4 Décembre, chez le Roi avant aucune entrée, et resta long-temps seul, et puis il descendit chez Monseigneur avec lequel il fut seul aussi long-temps. Tous entendirent la messe ensemble à la tribune : la foule étoit incroyable.

Après la messe ils monterent en carrosse, la duchesse de Bourgogne entre les deux Rois au fond, Monseigneur au-devant entre ses deux autres fils, Monsieur à une portiere, et Madame à l'autre environnés en pompe, avec beaucoup plus de gardes qu'à l'ordinaire, des gendarmes et chevaux légers.

Tout le chemin jusqu'à Sceaux fut plein de carrosses et de peuple ; Sceaux étoit gardé par les deux compagnies de mousquetaires. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, le Roi entra seul avec le Roi d'Espagne. Les adieux

durerent plus d'une heure et demie, et furent touchans et baignés de larmes. Le Roi dit au Roi d'Espagne, en lui présentant les princes de sa maison : *Voici les princes de mon sang et du vôtre ; les deux nations ne doivent plus se considérer que comme une même nation ; ils doivent avoir les mêmes intérêts ; ainsi je souhaite que ces princes soient attachés à vous comme à moi : désormais il n'y aura plus de Pyrénées.*

A la fin il fallut se séparer. Le Roi rentra quelque temps pour se remettre. Monseigneur monta seul en caleche pour aller à Meudon, et le Roi d'Espagne partit pour aller coucher à Chartres.

Laissons-les aller, mais admirons la Providence qui se joue des pensées des hommes et dispose des Etats. Qu'auroient dit Ferdinand et Isabelle, Charles V et Philippe II, qui ont si souvent voulu envahir la France ; et Philippe IV lui-même, avec toutes ses précautions au mariage du Roi et à la paix des Pyrénées, de voir un fils de France devenir Roi d'Espagne, et par le vœu

de tous les Espagnols, et par le testament du dernier de leur sang, sans dessein ni intrigue, sans amorce de notre part, et à l'insçu du Roi, à son extrême surprise et de tous ses ministres, qui n'eut que l'embarras de se déterminer, et la peine d'accepter.

XII.

Il épouse une princesse de Savoie, et la princesse des Ursins est reçue sa camarera-major*: histoire de cette célebre favorite.*

L'ANNÉE suivante le Roi d'Espagne ayant épousé une princesse de Savoie, on cherchoit pour la Reine une *camarera-major*; et le choix tomba sur la princesse des Ursins devenue depuis si importante, qu'il convient, avant de faire son portrait, de faire connoître ses premieres aventures.

Le duc de Bracciano mourut à Rome en

1698 à 78 ans. Tout son mérite consistoit en sa naissance; grand d'Espagne, prince de Soglio et chef de la maison des Ursins.

La sœur de son pere étoit cette fameuse duchesse de Montmorency qui, après la mort tragique de son mari en 1632, se retira à Moulins où elle se fit fille de St[e] Marie.

Bracciano, veuf d'une Ludovisio, sans enfants, épousa en 1675, Anne de la Tremouille, fille de Noirmoustier qui figura assez dans les troubles de la minorité de Louis XIV, pour devenir duc à brevet. Elle avoit épousé Blaise de Talleyrand qui se faisoit appeler *prince de Chalais*, et qui fut du fameux duel contre les Lafrette, où l'aîné du duc de Beauvilliers fut tué, et qui fit sortir les autres du royaume.

Md[e] de Chalais alla joindre son mari en Espagne, d'où ils passerent en Italie. Elle alla enfin à Rome où la mort empêcha son mari de l'aller trouver. Elle eut recours à Rome aux cardinaux de Bouillon et d'Estrées, qui

qui en prirent soin en faveur du nom et de la nation, et bientôt après pour des raisons plus touchantes.

Le désir de la retenir à Rome leur fit naître celui de l'y établir. Elle étoit sans bien ni enfants. Ils écrivirent en France qu'un homme de la considération de Bracciano, étoit bon à acquérir au Roi, en lui faisant épouser Md[e] de Chalais. La pensée fut approuvée. Bracciano se laissa persuader être amoureux d'elle. Le mariage se fit, et il fut chevalier de l'ordre en 1675, la même année.

Lors de l'éclat du Roi contre Innocent XI, Bracciano renvoya le collier, quoique marié à une françoise; et c'est le premier chevalier depuis l'institution de l'ordre qui l'ait renvoyé au Roi de lui même.

Md[e] de Bracciano étala à Rome tous ses charmes et son esprit, et se fit une Cour du palais des Ursins où le mari étoit compté pour bien peu de chose; aussi le mariage ne fut pas toujours concordant, mais sans brouille-

ries ouvertes, et ils furent quelquefois aises tous les deux de se séparer. Alors la duchesse faisoit des voyages en France dont le dernier fut de quatre à cinq ans.

Le cardinal de Bouillon l'avoit faite sa légataire universelle, et Don Livio Odescalchi, neveu d'Innocent XI, acheta pour deux millions le duché de Bracciano, à condition qu'elle en quitteroit le nom; ce qui lui fit prendre celui *des Ursins*, sous lequel elle figurera.

XIII.

Son caractere.

On cherchoit une personne à qui l'on pût donner l'importante place de *camarera-major* de la Reine. Une dame de la Cour de France ne pouvoit convenir : une espagnole n'étoit pas sûre, et eût pu rebuter aisément la Reine. On chercha un milieu, et on crut l'avoir

trouvé dans la princesse des Ursins qui, françoise, ayant resté en Espagne et à Rome, avoit des amis à la Cour de France, des liaisons à Turin et en Portugal avec la Reine.

Le cardinal d'Estrées avoit formé ces unions. Il étoit encore son ami, après avoir été quelque chose de plus dans sa jeunesse. Ce fut lui qui conseilla ce choix de la des Ursins pour être la camarera-major de la Reine; et ce qui détermina peut-être tout-à-fait, c'est qu'il apprit que Portocarrero en avoit été fort amoureux à Rome, et qu'il avoit subsisté depuis une grande liaison d'amitié entre eux. C'étoit avec lui qu'il falloit tout gouverner; et ce concert si heureusement trouvé entre lui et elle, emporta son choix pour une place si importante et d'un rapport si nécessaire et si continuel avec lui. L'âge et la santé convenoient aussi de même que la figure. C'étoit une femme plutôt grande que petite, brune, avec des yeux bleus qui disoient sans cesse tout ce qui lui plaisoit, avec une taille parfaite, une belle gorge, un visage charmant sans beauté, l'air noble;

quelque chose de majestueux dans son maintien, et des grâces si naturelles et si continuelles jusques dans les plus petites choses, que je n'ai jamais vu personne en approcher, soit dans le corps, soit dans l'esprit; flatteuse, caressante, mesurée, voulant plaire pour plaire, et avec des charmes dont il n'étoit pas possible de se défendre quand elle vouloit gagner et séduire; avec cela un air qui, avec de la grandeur, attiroit au lieu d'effaroucher; une conversation délicieuse, intarissable, et d'ailleurs fort amusante, parce qu'elle avoit vu et connu des pays et des personnes; une voix et un parler très-agréables, avec un air de douceur. Elle avoit aussi beaucoup plu, et elle étoit personne à beaucoup de réflexions. Elle avoit fait un choix des meilleures compagnies. Elle avoit un grand usage de les tenir, et même une Cour; une grande politesse, mais avec une grande distinction, et surtout une grande attention à ne s'avancer qu'avec discrétion et dignité. Elle étoit d'ailleurs propre à l'intrigue, avec beaucoup d'ambition; de ces ambitions vastes, fort au-dessus de son sexe, et de l'ambition ordi-

naire des hommes, et avec un désir pareil d'être et de gouverner.

C'étoit encore la personne du monde qui avoit le plus de finesse, sans que cela parût, avec des combinaisons dans la tête, et avec le plus de talents pour connoître son monde, et savoir par où le prendre et le mener. Sa galanterie et l'entêtement de sa personne fut une de ses foiblesses dominantes et surnageantes à tout jusque dans sa derniere vieillesse, et par conséquent ses parures, qui ne lui alloient plus, et que d'âge en âge elle poussoit toujours fort au delà du sien, la rendirent quelquefois ridicule. Elle étoit haute, fiere, allant à ses fins sans s'embarrasser des moyens, mais tant qu'elle pouvoit sous une écorce honnête, naturellement assez bonne et obligeante en général. Elle ne vouloit rien à demi, mais que ses amis fussent à elle sans réserve; aussi étoit-elle ardente et excellente amie, et d'une amitié que les temps, ni les absences n'affoiblissoient pas, et conséquemment, cruelle et implacable ennemie, et suivant sa haine jusqu'aux en-

fers; enfin un tour unique dans sa grâce, son art et sa justesse; une éloquence simple et naturelle en tout ce qu'elle disoit, et gagnoit au lieu de rebuter par son arrangement, telllement qu'elle disoit tout ce qu'elle vouloit, et comme elle le vouloit, et jamais rien de plus; secrete pour elle, et sûre pour ses amis, avec une agréable gaieté, une décence dans l'extérieur, et jusque dans l'intérieur même, avec une égalité d'humeur, qui, en tout temps et affaire, la laissoient maîtresse d'elle-même. Telle fut cette femme célebre qui a si longtemps et si publiquement gouverné et la Cour et la monarchie d'Espagne. Elle a fait tant de bruit dans le monde et par son regne et par sa chute, que j'ai cru devoir m'étendre pour la faire connoître et en donner l'idée qu'on en doit avoir, pour s'en former une qui soit véritable.

XIV.

Révolte à Naples contre le Roi d'Espagne : il part pour Naples ; conspiration contre lui.

PEU de temps après son mariage, le Roi d'Espagne partit pour ses Etats d'Italie qui souffroient d'une révolte ; et tandis que le Roi Philippe V n'étoit occupé qu'à répandre des grâces sur les seigneurs et sur le peuple de Naples, à confirmer les priviléges, remettre les dettes, il se préparoit une conspiration conçue à Vienne, tramée à Rome, et prête d'éclater à Naples : il ne s'agissoit de rien moins que d'assassiner ce prince.

Un des conjurés qui le vit dès le lendemain de son arrivée, fut si touché à sa vue, qu'il prit sur le champ la résolution de découvrir ce complot. Il s'adressa à un officier de la Cour, et demanda à parler au Roi pour une affaire très-importante et très-pressée. On

résolut de l'admettre : il trouva le Roi accompagné seulement de Marchin, des deux seigneurs du *Despacho*, et de Louville, et en leur présence il révéla la conjuration et ceux qui en étoient : il donna des lettres qu'il avoit apportées ; il indiqua des gens travestis en moines, et des moines aussi qui devoient arriver par différentes portes. Ils arriverent en effet, et furent arrêtés en entrant dans la ville, avec les lettres dont ils étoient chargés, qui vérifierent tout ce dont leur camarade les avoit accusés.

On se saisit de divers seigneurs ; le plus grand nombre prit la fuite ; les prisons furent remplies de criminels ; cependant on avoit dépêché secrétement à Rome où l'on se saisit de la cassette du baron de Lisola que l'empereur y tenoit avec une sorte de caractere, et il s'y trouva tant de choses précises sur le projet de l'exécution, que la Cour de Vienne n'osa crier contre cette violence. Les plus coupables de toute qualité furent exécutés dans les châteaux de Naples, d'autres furent envoyés aux Indes, d'autres bannis ; on fit grâce au plus grand nombre.

Tout ce qui n'étoit pas de la conjuration, en témoigna de l'indignation. On crut donc sur cette dispostion publique éteindre toute mauvaise volonté par la clémence et les bienfaits. Ils furent poussés jusqu'à former un régiment de gardes napolitaines, officiers et soldats auxquels le Roi déclara vouloir confier la garde de sa personne. Le Roi en prit une partie sur le bâtiment qui le porta à Final. Je ne sais qui fut l'auteur d'une confiance si outrée, qui pensa être funeste ; car Mr de Vendôme découvrit par des lettres interceptées, que des officiers de ce régiment avoient traité avec le prince Eugene pour lui livrer le Roi mort ou vif, en le conduisant à l'armée, appuyés de deux mille chevaux que ce général devoit envoyer secrétement au-devant d'eux, soutenus d'un plus gros corps pour s'emparer de sa personne.

Sur ces avis, quelques-uns de ces officiers furent observés pour les arrêter tous; mais la crainte d'être découverts qui les occupoit, leur donna des soupçons. Presque tous s'enfuirent. On n'en put saisir que peu, qui

avouerent d'abord tout ce que Vendôme avoit mandé, et ne laisserent rien ignorer de cet horrible complot. Le régiment fut aussitôt cassé, et on veilla plus que jamais à la conservation de Philippe V.

X V.

Mde. de Maintenon veut gouverner l'Espagne par le canal de Mde. des Ursins qui se soutient par elle.

MADAME des Ursins qui bientôt se saisit de l'esprit de la Reine, n'avoit pas oublié de faire sa cour à la nôtre, et de lui rendre, tous les ordinaires, un compte exact de tout ce qui regardoit la Reine d'Espagne, jusqu'à lui donner les plus petits détails, et de la faire valoir le plus qu'il étoit possible. Les comptes s'adressoient à Md^e^ de Maintenon, et passoient au Roi par elle. En même temps elle n'étoit pas moins attentive à informer de même le Roi d'Espagne en Italie, et à former la Reine

à lui écrire, et à Md^e^ la duchesse de Bourgogne sa sœur. Les louanges que la princesse des Ursins donnoit par ses lettres à la Reine, tomberent peu à peu naturellement sur les affaires; et comme elle étoit témoin de ce qui s'y passoit, peu à peu elle s'étendit sur les affaires même, et accoutuma ainsi les deux Rois à l'en voir instruire par la nécessité d'accompagner la Reine, sans leur donner de soupçon d'ambition, et de s'en vouloir mêler.

Ancrée insensiblement de cette sorte, et sûre à peu près de l'Espagne, si la France la vouloit soutenir, elle flatta Md^e^ de Maintenon par degrés pour ne s'avancer qu'avec justesse, et elle parvint à la persuader que son crédit ne seroit que le sien; que si on lui laissoit quelque autorité dans les affaires, elle n'en useroit que pour la croire et pour lui obéir aveuglément; que par elle à Madrid, elle, à Versailles, régneroit en Espagne plus absolument qu'en France, puis qu'elle n'auroit besoin d'aucun détour, mais seulement de commander; enfin qu'elle ne pouvoit atteindre ce degré de puissance que par la sienne,

qui n'auroit et ne pourroit espérer d'autre appui, au lieu que les ambassadeurs se gouverneroient par le ministere de France, lesquels les uns et les autres agiroient directement du Roi au ministere d'Espagne, et indépendamment d'elle qui ignoreroit même la plupart des choses, et ne seroit au fil de rien, ni en état d'influer sur rien que par des contours longs et incertains sur les choses seulement qu'elle apprendroit du Roi même.

Md^e de Maintenon dont la passion étoit de savoir tout, de se mêler de tout et de gouverner tout, fut enchantée par la Sirene. Cette voie de gouverner l'Espagne sans moyen de ministres, lui parut un coup de partie : elle l'embrassa avidement sans comprendre qu'elle ne gouverneroit qu'en apparence, et feroit gouverner la des Ursins en effet, puisqu'elle ne pourroit rien savoir que par elle, ni voir rien que du côté qu'elle lui présenteroit. De là l'union si intime entre ces deux importantes femmes ; de là cette autorité sans bornes de Md^e des Ursins ; de là la chute de tous ceux qui avoient mis Philippe V sur le trône, et de

ceux dont les conseils pouvoient l'y soutenir; de là le néant de nos ministres sur l'Espagne dont aucun ne put s'y maintenir qu'en s'abandonnant sans réserve à la des Ursins.

Telle fut son adresse, et la foiblesse du Roi qui aima mieux gouverner son petit-fils par la Reine, que de le conduire directement par ses volontés et ses conseils, en se servant du canal naturel de ses ministres.

XVI.

Le Roi d'Espagne rappelé d'Italie par les aiguillons de l'amour pour sa femme.

Ce grand pas fait, l'alliance intime et secrete conclue entre les deux femmes pour gouverner l'Espagne, il fallut faire tomber le Roi dans les filets; la nature y avoit pourvu, et l'art l'acheva. C'étoit un prince fait exprès pour se laisser enfermer et gouverner. Aux dispositions de la des Ursins, il s'en joignit une

autre fort singuliere, née du concours de la piété du Roi avec le tempérament qu'il avoit. Ce prince en eut un si abondant qu'il en fut incommodé jusqu'au danger pendant son voyage d'Italie. Tout s'enfla prodigieusement. La cause de l'enflure ne trouvant pas d'issue par des vaisseaux aussi forts et peu accoutumés à céder d'eux-mêmes à la nature, reflua dans le sang. Cela causa au Roi d'Espagne des vapeurs qui hâterent son retour, et il n'eut de soulagement qu'après avoir retrouvé la Reine: de là on peut juger combien il l'aima, combien il s'attacha à elle, et combien elle sut s'en prévaloir, déjà initiée aux affaires et conduite par son habile gouvernante. La Reine retenoit donc presque toujours le Roi dans l'appartement, souvent dans celui de la camarera-major, qui étoit contigu. Là, tout se traitoit en cachette des ministres des deux Cours.

XVII.

Orri et d'Aubigni en faveur en Espagne.

ORRI étoit parvenu à la plus grande intimité avec la des Ursins, et avoit les finances et le commerce, et s'y trouvoit en quart avec eux. Dans la suite un cinquieme fut souvent admis, bien couplé avec Orri. C'étoit d'Aubigni, fils d'un procureur au Châtelet de Paris, beau et grand drôle, très-bien fait, très-découplé de corps et d'esprit, qui étoit depuis long-temps attaché à la princesse sur le pied et sous le nom d'écuyer, et sur laquelle il avoit le pouvoir qu'ont ceux qui suppléent à l'insuffisance des maris.

Ainsi la des Ursins et Orri, maîtres de tout et sans contradiction, prirent le plus grand vol de puissance en Espagne qu'on eût vu depuis le duc de Lerme, et le Comte duc d'Olivarez, et ne se servirent de Rivas que

comme d'un secrétaire, en attendant de le chasser comme ils avoient déjà fait Portocarrero et ceux qui avoient eu part au testament de Charles II. Le cardinal d'Estrées, continuellement aux prises avec la des Ursins, et toujours battu, se lassa de l'être, et demanda son rappel, ne pouvant supporter davantage un séjour en Espagne, si inutile à tout bien, et si honteux pour lui. L'abbé d'Estrées demeura avec le caractere d'ambassadeur. Louville qui, jusqu'au retour de Philippe V d'Italie, avoit été le modérateur du Roi et de la monarchie, le seul confident de son cœur, et le distributeur des grâces, eut ordre de revenir, en même temps que le cardinal d'Estrées en reçut la permission. Le peu de François qui étoient au Roi d'Espagne, furent rappelés en même-temps, excepté quatre ou cinq, qui, de bonne heure, s'étoient attachés à la princesse des Ursins, et qui n'avoient jamais été à portée de se mêler de rien, ni de lui donner aucun ombrage. Rivas restoit seul. L'étendue de sa charge importunoit encore la camarera-major qui, résolue de s'en défaire, ne s'en vouloit défaire qu'estropié pour n'avoir pas

à

à lui donner de successeur entier. Elle détacha de sa charge, qui embrassoit tous les départements, excepté les finances et le commerce, qu'Orri faisoit sans titre, mais sans supérieurs, le département de la guerre et celui des affaires étrangeres. Ce ne fut qu'un prélude : bientôt après le pauvre Rivas dépouillé de ses deux importants départements, et des finances données à Orri, fut tout-à-fait remercié.

La des Uursins parvenue à la suprême puissance, et avec ses appuis à Versailles, régnoit en plein, et ne songeoit qu'à écarter tout ce qui pouvoit troubler ou partager le moins du monde sa puissance.

XVIII.

La des Ursins fait nommer le duc de Berwic général d'armée, et Puységur.

Il falloit une armée sur les frontieres du Portugal contre l'archiduc, par conséquent un général françois pour commander des troupes françoises, et peut-être aussi celles d'Espagne. Elle avoit connu de tout temps la Reine d'Angleterre qui étoit Italienne; elle l'avoit fort cultivée dans ces longs séjours qu'elle avoit faits à Paris, et elle étoit en commerce d'amitié avec elle. Elle imagina donc de faire donner au duc de Berwick le commandement des troupes françoises en Espagne; elle le connoissoit doux, simple, courtisan, sans bien et avec une famille. Elle compta de faire tout ce qu'elle voudroit d'un homme dépendant du Roi et de la Reine d'Angleterre, qui lui auroit l'obligation de sortir de son état

de lieutenant général, et auroit besoin d'elle pour s'élever et s'enrichir; et s'éviter d'avoir à compter avec un françois qui auroit une consistance indépendante d'elle : elle en fit donc sa cour à St. Germain, et le proposa à Versailles.

Le Roi, par égard pour le Roi d'Angleterre, et sa similitude avec ses bâtards, fut ravi de distinguer Berwick, et lui donna une armée à commander. Luxembourg et Villeroy avoient traité Berwick comme leur enfant, et vanté ses talents au Roi pour la guerre. Ce prince si bien disposé, accorda ce général à la priere du Roi, de la Reine d'Angleterre, à la demande de la des Ursins, et aux témoigages avantageux qui lui avoient été rendus de la capacité du général.

Puységur fut nommé pour commander avec lui. Il partit le premier, et trouva tout à merveilles, depuis les Pyrénées, jusqu'à la hauteur de Madrid, pour la subsistance des troupes françoises, et en rendit un compte fort avantageux au Roi. En arrivant à Madrid, il

travailla avec Orri qui, papiers sur table, lui montra ses magasins faits tant pour la route jusqu'à la frontiere de Portugal, que sur la frontiere même pour la subsistance de l'armée, et tout son argent prêt.

Puységur qui avoit trouvé tout dans le meilleur état du monde, ne pensa pas qu'Orri eût pu manquer de soin pour la frontiere, dans une conjoncture si décisive pour l'Espagne que celle où elle se trouvoit, d'y terminer promptement la guerre avant que l'archiduc fût secouru ; et beaucoup moins, qu'un ministre chargé de tout, eût l'impudence de lui montrer en détail toutes ses précautions, s'il n'en avoit pris aucune. Content donc au dernier point, il manda au Roi les plus grandes louanges d'Orri, par conséquent de Md^e des Ursins, et de leur bon et sage gouvernement, et donna des espérances les plus flatteuses du grand usage qui s'en pouvoit tirer; et plein de ces idées, il partit pour le Portugal pour reconnoître tout par lui-même, et ne trouva aucun vivre.

XIX.

Friponnerie d'Orri.

On comprend que les fripons volent, mais non qu'ils le fassent avec l'audace de persuader contre les faits sitôt et si aisément prouvés. Toutefois, c'est ce qu'Orri s'étoit promis de l'appui de la princesse et de la fascination de Versailles à leur égard; et l'aveuglement fut tel, que dans ce même temps où ils devoient être si en peine de l'effet de leur conduite, Md[e] des Ursins y mit le comble. Elle avoit si bien lié et garroté le pauvre abbé d'Estrées, qui se promettoit, je ne sais comment, une fortune, en se cramponant dans son triste emploi en Espagne, qu'il avoit consenti à l'inouie proposition que cette ambitieuse lui avoit faite de n'écrire au Roi que de concert avec elle. Une dépendance si gênante pour qui que ce fût, si folle pour un ambassadeur, si destructive de son devoir et de son ministere, devint à la fin insupportable à l'abbé.

X X.

La des Ursins dicte les dépêches de l'ambassadeur de France, et fait ouvrir et arrêter celles de l'abbé d'Estrées.

Il commença donc à lui souffler quelques dépêches; son adresse ne fut pas telle que la princesse si attentive à tout, si crainte et si bien servie, n'en eût le vent par le bureau de la poste. Elle prit ses mesures pour être avertie à temps, la premiere fois que cela arriveroit. Elle le fut, et n'en fit pas à deux fois. Elle envoya enlever la dépêche de l'abbé d'Estrées au Roi, l'ouvrit; et comme elle l'avoit bien jugé, elle n'en fut pas contente. Mais ce qui la piqua le plus, ce fut que l'abbé détaillant sa conduite et le conseil où tout se portoit et se décidoit, composé d'elle, d'Orri, et très-souvent de d'Aubigny, exagérant l'autorité de ce dernier, ajoutoit que c'étoit son

écuyer qu'on ne doutoit pas qu'elle n'eût épousé. Outrée de rage et de dépit, elle mit en marge de sa main : *pour mariée, non*, montra la lettre en cet état au Roi et à la Reine d'Espagne et à beaucoup de gens de cette Cour, avec des clameurs étranges, et ajouta à cette folie, celle d'envoyer cette même lettre ainsi apostillée, au Roi, avec les plaintes les plus emportées contre l'abbé, d'avoir écrit sans lui montrer sa lettre, comme ils en étoient convenus, et de l'injure atroce qu'il lui faisoit sur le prétendu mariage. L'abbé ne cria pas moins haut de la violation de la poste, de son caractere et du respect dû au Roi, méprisé au point d'intercepter, ouvrir, apostiller, rendre publique une lettre de l'ambassadeur du Roi à S. M.

La Reine d'Espagne, animée par Md^e des Ursins, éclata contre l'abbé. Pour le Roi, il se mêla peu de la querelle; mais ce peu fut en faveur de la des Ursins; soit qu'avec un bon sens qu'il eut toujours, et droit en toutes choses, mais qu'il retenoit captif et sous la glace, il sentît l'énormité du fait; soit qu'il

ne fût pas capable de prendre l'affirmative pour personne, par sa tranquillité naturelle. Cette lettre apostillée, accompagnée de plaintes et de la justice exemplaire qu'elle demandoit contre l'abbé, arriva fort peu après celles de Puységur, datées de la frontiere de Portugal. Ces dernieres avoient étrangement indisposé le Roi contre Orri et la princesse, qui avoit écrit pour soutenir la criminelle imposture d'Orri, de toutes ses forces. Nos ministres qui n'avoient abandonné les affaires d'Espagne que de dépit, ne perdirent pas une occasion si favorable de tomber sur ce gouvernement. Harcourt qui en sentit tout le poids et le danger, soutint tant qu'il put Md[e] de Maintenon à protéger Orri dans une occasion où il y alloit de tout pour lui et pour Md[e] des Ursins, à empêcher le renversement de leur puissance et le retour des affaires d'Espagne aux ministres qui ne la lui laisseroient plus retourner, en quoi lui même étoit le plus intéressé. Cette lutte balança jusqu'à ne savoir qui l'emporteroit, lorsque cette lettre fatale arriva avec les plaintes ameres de l'abbé d'Estrées, au Roi et aux ministres. Ce surcroît accabla Orri et

la des Ursins. Le parti fut pris de la renvoyer à Rome, et de rappeler Orri. L'embarras fut la crainte d'une désobéissance formelle, et que le Roi d'Espagne ne pût résister aux cris de la Reine. Après ce dernier trait, les plus grandes extrémités étoient à prévoir, ce qui fit prendre ce tour de ne rien précipiter pour frapper le coup sans le manquer. Le Roi fit à la princesse une sévere réprimande; on le manda à l'abbé d'Estrées, ajoutant qu'il avoit bien raison de se plaindre, et rien de plus. L'abbé d'Estrées, qui crut que la princesse des Ursins ne pouvoit manquer d'être chassée, tomba dans le désespoir quand il l'en vit quitte pour si peu de chose. Ce désespoir et le dépit lui fit demander son rappel: il fut pris au mot, et ce fut un triomphe de plus pour Md[e] des Ursins de s'être défait si scandaleusement de lui dans une affaire où toute la raison étoit de son côté, et qui étoit celle du Roi même.

L'abbé d'Estrées à son retour, fut commandeur de l'ordre par la mort du cardinal de Furstemberg. Son oncle le cardinal eut

l'abbaye de St. Germain; et ces deux grâces ne laisserent pas que d'inquiéter Md^e des Ursins.

X X I.

Elle est disgraciée, et désolation de la Reine d'Espagne.

CEPENDANT la campagne étoit commencée en Portugal, malgré l'horrible conduite d'Orri. Le Roi d'Espagne voulut la continuer. Md^e des Ursins qui ne vouloit pas le perdre de vue, employa son crédit et celui de la Reine pour l'en empêcher, ou au moins pour qu'elle accompagnât son époux. Le Roi qui suivoit son dessein, avoit mandé à son petit-fils qu'ayant été chercher ses ennemis jusqu'en Lombardie, et ayant en personne son compétiteur dans le continent d'Espagne, il seroit honteux et indécent qu'il ne se mît pas à la tête de son armée contre lui. Il le

soutint fortement dans cette résolution, et s'opposa nettement à ce qu'il se fît accompagner de la Reine dont l'embarras et la dépense seroient préjudiciables. Il rompit ainsi le voyage, et pressa tellement le départ du Roi son petit-fils, qu'il parut à la tête de son armée, où l'abbé d'Estrées eut ordre de l'accompagner, en attendant l'arrivée de son successeur. C'étoit le point où le Roi vouloit en venir. Si tôt que cela fut exécuté, il lui écrivit sur l'éloignement de Md^e^ des Ursins, d'un style à lui en persuader la nécessité et le parti pris de ne rien écouter. Il écrivit en même-temps avec plus d'autorité à la Reine, et envoya un ordre à la princesse des Ursins de partir de Madrid, de sortir des Espagnes, et de se retirer en Italie.

Ce coup de foudre mit la Reine au désespoir, sans accabler la des Ursins qui le supporta avec un courage mâle, réfléchi et sans hauteur, pour ne pas irriter davantage, mais sans bassesse. Après une quinzaine de jours après avoir reçu l'ordre, elle s'en alla à Alcala, que les nombreux et savants colleges que

Ximenes a fondés, ont rendu célebre. Cette petite ville est à sept lieues de Madrid, et elle y tint bon contre tous les ordres réitérés qu'elle y reçut de partir. Enfin, au bout de cinq semaines d'opiniâtre séjour en ce lieu, toutes ses trames bien ourdies, et assurées avec une présence d'esprit, qui ne se peut trop admirer dans ce court espace si traversé de dépit, de rage, de douleur, et dans l'accablement d'une profonde chute, elle s'avança vers Bayonne aux plus petites journées et aux plus fréquents séjours qu'elle pût et qu'elle osât. Le Roi d'Espagne lui envoya 1500 pistoles, quoiqu'il eût plus besoin d'argent qu'elle, et que sans le crédit de l'abbé d'Estrées, qui trouva cent mille écus, il n'eût pu sortir de Madrid.

Orri eut ordre aussi de venir rendre compte de l'impudence de ses mensonges et d'une administration qui sauvoit l'archiduc, et em pêchoit la conquête du Portugal que les progrès de l'armée de France et d'Espagne montrerent avoir été sûre et facile, si on eût trouvé seulement la moitié des vivres que cet audacieux fripon avoit dit et assuré à Puységur

être par-tout dans les magasins établis sur cette frontiere.

La des Ursins de son côté s'avançoit toujours à pas lents, insistant sur la permission de venir se justifier à la Cour : ce n'étoit pas qu'elle osât l'espérer ; mais à force d'instances et de cris elle vouloit éviter l'Italie, et obtenir un exil en France, d'où, avec le temps, elle sauroit peut-être se tirer, parce que tout passe dans les Cours, même les plus terribles orages, quand on est bien appuyé, et qu'on sait ne pas s'abandonner au dépit et aux revers.

D'Harcourt, par l'Italie, perdoit jusqu'à l'espérance de tous les secrets détails, par lesquels il se maintenoit ; et Md[e] de Maintenon, toute celle de sa part directe au gouvernement d'Espagne. Ils sentirent l'un et l'autre cette perte. Après les premiers temps de l'éclat, ils reprirent leurs esprits. Le Roi fut obéi et jouit de la vengeance. Le cordon de l'ordre à l'abbé d'Estrées, et l'abbaye de St. Germain à son oncle, la combloit ; c'étoit un accablement pour la des Ursins, chassée

avec si peu de ménagement. La pitié put avoir lieu après une exécution aussi éclatante, et la réflexion qu'il ne falloit pas pousser la Reine d'Espagne à bout sur des choses qui n'influoient plus sur les affaires.

Ce fut le biais que prit la Maintenon pour arrêter la princesse des Ursins en France. Cela paroit l'Italie, et suffisoit pour lors; mais il falloit ménager le Roi si ferme sur l'Italie: il n'étoit pas temps de lui laisser naître aucun soupçon; c'est ce qui détermina à fixer à Toulouse le séjour qui fut accordé enfin comme une grâce à Md^e des Ursins, et en même-temps avec beaucoup de peine.

XXIII.

Intrigues pour son retour.

CEPENDANT la Reine d'Espagne outrée de la chute de la princesse, avoit, par un conseil profond, persuadé au Roi de choquer en tout les conseils de son grand-pere, et de négliger ses volontés avec affectation. Toutes

les affaires en Espagne périssoient entre ses mains. Le Roi s'en plaignit avec amertume. Le but étoit de le lasser et de lui faire concevoir qu'il n'y avoit que Md^e des Ursins bien traitée, toute-puissante et de retour, qui pût remettre les choses dans le premier état, et le faire obéir en Espagne, comme dans les premiers temps. Quand tout fut ainsi bien préparé, Harcourt, d'une part, qui, avec hardiesse, s'étoit toujours conservé la liberté de parler au Roi des choses d'Espagne; et Md^e de Maintenon, de l'autre, lui représenterent peu à peu le pouvoir sans bornes de la Reine d'Espagne sur le Roi son mari. Le dépit extrême qu'elle témoignoit jusqu'à une contradiction aigre et continuelle pour tout ce qui venoit du Roi, aux dépens de ses propres affaires, par une humeur dont elle n'étoit plus maîtresse, et qui en effet avoit bien sa cause dans la dureté qu'éprouvoit une personne pour qui elle avoit déployé tout ce qui étoit en elle, pour adoucir l'ignominie de son sort; qu'après tout il n'étoit question pour la contenter que d'une complaisance entierement étrangere et indifférente aux

affaires, qui n'y pouvoit rien influer, de permettre à Md^e des Ursins de venir à la Cour y dire tout ce qui lui plairoit pour sa justification, et devenir après, tout ce qui lui plairoit, excepté d'y demeurer et de retourner en Espagne; retour dont la Reine même ne parloit plus, et se bornoit à ce que son amie pût être entendue elle-même; que ce qui ne se refusoit pas aux plus coupables, pouvoit bien s'accorder à une personne de son sexe et de sa qualité; que quelles que fussent ses fautes, sa chute de si haut et si prompte, l'exil où depuis si long-temps elle en donnoit le spectacle, le contraste des grâces si marquées du cardinal et de l'abbé d'Estrées, étoient une pénitence qui méritoit bien que le Roi content de lui avoir fait sentir le poids de son indignation, et à la Reine d'Espagne celui de son autorité paternelle, voulut bien marquer à une princesse, par les mains de qui on étoit obligé de passer pour toutes les affaires, et qui étoit outrée, une considération qui surement l'adouciroit, la charmeroit même, et la feroit rentrer dans le chemin d'où le dépit l'avoit égaré, qui, s'il étoit con-
continué,

tinué, pouvoit, par de mauvais conseils d'humeur, porter les affaires en de fâcheuses extrémités qui, après les malheurs de Hochstet, de Gibraltar, de la révolte de Catalogne, demandoient des soins et une conduite qui ne pouvoit réussir que par un grand concert.

Le Roi, dont la vérité n'approcha jamais dans la clôture où il étoit emprisonné, fut le seul des deux monarchies qui ne se douta point du tout que l'arrivée de la des Ursins à la Cour, fût le gage assuré de son retour en Espagne, et de celui d'une puissance plus grande que jamais. Fatigué des contradictions qu'il éprouvoit, inquiet du désordre dangereux qui en résultoit pour les affaires, dans un temps où leur changement de face demandoit une parfaite union entre les deux couronnes, lassé des instances et réflexions qu'on lui présentoit, il accorda la grâce si instamment demandée. Les ministres en furent étourdis.

Quelque informée que fût la des Ursins de tout ce qui se faisoit pour elle, sa joie sur-

passa bientôt l'espérance ; mais ce coup d'œil de son retour à la toute-puissance, ne la dérangea pas plus qu'avoit fait la chute de la foudre sur elle. Toujours maîtresse d'elle-même, attentive à tirer tout le parti possible de son admission à se justifier, elle conserva l'air d'une disgraciée humiliée : elle avoit prévenu ses amis de s'en tenir à ce ton ; elle craignoit surtout de laisser rien apercevoir au Roi qui le fronçât et le tînt en garde ; elle ne se précipita point de partir, et partit néanmoins aussitôt pour ne laisser rien refroidir, et marquer son empressement à profiter de la grâce qu'elle recevoit, et qu'elle avoit toujours si ardemment souhaitée.

XXIII.

Son triomphe et son retour en Espagne accordés.

Le courrier qui lui portoit cette agréable nouvelle, étoit à peine parti, que le bruit de son retour qui se répandit aussitôt à la Cour, y produisit un mouvement inconcevable. Les seuls intimes de la des Ursins demeurerent tranquilles et modérés. On se prépara donc à un soleil levant qui alloit changer et renouveler bien des choses dans la nature. Elle arriva enfin à Paris le 4 janvier.

Plusieurs personnes de distinction allerent plus ou moins loin à sa rencontre. Les Noailles n'y manquerent pas; et le plus loin de tous, le duc d'Albe, qui avoit cru bien faire en s'attachant fortement aux d'Estrées, et qui espéra laver cette tache en lui prodiguant les honneurs qu'il put. Il alla en cortege fort loin hors de Paris à sa rencontre avec la duchesse

d'Albe, et la mena coucher chez lui, où il lui donna une fête. Md^e des Ursins eut lieu d'être surprise d'une entrée aussi triomphante; il lui fallut capituler pour sortir de chez le duc d'Albe.

Il lui importoit de se mettre en lieu de liberté. Elle alla chez la comtesse d'Egmont sa niece à la mode de Bretagne; et ce fut dès-lors un grand concours chez elle, qui, sous prétexte d'avoir besoin de repos, ferma sa porte au commun, et ne sortit pas de chez elle. M^r le Prince y courut le premier, et à son exemple, tout ce qu'il y eut de plus grand et de moins connu d'elle.

Quelque flatteur que fût le concours, elle n'en étoit pas si occupée, qu'elle ne le fût beaucoup plus de se mettre au fait de tout ce que les dépêches n'avoient pu comporter, et de la carte présente. La curiosité, l'espérance, la crainte, la mode y attiroit cette foule dont plus des trois quarts n'entroient pas.

Les ministres surtout en furent alors effrayés;

Torcy eut ordre du Roi de l'aller voir. Il en fut étourdi; il ne répliqua pas, en homme qui vit la partie faite et le triomphe assuré, et obéit. La visite se passa avec embarras de sa part, et une froideur haute de l'autre.

Ce fut l'époque aussi qui fit changer de ton à Md[e] des Ursins : jusque-là, modeste, suppliante, presque honteuse, elle en vit et apprit tant, que de répondante qu'elle se proposoit d'être, elle crut pouvoir devenir accusatrice, et demander justice contre ceux qui, abusant de la confiance du Roi, lui avoient attiré un traitement si fâcheux et si long, et l'avoient mise en spectacle aux deux monarchies.

XXIV.

Elle vient en France, et Mde. de Maintenon en est jalouse.

APRÈS plusieurs entretiens particuliers et secrets avec le Roi, avec Md^e de Maintenon et Md^e la duchesse de Bourgogne, il fut déclaré qu'elle demeureroit à la Cour jusqu'au mois d'Avril pour donner ordre à sa santé et à ses affaires.

On retourna à Marly, et la des Ursins fut de ce voyage. Rien de pareil à l'air de triomphe qu'elle y mit, et aux attentions continuelles du Roi pour elle; les fréquents entretiens qu'elle avoit avec lui chez Md^e de Maintenon, et qui étoient très-longs; ceux qu'elle avoit fort souvent le matin avec la Maintenon toute seule, la rendirent la divinité de la Cour.

Dès-lors il ne fut plus douteux qu'elle retournât en Espagne; cependant elle se trouvoit dans son pays si fort au dessus de ce qu'elle avoit pu imaginer, qu'elle balança. Les empressements de la Reine ne la touchoient plus avec le même retour, et elle éludoit les légeres insinuations qui lui étoient faites à ce sujet: l'âge et la santé de la Maintenon la tentoient: elle eût mieux aimé dominer ici qu'en Espagne. Elle se flattoit sur les distinctions et les marques d'amitié que lui donnoit le Roi, et du reflet de considération qui en arrivoit.

Cependant elle aperçut la séduction dangereuse de cet appât: elle résolut de partir, mais de différer tant qu'il lui seroit possible, de se faire prier, payer même si elle pouvoit, au delà de ce qu'elle l'étoit; mais d'éviter surtout de rompre le fil en le tirant trop, et de ne plus songer à ce pays-ci que comme au fondement de son regne en Espagne.

Cependant les délais dont faisoit usage Md^e des Ursins, et dont Md^e de Maintenon

n'apercevoit point de raison réelle, commençoient à lui devenir suspects. On commença donc à la presser, et c'est où Md^e des Ursins les attendoit. Alors elle commença à s'expliquer davantage sur le poids dont elle alloit être chargée dans un pays dont elle étoit partie avec tous les affronts d'une criminelle; qu'il étoit difficile qu'elle pût y paroître avec honneur, et surtout avec la considération qui étoit indispensablement nécessaire pour bien servir les deux Rois, si quelque chose de public n'y annonçoit la confiance qu'ils vouloient bien prendre en elle. L'éloquence, l'adresse, le tour, les grâces, la finesse de l'expression, l'attention à l'effet des paroles, à l'air dont elles étoient reçues, tout fut bien déployé, et masqué sous les voiles de la simplicité, de la nécessité, du naturel. L'effet aussi en passa les espérances. Ce fut à Marly dans un tiers de plus de deux heures entre le Roi et la Maintenon, le 15 Juin. La des Ursins y prit congé, plus que contente: elle crut ne devoir pas prolonger; mais en femme aussi habile qu'elle l'étoit, elle demanda la permission de voir le Roi encore une fois à

son retour à Versailles ; c'est qu'en les mettant à leur aise par le congé qu'elle en prenoit, elle ne vouloit pas partir, que les grâces qu'elle venoit d'obtenir, ne fussent, les unes expédiées, et les autres acheminées. Elle partit enfin à la mi-juillet.

Alors le duc de Grammont fut rappelé, et Amelot mis à sa place. Il avoit été en ambassade en Portugal, à Venise, en Suisse, &c.: par-tout il avoit réussi, s'étoit fait aimer, et avoit acquis une grande réputation. La des Ursins obtint une chose bien plus difficile, parce que le Roi s'étoit laissé aller peu à peu à la résolution de ne lui rien refuser : ce fut le retour d'Orri en Espagne, sous prétexte de la grande connoissance qu'il avoit des finances de ce pays-là, et des lumieres qu'Amelot ne pouvoit tirer de personne plus surement, ni avec plus d'étendue et de détail que de lui sur ces matieres. On se persuada encore que sous les yeux d'Amelot, il ne pourroit plus retomber dans les manquements qui, avec ses mensonges, avoient fait son crime.

XXV.

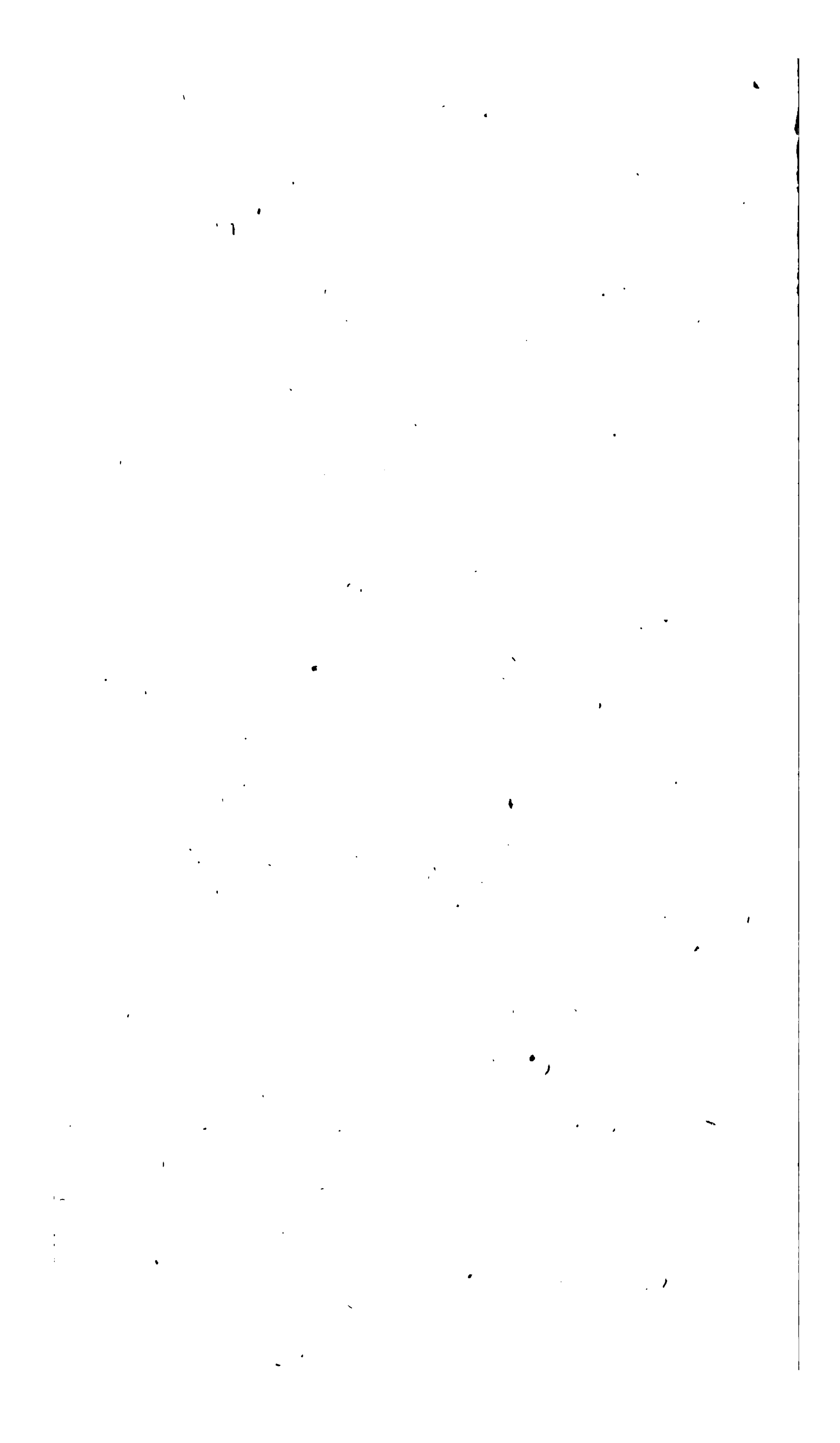
Les cortès ou assèmblées nationales d'Espagne reconnoissent le prince des Asturies successeur de Philippe V.

La principale affaire qui se passa vers ce temps-là en Espagne, fut la décision des cortès en faveur du prince des Asturies, qu'ils reconnurent successeur de Philippe V, lors même que l'extrémité où les affaires se trouvoient réduites par les malheurs de la guerre en tous les lieux, et par la disette et la misere où la France fut cette année, faisoit craindre au Roi et à la Reine d'Espagne un abandon à leurs propres forces, dont il se parloit depuis quelque temps à l'oreille. Le prince des Asturies avoit près de 20 mois, et se portoit bien. Ces soupçons firent prendre la résolution de s'assurer et de se lier les Espagnols de plus en plus, en renouvelant une ancienne

cérémonie qui est de faire *jurer pour les princes*, comme ils le disent, c'est-à-dire, de le faire reconnoître pour successeur de la couronne et de lui faire rendre hommage, et prêter le serment de fidélité, comme tel et comme Roi futur et nécessaire, par tous les membres de la monarchie,

Les cortès, c'est-à-dire, les *états généraux*, furent convoqués pour cela, et s'assemblerent le 7 Avril, dans l'église des Hiéronymites du palais du *Buenretiro*, tout à l'extrémité de Madrid. Cette cérémonie qui dura plus de trois heures, fut fort pompeuse, et tous les ordres du royaume y témoignerent une grande affection.

Fin du Tome III des Mémoires d'Etat et Militaires du Regne de Louis XIV.



NOTES,

ADDITIONS ET EXPLICATIONS

Des matières contenues dans le Tome III. des

MÉMOIRES D'ÉTAT ET MILITAIRES

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE DU REGNE DE LOUIS XIV.

Extraites du porte-feuille du DUC DE SAINT-SIMON, de plusieurs autres porte-feuilles des Seigneurs ses contemporains et de quelques Mémoires imprimés.

NOTE PREMIÈRE.

Sur le caractère de Monsieur, frère de Louis XIV, & père de Philippe II d'Orléans, depuis régent de France ; sur son attachement particulier à un chevalier de Lorraine.

Supplément, au livre V. §. 3. de ce volume.

COMME le caractère du prince et ses inclinations paroissent évidemment dans une lettre ardente qu'il écrivit à COLBERT, j'ai voulu joindre ici la piece justificative des Mémoires de St. SIMON, que nous fournit Monsieur lui-même. J'ai tiré cette lettre précieuse du porte-feuille de Colbert.

Lettre de Monsieur, frère de Louis XIV, à Colbert.

Villers - Coterets, le 2 Février 1670.

MONSIEUR COLBERT,

Comme depuis quelque temps je vous crois de mes amis, et que vous êtes le seul de ceux qui ont l'honneur d'approcher le roi, qui m'en ayez donné des marques dans

l'épouvantable malheur, qui me vient d'arriver, je crois que vous ne serez pas fâché, que je vous prie de dire au roi, que je suis venu ici, avec la derniere douleur de me voir obligé de m'éloigner de lui, ou de m'éloigner avec honte de sa cour : que je le prie de considérer ce qu'on diroit dans le monde, si l'on me voyoit gai et tranquille dans les plaisirs de Saint-Germain et du Carnaval, pendant qu'un prince innocent, le meilleur ami que j'aye sur la terre, et attaché à moi, languit pour l'amour de moi dans une misérable prison; de plus, la maniére dont on l'a pris, a été pour moi le plus sensible affront que je pusse recevoir, ayant été plus long-temps incertain, si c'étoit à ma personne que l'on en vouloit, ma chambre ayant été assez long-temps environnée de toutes parts de gardes, tant aux portes qu'aux fenêtres; et tous mes domestiques épouvantés, me vinrent dire qu'ils ne savoient si c'étoit à moi que l'on en vouloit. De plus le roi fait demander à ma femme quel parti elle vouloit prendre; cela marquoit donc, qu'il avoit envie d'autoriser qu'elle

qu'elle ne fît pas son devoir à mon égard en me fuyant. Malgré toutes ces raisons, si je m'étois cru utile au service du Roi, je ne l'aurois pas quitté ; mais la manière dont il m'a traité toute sa vie, me fait bien croire le contraire. Je sais que dans l'humeur où je suis, je ne pourrois lui être que désagréable, et qu'il auroit de la peine même à avoir, à tous momens, devant ses yeux un frère qu'il a mis dans le dernier désespoir; que cela seroit très-ennuyeux pour lui, et fort honteux pour moi ; que je n'ai aucun dessein que de lui cacher ma sensible douleur jusques à tant qu'il veuille me redonner de la joye. Que si j'osois je prierois le Roi de se mettre à ma place et de songer à ce qu'il feroit dans une pareille occasion, de me donner conseil lui-même, un conseil tel qu'il le croiroit honnête pour moi, et que tout le monde vît qu'il l'a donné à un frère, qui n'a songé toute sa vie qu'à lui être agréable et à lui plaire, comme ma conduite a pu le lui faire connoître. Cependant j'aime mieux vous ouvrir mon coeur qu'à tout au-

tre, parce que je sais que vous êtes sincère et de bonne foi, que vous n'avez d'autres intérêts que ceux du Roi, et que vous savez mieux que personne que mon malheur m'est arrivé dans un temps où je méritois un autre traitement assurément, par toutes les choses que je sacrifiois tous les jours au Roi; que si M. le Chevalier de Lorraine étoit coupable, j'aurois été le premier à l'éloigner d'auprès de moi; mais qu'il n'a jamais songé qu'à pouvoir mériter ses bonnes grâces et son estime, que j'en pouvois répondre, connoissant mieux que personne le fond de son coeur; qu'enfin je ferois voir, à la honte de mes ennemis, que j'aimois le Roi plus que moi-même; mais qu'il me donnât les moyens d'accorder ma tendresse avec mon honneur, et qu'en cela je le conjurois de songer que j'étois son frère.

Après cela je n'ai rien à vous dire que de vous assurer que je serai toute ma vie, M. Colbert, votre bien bon ami.

Signé PHILIPPE.

NOTE SECONDE.

Considérations sur le Gouvernement Espagnol au commencement de ce siécle, quatre ans après l'arrivée du Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, dans ce Royaume.

Pour servir d'explication au §. XII de ce Volume, sur Madame des Ursins, et sur le ministère d'Espagne.

Lettre de Madame des Ursins, de retour en Espagne, à Madame de Maintenon.

Du 4 octobre 1705.

L'ESSENTIEL aujourd'hui n'est pas de contenter les Grands; on ne le peut faire qu'en leur laissant l'autorité qu'ils ont usurpée; mais c'est perdre le Royaume et risquer la personne du Roi. Il faut travailler,

comme l'on fait, à avoir des troupes, trouver les moyens de les payer et se moquer du reste. Plût à Dieu qu'il nous fût aussi possible de prendre le dessus sur les prêtres et sur les moines, qui sont la cause de toutes les révoltes que vous voyez ! Rien ne m'afflige comme de voir l'autorité du Roi d'Espagne assez bornée pour n'oser faire punir des gens qui travaillent publiquement à lui arracher sa couronne, et qui souvent sont chargés de plusieurs autres crimes : c'est cependant ce qui arrive tous les jours, et ce que la Cour de Rome a trouvé moyen d'établir si absolument, qu'il n'est pas même permis d'y trouver à redire.

NOTE TROISIÈME.

Suite de l'état politique de l'Espagne, en 1705, relativement aux Puissances étrangères, à la France et à la Savoye.

Pour servir de supplément au §. XV du Livre VI de ce Volume.

Lettre de Madame des Ursins à M. le Marquis de Torcy.

Du 6 novembre 1705.

C'EST une vérité incontestable, Monsieur, que cette Nation ne s'est donnée à un Prince François que par la crainte qu'elle avoit de n'être pas suffisamment secourue par l'Empereur. La ligue étoit désunie dans ce temps-là : la France avoit de puissantes armées sur les frontiéres d'Espagne, et là

Maison d'Autriche paroissoit abandonnée de ses alliés, qui demandoient que cette Monarchie se divisât. Ce furent-là les raisons que donnerent à Charles II ceux qui lui conseillerent de faire un testament en faveur du Duc d'Anjou ; on n'en sauroit douter. Philippe V fut donc reçu avec des applaudissemens infinis, et qui que ce soit ne parut mécontent, tant que cette situation dura. Dès que la plus grande partie de l'Europe se fut déclarée pour l'Archiduc, les François ne se trouverent plus en sûreté à Madrid. M. de Blécourt le peut dire : il y étoit pour lors, et j'ai plusieurs lettres que M. le Cardinal Portocarrero m'écrivoit à Barcelone, qui prouvent ce que j'avance. La défection de M. le Duc de Savoie et la guerre contre le Portugal ébranlérent encore les esprits ; mais ce qui les a aliénés entiérement, est la malheureuse journée d'Hochstet, qui a été regardée en ce pays-ci comme le coup fatal qui devoit faire périr la France. Pour lors les Grands, oubliant les bienfaits et la générosité du Roi

notre Maître, ont cru qu'ils ne pouvoient plus empêcher la division de leur Monarchie, qu'en se rangeant du parti des Alliés qui leur paroît le plus fort. Les peuples, d'un autre côté, las d'être sans commerce, accoutumés à haïr notre nation, et séduits par une infinité d'émissaires qui ont couru impunément toutes les provinces, se sont imaginé que, s'ils étoient sous la domination de l'Archiduc, ils vendroient leurs laines, qui font toute la richesse de l'Espagne, aux Anglois et aux Hollandois, et que leurs galions feroient en sûreté le voyage des Indes, dont ils se figurent que les François tirent aujourd'hui tout le profit.

Ce sont ces réflexions, Monsieur, et l'opinion où l'on est ici que la France est aux abois, qui ont jetté les uns et les autres dans la léthargie où vous voyez que sont ceux qui témoignent le plus de fidélité. Tous les autres prétextes ne sont inventés que pour couvrir ce que je vous déclare, et c'est pour parvenir plus aisément à changer

de maître, sans pouvoir être accusés d'infidélité, que les conseils ont détruit l'année passée toutes les troupes par des traitemens si barbares, qu'on ne trouve presque plus personne qui veuille servir dans l'infanterie. S'il faut reprocher quelque chose à M. le Duc de Grammont, c'est de n'avoir pas découvert ce mystère d'iniquité, et d'avoir travaillé comme les autres à réduire les affaires du Roi d'Espagne dans l'état où M. Amelot les a trouvées.

Je passe, Monsieur, aux changemens arrivés sous ce nouvel Ambassadeur : ils se sont faits presque tous, pendant que j'étois en voyage : ainsi vous devez croire que mon intérêt ne me porte point à les approuver. Cependant je dois vous dire, sans entrer dans un détail que je n'ai pas le temps de faire chiffrer, qu'il n'y en a quasi aucun qui n'ait éloigné la perte de cette Monarchie. Les uns ont rétabli, en quelque manière, l'autorité du Roi, qui étoit entièrement perdue; les autres ont donné le moyen

de ramasser quelques troupes, et il n'y en a point qui ait la moindre relation avec la révolte des Catalans, ou avec la mauvaise volonté des peuples de Valence et d'Arragon. Ces provinces sont les mieux traitées de l'Espagne: elles ne payent presque rien au Roi, et je ne sache pas qu'on ait donné la moindre atteinte à leurs priviléges.

NOTE QUATRIÈME.

Comment les Princes et les Rois mal élevés traitent les priviléges des peuples ; et comment Madame des Ursins traitoit les Catalans, dans la plus triste situation même de l'Espagne.

Fidélité des Espagnols, malgré la rage de Madame des Ursins.

Correspondance de Madame des Ursins avec Madame de Maintenon.

Pour servir de suite au même article.

24 mai 1706.

APRÈS la levée du siége de Barcelone, le Roi d'Espagne, ayant trouvé des obstacles insurmontables à revenir par l'Arragon,

avoit pris la résolution de se retirer en France par le Roussillon, ayant laissé toute son artillerie avec une partie de ses munitions de bouche. Ce pauvre Prince, s'en va avec des troupes vaincues, fatiguées, dénuées de tout, et passant encore dans cette infâme Catalogne, où l'on ne fera pas un pas sans trouver des buissons pleins de cette CANAILLE ENRAGÉE &c.

(*En parlant de Louis XIV.*) Jamais sujet n'a poussé plus loin le zèle pour sa gloire, ne lui a fait plus de sacrifices en lui obéissant, que lorsqu'il me commanda de revenir ici.

24 juin à Berlanga.

La Reine d'Espagne avoit envoyé ses pierreries en France pour les vendre ou les engager.

26 juin.

M. le Maréchal de Bervick avoit conseillé à la Reine de quitter Madrid, où l'ennemi

marchoit. Nous attendons avec une impatience incroyable les troupes françoises dont le Roi veut bien secourir Leurs Majestés Catholiques, car sans cela il n'y auroit plus rien à espérer.

A Lerme, 4 juillet 1706.

Les meilleures villes (de Castille) n'ont pas le courage de résister à la moindre sommation que les partisans ennemis viennent leur faire.

Je crains pour Naples, par ce que nous mandent M. le Cardinal de la Trimoille et le Vice-Roi. Si nous avions le malheur de perdre l'Espagne, il seroit au moins à souhaiter de pouvoir conserver les Etats d'Italie; et un Prince qui en seroit le maître, ne laisseroit pas d'être un grand Roi et de pouvoir être heureux.

A Burgos, le 15 juillet 1706.

Les troupes Espagnoles marquent tant de

bonne volonté, que nous commençons à craindre que les ennemis abandonnent Madrid, avant que nous soyons en état de les attaquer. S'ils étoient assez hardis pour risquer une bataille, le règne de l'Archiduc finiroit bientôt en Castille; peu de Portugais retourneroient chez eux, et Sarragosse ne pourroit pas longtemps rester dans la révolte. L'Andalousie et les autres provinces voisines font des efforts si considérables, qu'il ne paroît pas que nous ayons à craindre de ce côté-là, ni pour Cadix. Valladolid, qui sembloit branler (peut-être par l'infidélité de quelques Ministres) donna le 7 de ce mois une marque très-authentique de sa fidélité; car chacun sortit de sa maison, hommes, femmes et enfans, les armes à la main, en criant avec une telle fureur : VIVE PHILIPPE V. ET MEURENT LES TRAITRES. Qu'on remarque comme un bonheur que cette démonstration n'ait pas été suivie de la mort de tous ceux qu'on soupçonnoit être affectionnés à la Maison d'Autriche. Ces Provinces-ci, (toutes pauvres qu'elles sont) s'ef-

forcent d'amasser de l'argent pour donner au Roi. Nous sommes déjà sûrs de huit mille pistoles, et quoique nous ne les ayons pas encore, j'en envoyai une bonne partie il y a trois jours à M. l'Ambassadeur, ayant trouvé le moyen de me la faire avancer ici sur ma parole. Nous négocions une autre affaire qui pourra en produire quinze mille. Ce seroit un secours considérable dans ce temps de désordre, et dans lequel tout commerce est interrompu. On nous mande d'Arragon que plusieurs grosses villes se sont associées pour se défendre mutuellement et attaquer même Sarragosse. Le mal est que nous n'avons point d'avance à leur fournir pour l'argent, et que ces peuples en demandent.

Je n'ose m'imaginer les raisons qui ont empêché M. de Villars de passer en Italie: j'en trouverois peut-être qui me révolteroient contre lui.

A Burgos, le 5 août 1706.

Parmi les gens qui avoient suivi la Reine la plupart ne se soucient point du tout que ce soit Charles III. ou Philippe V. qui soient leurs maîtres.

De Burgos, le 12 août.

Dès que le peuple de Madrid a cru pouvoir donner des preuves de sa fidélité à son véritable Roi, jamais il n'y a eu une joie pareille, ni peut-être un exemple si marqué d'amour et de zèle pour la personne de son Prince.

Les Provinces continuent à lever des troupes pour leur défense. Les lieux les plus pauvres contribuent ce qu'ils peuvent et même au delà de leurs forces. Avanthier un Curé apporta six-vingt pistoles à la Reine pour le Roi : son village n'a que six-vingt familles très-pauvres. Il dit à Sa Majesté que ses paroissiens étoient honteux d'envoyer si peu; mais qu'ils la supplioient

de considérer que, dans la même bourse, il y avoit six-vingt coeurs qui lui seroient fidèles jusqu'à la mort. Le bon homme pleuroit en haranguant la Reine et nous fit pleurer aussi. Un autre petit lieu qui n'a que vingt maisons, envoya hier cinquante pistoles avec de semblables protestations.

M. le Marquis de Torcy me mande que le Marquis de Leganés a obtenu la permission d'aller demeurer à Vincennes. Au nom de Dieu! Madame, qu'on ne regarde point cet homme-là comme un innocent : je le tiens très-criminel, et si l'on n'en a point trouvé des preuves dans ses papiers, c'est qu'ils ont été inventoriés par des hommes entiérement dévoués aux ennemis.

NOTE CINQUIÈME.

Sur le Ministre Orry et sur Madame des Ursins, relativement à ce personnage.

Extraite de la Correspondance de Madame des Ursins avec Madame de Maintenon.

Pour servir d'addition au §. XIX, Livre VI, de ce Volume, sur Orry.

A Burgos, le 9 septembre 1706.

M. l'Ambassadeur est encore mieux instruit que moi des affaires d'Espagne. Il doit décider si M. Orry y est nécessaire ou non. Il m'a dit quelquefois que, sans cet homme, il ne lui eût pas été possible de travailler pour la finance..... On aura grand tort, si on me charge davantage des désordres dont M. Orry pourroit être cause, s'il est vrai que sa présence ou ses maniéres déplai-

sent également, comme on le dit, aux bons et aux mauvais serviteurs de Sa Majesté Catholique.

NOTE SIXIÈME.

Sur les Cortez ou Etats généraux d'Espagne.

Les Rois d'Espagne avoient eu l'adresse, 1°. de se débarrasser du retour périodique ou fréquent des Etats généraux.

2°. De réduire leur puissance à une simple représentation, à une cérémonie.

Comme tous les peuples de l'Europe, les Espagnols avoient laissé perdre l'usage d'être représentés.

Quand les Monarques favorisent les abus; l'Etat penche vers sa ruine.

Les Charlemagne, les Pepin, au contraire, établissent leur puissance sur le pouvoir partagé, sur les conseils, les prévenances.

Mais telle étoit la sottise des derniers Rois Castillans, qu'ils prenoient pour de la grandeur l'éloignement du peuple de toute affaire; et pour un témoignage de pusillanimité, le partage du pouvoir.

Cette erreur commune à la plupart des Princes de l'Europe en 1788, en perdra sans ressource un grand nombre.

Fin des Notes du Tome III des Mémoires du Règne de Louis XIV.

TABLE DES MATIÈRES
du Tome III des Mémoires d'état et militaires du règne de Louis XIV.

LIVRE QUATRIÈME.

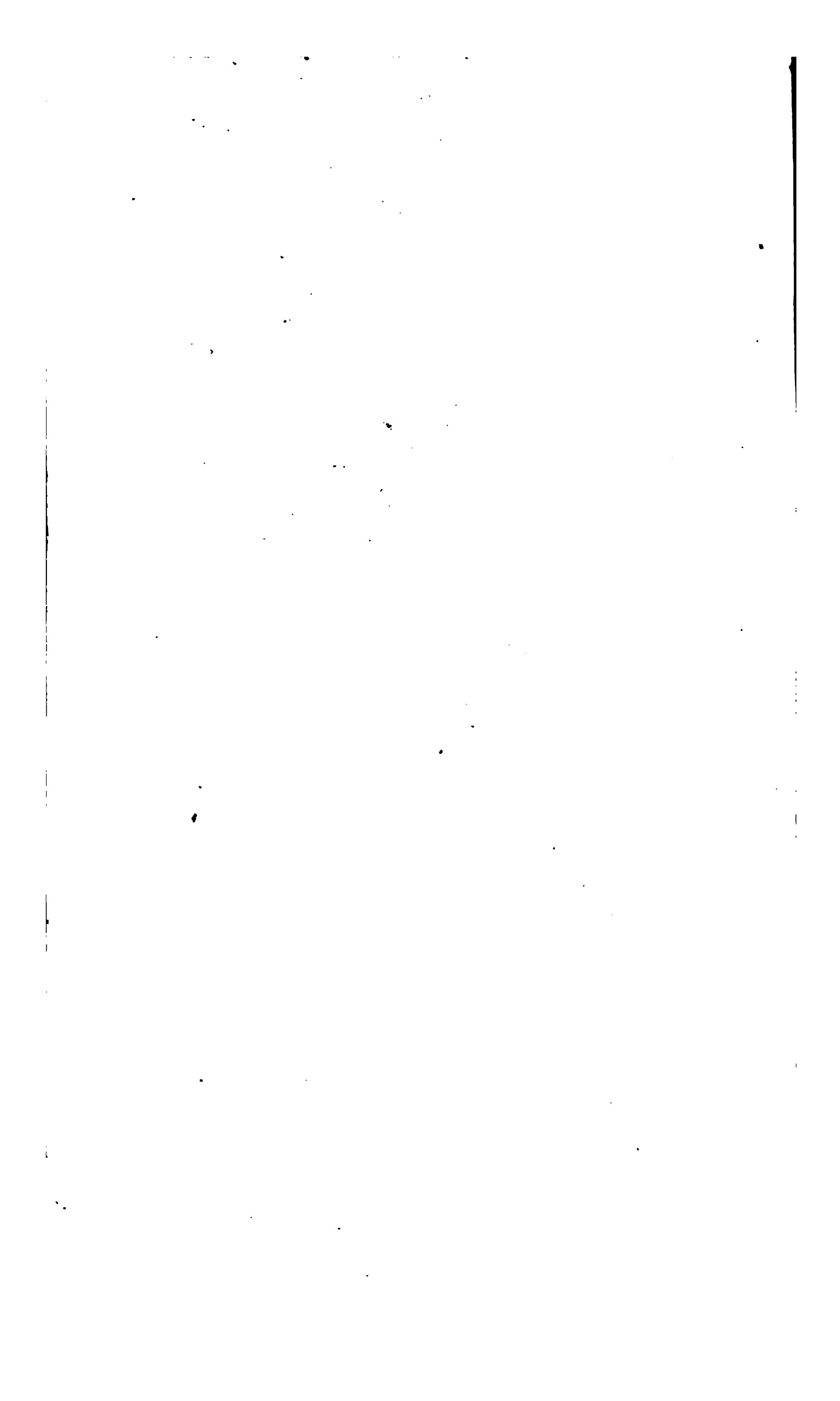
LIVRE CINQUIÈME.

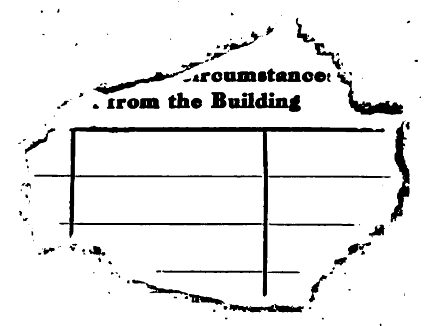
LIVRE SIXIÈME.

Sur les affaires de la succession d'Espagne.

NOTES ET ADDITIONS, EXTRAITES DU PORTE-FEUILLE DU DUC DE SAINT-SIMON ET AUTRES CONTEMPORAINS.

FIN du Tome III des Mémoires d'état et militaires du regne de Louis XIV.




from the Building

